14e Année — Chaque mois

N° 152 — Juillet 1966

Fiction

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CHRONIQUES

Couverture de Yvonne Sassinot

Un classique incontesté

Pour sa quatrième sélection, le Club du Livre d'Anticipation présente la réédition de l'œuvre la plus demandée, la plus plébiscitée par la majorité de ses membres : **LE MONDE DU NON-A** et **LES JOUEURS DU NON-A** de A. E. van Vogt, romans édités autrefois en France sous les titres **Le monde des A** et **Les aventures de A.**

Ce volume est complété par la bibliographie des œuvres inédites de l'auteur, une photo récente et une postface : **Tentative d'explication rationnelle,** par Jacques Sadoul.

On ne présente pas le cycle du non-A, ouvrage considéré comme **LE** chef-d'œuvre de la littérature de science-fiction par presque tous les amateurs, ou comme la pire des élucubrations par un petit nombre de récalcitrants ! Lire le non-A, c'est chevaucher une avalanche, dit-on. En tout cas il faut l'avoir lu car — au même titre que les meilleurs Jules Verne ou **La guerre des mondes** de H. G. Wells — c'est un livre qui a marqué l'anticipation scientifique de façon indélébile.

Après ce grand classique, le Club publiera prochainement un volume entièrement inédit : **LA NUIT DU JUGEMENT** et **LA DERNIERE AUBE,** deux romans de Catherine L. Moore, l'auteur prestigieux de **Shambleau** et **L'aventurier de l'espace.**

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

A notre prochain sommaire :

De mémoire d'homme

par **PHILIP K. DICK**

Je me souviens...

par **HENRY SLESAR**

Le Terlunien

par **RANDALL GARRETT**

Un rivage bleu

par **MICHEL DEMUTH**

L'arbre à salive

par **BRIAN W. ALDISS**

Parution le 29 juillet

La science-fiction à son sommet

Le genre qu'il est convenu d'appeler science-fiction connaît aujourd'hui une vogue sans pareille. Mais ses origines sont lointaines, et son « Age d'Or » remonte à une vingtaine d'années.

De cet Age d'Or, une première physionomie fut offerte en décembre 1965 par notre précédente anthologie **(Fiction Spécial 8),** qui rassemblait huit récits recensant la période 1940-1947.

Tous ces récits provenaient de la célèbre revue américaine **Astounding,** la plus prestigieuse revue de science-fiction des années quarante.

Avant **Astounding** et son rédacteur en chef John W. Campbell, il n'existait pas de magazine de science-fiction sérieux digne de ce nom. Après lui, le nom même d'**Astounding** devint le symbole d'une science-fiction adulte, cohérente, scientifiquement vraisemblable, empreinte d'un souci de réalisme : caractéristiques qui firent prendre au genre un tournant décisif et le marquèrent durablement.

Dans le premier tome de cette série, nous avons assisté à l'éclosion et l'élaboration de la science-fiction moderne, à travers quelques textes mémorables. Aujourd'hui, un second tome s'imposait. La période qu'il embrasse est celle de l'épanouissement, et dès le premier texte présenté, cette science-fiction moderne apparaît déjà à son point culminant.

Cette nouvelle anthologie s'achève en 1951. Par la suite, c'est le boom que l'on connaît, l'expansion de la science-fiction et son développement, sa diffusion dans les principaux pays d'Europe, mais son cheminement antérieur restait encore mal connu, surtout dans le domaine de la nouvelle. D'où l'intérêt historique de ce recueil et de celui qui l'a précédé, et l'importance qu'ils garderont aux yeux des amateurs.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

OTIS KIDWELL BURGER	149	L'enfant de l'amour
GABRIEL DEBLANDER	147	Les murs
	150	...où fleurit l'étranger
GORDON R. DICKSON	51	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
	121	Les toits d'argent
	124	Opération Grand Frère
	135	L'apprentissage
	136	Le remplaçant
	147	Fido
JACK SHARKEY	130	La proie
	131	La fin du rêve
	137	Le dernier ingrédient
	141	Le cerveau assassiné
	147	Escale sur la Glorieuse
	151	Pièce de collection
GUY SCOVEL	147	Meurtre : facteur infini
	149	Chronoléthite
JACK VANCE	124	Magie verte
	149	Le Monde Supérieur
	150	Les Montagnes de Magnatz
ROBERT F. YOUNG	44	Poète, prends ton luth...
	64	La déesse de granit
	73	L'ascension de l'arbre
	79	Une brise de septembre
	80	Ecrit dans le ciel
	87	Poêle volante
	89	Nikita Eisenhower Jones
	90	Un modèle dernier cri
	96	Les sables bleus de la Terre
	98	Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXI[e] siècle
	101	Orage sur Sodome
	110	Le Léviathan de l'espace
	115	Les robots aiment aussi
	116	...et réciproquement
	127	Amour sidéral
	130	Rapport sur le comportement sexuel des habitants d'Arcturus 10
	134	Dans quelle caverne profonde ?
	146	Marché de dupe
	150	Idylle dans un relais temporel du XI[e] siècle

Au prochain sommaire de "Galaxie"

La montagne du Messager

par GORDON R. DICKSON

Voulez-vous parler avec moi ?

par ROBERT SHECKLEY

La vie contre la vie

par FRED SABERHAGEN

Le prince et le pirate

par KEITH LAUMER

Parution le 8 juillet

ROBERT F. YOUNG

L'arc de Jeanne

Beaucoup de nouvelles de science-fiction parmi les plus imaginatives et les plus pittoresques puisent à la source de l'histoire et de la légende. Et s'il est un auteur capable de réussir dans ce domaine, c'est bien Robert Young. Il s'inspire ici de l'histoire de Jeanne d'Arc, en la transposant sur la toile de fond d'une campagne militaire dans un lointain futur. Le résultat est aussi inattendu que savoureux. Déjà révélé depuis longtemps par **Fiction** et consacré récemment par **Galaxie**, Young confirme qu'il possède un talent inimitable.

1

L'UNITÉ d'Infanterie N° 97 de la 16ᵉ Section s'était posée sur la rive nord du *Fleuve d'Abondance* (1) et s'était déployée tout au long de la berge d'alluvions qui permettait d'accéder au Plateau Provençal. Lorsque la 97ᵉ aurait gagné un point d'appui sur le plateau, la chute de *Fleur du Sud*, la principale cité de l'hémisphère sud de *Ciel Bleu*, serait assurée.

Le commandant de la 97ᵉ, tout jubilant de sa part de succès au sein de la Section, transmit sa position à l'A.G.G. *Ambassadrice*, le vaisseau amiral placé en orbite d'où O'Riordan le Réorganisateur supervisait la première phase de la dixième et dernière campagne de la Seconde Guerre Civile. O'Riordan fut ravi de ces nouvelles et ordonna que la cité fût prise aussitôt. Bientôt, se dit-il, *Ciel Bleu* serait aussi impuissante que les neuf autres planètes sécessionnistes et l'omnipotence lui serait acquise. Elle était le but de ses visées politiques depuis six ans auparavant quand, sur Terre, il avait détruit les fondements politico-religieux de l'Eglise Psycho-Phénoménaliste et établi le Gouvernement Galactique. Fusils mitrailleurs braqués, la 97ᵉ progressa sur la berge. Les casques bleus

(1) Les noms de lieux en italiques figurent en français dans le texte original. Il en est de même du titre. (N.D.T.)

en forme de bérets étaient fièrement inclinés. Les uniformes pourpres avaient la teinte du sang dans le soleil du matin. C'était le printemps et une brise allègre venait du sud. Il était inconcevable que *Fleur du Sud* pût rassembler assez de forces pour se défendre.

Néanmoins, lorsque la 97e eut escaladé la pente, elle se trouva en face d'une armée de défenseurs. Mais il était évident que c'était là une armée désorganisée et, même à cette distance, elle apparaissait composée d'hommes âgés, de femmes et d'enfants. Au début de la matinée, le gros du contingent de la 16e section s'était posé plus loin au nord et avait défait les troupes stationnées en dehors de *Fleur du Sud.* La victoire semblait acquise.

La 97e se regroupa et se prépara à l'attaque. C'est alors que les rangs disparates des défenseurs s'écartèrent et qu'une silhouette montée sur un magnifique destrier noir s'avança sur le plateau. La silhouette était celle d'une fille. Une fille revêtue d'une armure d'un blanc étincelant, tenant un arc étincelant dans sa main gauche et une flèche étincelante dans sa main droite. Elle avait la tête nue et ses cheveux châtains flottaient derrière elle dans le vent du matin. Son visage, blanc et indistinct dans le lointain, était comme une fleur.

La 97e s'arrêta. Elle était composée de vétérans des neuf guerres planétaires et des murmures parcouraient déjà les rangs comme des feuilles soulevées par le vent.

A deux cents mètres de la pente, le destrier noir s'arrêta. La fille plaça la flèche étincelante sur son arc étincelant et banda la corde. La corde chanta dans un silence de mort et la flèche monta vers le ciel. Haut, encore plus haut, elle s'éleva dans le bleu sans pareil pour s'arrêter enfin, loin au-dessus de la 97e. Mais elle ne retomba pas vers la terre. Au lieu de cela, elle se changea en un éclair d'un bleu éblouissant. Puis le tonnerre gronda et le ciel au-dessus de la berge devint noir comme la mort. Il commença à pleuvoir.

Le reste du ciel restait d'un bleu limpide et serein et le soleil brillait sur le plateau comme une couche de grains d'or.

La pluie devint plus drue. Elle se déversait en nappes, en torrents. Puis ce fut un mur liquide. Les Officiers de la 97e hurlèrent à leurs hommes l'ordre de charger, mais les hommes étaient déjà englués jusqu'aux chevilles dans la boue. Le bord du plateau céda et toute la pente commença de glisser.

Désespérément, la 97e essaya de regagner un terrain sûr, mais

elle était prise dans un fleuve de boue, maintenant, un fleuve hostile et impitoyable au sein duquel les hommes ne pouvaient que se débattre tandis qu'il les drainait inéluctablement vers les eaux grossies d'un autre fleuve, le *Fleuve d'Abondance.* Officiers, sous-officiers et soldats, tous connurent le même destin ignominieux. Mais le *Fleuve d'Abondance,* même en crue, n'était qu'un rapide torrent et tous regagnèrent la sécurité de la rive opposée.

Il s'alignèrent, semblables à des rats souillés, et comptèrent leurs ressources et leurs cigarettes sèches. Le Commandant transmit une description de la débâcle et de son auteur à l'*Ambassadrice* en orbite. Puis il fit replier ses hommes derrière un escarpement proche, les déploya et alluma une cigarette humide en attendant les ordres de O'Riordan.

L'Histoire n'était pas étrangère à O'Riordan. Il décela immédiatement l'analogie et ce fut celle-ci tout autant que la menace d'une guerre météorologique qui le fit hésiter. Il savait l'effet que pourrait avoir une moderne Pucelle sur la population primitive de *Ciel Bleu,* il savait que, même sans utiliser une arme qui influait sur le temps, elle pouvait les galvaniser à tel point qu'il lui faudrait les bombarder pour les soumettre et, ainsi, provoquer des dégâts dans ce qu'il considérait déjà comme sa propriété. Aussi non seulement ordonna-t-il que la 97e fût récupérée et ramenée vers la flotte, mais également le reste de la 16e Section. Puis, dans ces circonstances, il confia la campagne à Smith-Kolgoz, le Chef de ses Services de Renseignements.

En moins d'une semaine, Smith-Kolgoz eut un rapport à lui présenter... et un plan.

Raymond d'Arcy, Décodeur de Seconde Classe à bord de l'A.G.G. *Chien de Garde,* n'avait jamais encore participé à un conseil de guerre. Pas plus qu'il n'avait été sur l'*Ambassadrice.* Il se sentait tendu et un peu effrayé.

L'*Ambassadrice* était une ville dans le ciel. Dans cette ville, en plus de l'équipage, vivaient O'Riordan lui-même, ses conseillers, ses arbitres, ses gardes du corps, ses Ministres de la Guerre, ses Chefs d'Etat-Major, sa Police Secrète, son Service de Contrôle Civil, son Service de Réorganisation, son Service de Renseignements, sa cui-

sine personnelle et ses maîtresses, ses valets, manucures, barbiers et docteurs.

Par sa forme et sa couleur, le vaisseau amiral ressemblait à une monstrueuse orange. Sa teinte orange, cependant, n'était pas réelle mais résultait de la réflexion de la clarté des étoiles sur l'alliage spécial qui constituait la coque. Il y avait sept ponts, le plus central et le plus vaste supportant les unités qui abritaient l'exécutif, l'administration, les services judiciaires et leurs suites de personnel respectives. Les unités entouraient une vaste zone appelée le Vert où poussaient de vrais arbres et une herbe authentique, arbres et herbe entourant à leur tour une place d'asphalte.

Les ponts étaient reliés par des coursives et des ascenseurs et chaque niveau était équipé de couloirs de transport à grande vitesse. De plus, les niveaux disposaient d'écoutilles qui pouvaient être atteintes en cas d'urgence et dont le nombre, ainsi que celui des vaisseaux de sauvetage, était en rapport avec les dimensions du pont. La gravité artificielle était constamment maintenue par des bobines d'attraction disposées entre les ponts et la pile génératrice du vaisseau se trouvait sous le pont N° 1 où nul, à l'exception des hommes de surveillance de l'*Ambassadrice,* ne pouvait s'aventurer.

La Chambre du Conseil de Guerre faisait partie de l'unité réservée à l'exécutif et dominait le Vert. D'Arcy se tenait devant l'une des ouvertures, contemplant avec avidité les arbres, l'herbe et les taches dorées du soleil artificiel. Des fleurs poussaient dans les parterres hydroponiques et des appareils dissimulés diffusaient un fond nostalgique de chants d'oiseaux. Il essaya de distinguer les différents appels et trilles, mais les voix dans la salle derrière lui rendaient la tâche impossible. Il réalisa alors que l'une de ces voix l'appelait : « Revenez, d'Arcy... O'Riordan descend. »

D'Arcy s'approcha de la longue table du conseil et prit le siège que le coordinateur lui désignait. Un verre d'eau était disposé devant lui et il en but un peu. Il avait la gorge sèche. Il éprouvait un malaise devant la rangée de visages graves, de l'autre côté de la table. Son propre visage mettait une note discordante dans la rangée toute similaire, de son côté. Il y eut le bruit d'une porte ouverte, puis refermée, qui fut suivi d'un coup impératif. « Garde à vous ! » ordonna le coordinateur. Tous se dressèrent.

D'Arcy avait vu O'Riordan en télé, mais jamais en personne.

C'était un petit homme vigoureux au visage plat et aux yeux bruns et brillants. Il ne paraissait pas ses soixante ans. Son visage était lisse, sans une seule ride si l'on exceptait les pattes d'oie au coin des yeux. Ses cheveux étaient roux, légèrement marqués de gris. Même dans le bleu éblouissant et les parements d'or de sa tenue, il parvenait à être ce qu'il était vraiment : un ancien pauvre qui, à force de ruse paysanne et de détermination, était devenu un prince politicien.

Flanqué de gardes du corps au visage hiératique, il s'avança dans la chambre et s'assit au bout de la table du conseil. « Assis ! » lança le coordinateur. Tous obéirent.

O'Riordan alluma un cigare et promena son regard sur les deux rangées de visages. Ses yeux cillèrent légèrement en rencontrant ceux de d'Arcy et se posèrent finalement sur le visage aigu du Chef des Services de Renseignements. « Très bien, Smith-Kolgoz... écoutons ce que vous avez découvert. »

Smith-Kolgoz se leva. « Je pense qu'il serait préférable, Votre Magnificence, d'écouter directement celui qui a préparé le rapport : Léopold McGrawski, Directeur des Opérations au sol. »

Un homme de haute taille en tenue civile se dressa. Smith-Kolgoz se rassit.

McGRAWSKI : « Nous avons réussi à retrouver la fille, Votre Magnificence, et je lui ai assigné trois agents au sol. Ils ont découvert que son nom était Jeanne Marie Valcouris et qu'elle vivait seule dans une cave du *Bois Féerique*. Le *Bois Féerique* est une petite forêt située près d'un village paysan nommé Baudelaire qui se trouve sur le Plateau Provençal à quelque cinquante kilomètres au nord de *Fleur du Sud*. Les habitants connaissent la fille sous le nom de « *La Pucelle du Bois Féerique* », et n'eût été la décision de Votre Magnificence de suspendre temporairement les hostilités, rendant ainsi impossible son apparition en d'autres champs de bataille, son nom serait maintenant connu sur toute la planète et gravé dans tous les esprits comme celui d'une héroïne psycho-phénoménaliste de l'anti-dénationalisation. Les choses étant, le zèle religio-patriotique qu'elle aurait pu éveiller demeure en sommeil.

» Comme beaucoup de villages de *Ciel Bleu*, Baudelaire est attardé et rural, gardant avec entêtement l'esprit anti-progressiste des colons français qui investirent la planète il y a trois siècles. La mère de Jeanne Marie Valcouris est morte en lui donnant le jour et son père neuf ans après. A cette époque, Jeanne Marie

a été placée dans un petit orphelinat provençal aux abords du village. Elle s'y est comportée de façon assez normale jusqu'à l'âge de douze ans pour ensuite, inopinément, s'enfuir et se cacher dans le *Bois Féerique*. Les dirigeants de l'orphelinat l'ont finalement retrouvée. Elle vivait dans une grotte naturelle et semblait en excellente santé, mais lorsqu'ils essayèrent de la ramener à l'orphelinat, elle fit quelque chose qui les effraya tant qu'ils fuirent la forêt et ne cherchèrent plus à l'ennuyer ensuite. Ce qu'elle fit exactement, nous n'avons pu le découvrir, mais il semble qu'avant la bataille de *Fleur du Sud* les habitants de Baudelaire la considéraient comme une sorcière maléfique. Depuis, ils ont modifié leur opinion et la considèrent maintenant comme bénéfique, mais ils n'en redoutent pas moins de pénétrer dans le *Bois Féerique*.

» Il semble que leur attitude soit considérablement justifiée. Certains rapportent l'avoir entendu parler aux arbres et aux fleurs et ceux qui ont été assez courageux pour la questionner disent qu'elle leur a répondu qu'elle ne parlait pas aux arbres et aux fleurs mais aux « voix dans sa tête ». Ils... »

— « Des voix ? » interrompit O'Riordan.

— « Oui, Votre Magnificence. Selon toute évidence, elle souffre d'hallucinations audio-visuelles du type accompagnant généralement l'inanition. Nous savons qu'elle a été élevée comme une Psycho-Phénoménaliste et je pense que nous pouvons aisément conclure qu'il s'agit d'une fanatique et qu'il lui arrive de jeûner durant des semaines. Dans ces conditions, il serait étrange qu'elle *n'entendît pas* des voix et n'eût pas des visions. »

— « Mais l'arc ? » dit O'Riordan. « Où a-t-elle trouvé l'arc ? »

McGRAWSKI : « Je suis navré de dire que nous n'avons pu le découvrir, Votre Magnificence. Elle le porte avec elle où qu'elle aille et dispose toujours d'un plein carquois de flèches sur l'épaule. Compte tenu du fait qu'une arme capable de créer un orage circonscrit peut provoquer beaucoup d'autres choses, j'ai ordonné aux agents au sol de ne se faire voir qu'en cas d'absolue nécessité et de ne la provoquer en aucune manière. Peut-être, s'ils avaient pu pénétrer dans la grotte en son absence, auraient-ils pu en apprendre plus, mais... »

O'RIORDAN : « Mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Qu'est-ce qui a pu les arrêter ? »

SMITH-KOLGOZ (se dressant en hâte) : « Je leur ai ordonné de n'en rien faire, Votre Magnificence. Après qu'ils l'eurent décou-

verte, j'ai mis au point un plan d'enlèvement comportant un minimum de risques et je ne voulais pas dévoiler notre présence. De plus, pour assurer la réussite du plan, il me faut en connaître le plus possible sur la personnalité de la fille. J'ai donc ordonné aux agents de se concentrer surtout sur les villageois qui l'ont connue avant sa fuite de l'orphelinat et de les interroger sur tous ses goûts, ses habitudes et son attitude envers l'existence. Vous voulez qu'elle soit enlevée, n'est-ce pas, Votre Magnificence ? »

O'RIORDAN : « Bien sûr que je le veux. »

SMITH-KOLGOZ : « Bon. Voici donc, Votre Magnificence, ce que j'ai fait jusqu'ici. D'abord, j'ai transmis les renseignements ramenés par les agents au computeur de l'*Ambassadrice* avec l'ordre suivant : « Donnez la description du type de mâle auquel ce type de femelle serait le plus sensible, physiquement, émotionnellement, et intellectuellement. » J'ai ensuite confronté la description donnée par le computeur avec les dossiers de tous les hommes de la flotte, tâche peu aisée, je puis vous l'assurer, Votre Magnificence, mais qui valait la peine. Naturellement, je n'ai pu circonscrire mon choix sur un homme par ces seuls renseignements. Mais en me basant sur d'autres qualifications, j'ai pu découvrir celui qui était le plus susceptible de mener à bien l'enlèvement. Selon moi, il possède un maximum de chance d'inspirer de l'affection à cette fille, puis de l'amour, puis de la confiance. Et quand il aura accompli tout cela, ce sera pour lui un jeu d'enfant que d'entrer en possession de son arc et même de lui proposer de l'accompagner volontairement à bord de l'*Ambassadrice*. Et s'il ne peut la décider à le faire volontairement, il pourra toujours la contraindre par la force. »

Smith-Kolgoz s'interrompit. Pour d'Arcy, il évoquait un toutou venant de ramener un bâton lancé par son maître et attendant une caresse sur la tête pour cette prouesse. Mais O'Riordan demeura immobile. « Et qui est cet irrésistible membre du sexe mâle ? » demanda-t-il froidement en regardant d'Arcy avec un total mépris.

— « D'Arcy, levez-vous, » dit Smith-Kolgoz.

D'Arcy obéit à regret.

— « Raymond d'Arcy, Décodeur de Seconde Classe, A.G.G. *Chien de garde,* Votre Magnificence, » reprit Smith-Kolgoz. « Non seulement il possède les qualités essentielles que j'ai mentionnées, mais il est le descendant d'immigrants de *Ciel Bleu* et possède une ex-

cellente connaissance des idiomes. Si nous lui fournissons une histoire vraisemblable avec les indications nécessaires pour trouver la grotte et que nous le déposions de nuit dans le *Bois Féerique*, je suis certain qu'en deux semaines il lui sera possible de nous livrer Jeanne Marie Valcouris, son arc et ses flèches. »

O'Riordan secoua la tête. « Oh ! non, Smith-Kolgoz... la fille, oui, mais pas l'arme. Nous ne voulons pas de l'arme. Car voyez-vous, Smith-Kolgoz, toute cette histoire n'a peut-être été montée que pour nous amener à prendre l'arc et les flèches à bord de l'*Ambassadrice*. Et ils pourraient représenter une force qui, libérée, serait capable de nous paralyser ou de faire de nous une bande de marionnettes inconscientes. Vous avez certainement entendu parler du cheval de Troie, Smith-Kolgoz, et je n'ai certainement pas besoin de vous faire remarquer que, si l'*Ambassadrice* n'est pas Troie, sa chute n'en signifierait pas moins la fin du Gouvernement Galactique pour la simple raison qu'à tous égards elle *est* le Gouvernement Galactique. »

Le visage aigu de Smith-Kolgoz s'empourpra. « Le... l'analogie m'avait échappé, Votre Magnificence, » dit-il d'un ton plaintif. Et il ajouta : « Mais que devons-nous donc faire de l'arc et des flèches ? »

— « Les enterrer de façon à ce qu'on ne puisse les retrouver. Après la reddition de *Ciel Bleu*, je les ferai exhumer et analyser. »

Pendant tout ce temps, O'Riordan n'avait pas quitté des yeux le visage de d'Arcy. Il dit alors : « Ne vous semble-t-il pas, Smith-Kolgoz, que c'est un enfant que vous envoyez pour cette mission d'homme ? »

Smith-Kolgoz eut un sourire servile. « Je dois avouer, Votre Magnificence, que cela m'a d'abord fait hésiter. J'ai ensuite réalisé que ce n'était pas du tout une mission d'homme, mais d'enfant, et que j'avais affaire à la répétition d'une très ancienne histoire d'amour. Le garçon rencontre la fille. Le garçon séduit la fille. Le garçon emporte la fille. »

D'Arcy était ceinture noire de karaté. Il pouvait soulever et projeter deux fois son propre poids. Il pouvait se hisser dix fois de suite avec l'une ou l'autre main. Il avait été décoré trois fois de la Spirale Barrée pour acte de courage dépassant le seul devoir. Les revers de ses paumes étaient durs comme du bois et il

pouvait donner des manchettes de judo d'une force de seize livres. Il sentit son visage s'empourprer, mais ne dit rien.

Finalement, O'Riordan demanda : « Croyez-vous pouvoir la ramener, mon garçon ? »

D'Arcy acquiesça. Il n'osait prononcer un mot.

Les yeux de O'Riordan parcoururent les deux rangées de visages. « Je pense, *moi*, que nous devrions exécuter ce plan. Quelqu'un a-t-il une objection ? »

Les têtes se balancèrent avec un ensemble ridicule. Il y eut un chœur de « non ! » serviles. O'Riordan grogna et se leva. « Debout ! » cria le coordinateur du conseil. Tous s'exécutèrent.

O'Riordan déclara à l'adresse de Smith-Kolgoz : « Je veux qu'il soit dans ces bois avant le prochain passage de la ligne d'aube. » Et se tournant vers d'Arcy, il ajouta : « Je vous donne dix jours. Si vous n'avez pas demandé à être récupéré d'ici là, je descendrai moi-même faire le travail. » Il tourna le dos à la table du conseil. « Nous verrons ce qu'il en est de ces voix, » grommela-t-il. « Et puisqu'elle veut tellement être Jeanne d'Arc, nous la laisserons être Jeanne d'Arc. » Il quitta la salle.

2

JEANNE Marie Valcouris avait douze ans quand elle entendit pour la première fois les voix.

Il y en avait deux et, après quelque temps, elles lui dirent qui elles étaient. La douce était celle de Sainte-Rachel de Feu. L'autoritaire, celle de Joseph Eleemosynary, l'aumônier. Joseph Eleemosynary avait fondé l'Eglise Psycho-Phénoménaliste et il était mort depuis cent vingt ans. Rachel de Feu avait été la première sainte psycho-phénoménaliste. Elle était morte depuis soixante-seize ans.

Au début, les voix étaient désincarnées, mais bientôt, Jeanne Marie leur donna des visages. Comme elle n'avait jamais vu aucune photo de Rachel ni de Joseph, il n'y avait rien de surprenant à ce qu'aucun des visages n'eut pas la moindre ressemblance avec l'original. Le visage de Rachel, tel que Jeanne Marie le « voyait », était rond et affable avec de doux yeux bleus et des lèvres qui aimaient sourire. Joseph était jeune et beau, avec une sorte d'expression juvénile. Il avait des cheveux bruns et bouclés

et des yeux noirs troublants. Sa peau était très très légèrement basanée. Pour Jeanne Marie, il était parfois difficile de décider lequel des deux visages elle préférait.

Va dans le *Bois Féerique*, lui dit Joseph lorsqu'ils se connurent un peu mieux. Rachel de Feu et moi te trouverons une grotte où habiter, nous t'aiderons à la transformer en une petite maison et t'apprendrons toutes sortes de choses merveilleuses.

Jeanne Marie n'hésita même pas. Elle n'aimait pas l'orphelinat. Elle ne l'avait jamais aimé. Elle regrettait beaucoup trop son père et songeait constamment à lui sans pouvoir s'intéresser à ses leçons. Elle gagna donc les bois et Joseph et Rachel de Feu lui trouvèrent une grotte et lui montrèrent comment en faire une vraie petite maison en pensant avec ses mains. Ils appelaient cela le « psychotellurisme », mais, pour elle, c'était simplement le « penser-faire ». Rachel de Feu lui expliqua que c'était son pouvoir que les hiérarques intérieurs avaient développé peu avant que O'Riordan s'empare de l'Eglise Psycho-Phénoménaliste et les massacre à coups de fusil à radiation. O'Riordan, lorsqu'il avait entendu parler de ce pouvoir, avait ri en disant qu'il ne croyait pas que *quiconque* pût créer des objets solides par la seule puissance de l'intellect, pour ne rien dire d'objets semi-solides capables d'affecter les émotions d'un être humain. Mais cependant, ajouta Rachel, Jeanne Marie devait prendre garde de ne jamais dire à personne qu'elle possédait, *elle*, ce pouvoir.

Après lui avoir montré comment penser-faire la grotte-maison, Joseph et Rachel lui apprirent à penser-faire des choses pour mettre à l'intérieur : des chaises, des tables, des dressoirs, des tapis, des tentures, des lampes, une téléradio, un écritoire, une cuisinière auto-régulatrice pour la cuisine, une cheminée pour le living-room, une laveuse-essoreuse pour la buanderie et, plus important que tout, comment penser-faire des choses à manger. Oh! c'était l'expérience la plus merveilleuse qu'elle connût ! C'était comme si ses doigts avaient de petits esprits qui leur étaient propres, comme si ses mains étaient des usines qui pouvaient produire tout ce qui existait sous le soleil. Rachel de Feu lui dit qu'il n'en était pas du tout ainsi, que c'était l'énergie que Joseph Eleemosynary et elle lui fournissaient qui permettait ces choses. Cette énergie psychique, lui expliqua Rachel, prenait les éléments nécessaires dans l'air et le sol, les combinait et en faisait ce que désirait Jeanne.

Lorsque les dirigeants de l'orphelinat vinrent dans le *Bois Féerique* et tentèrent de ramener Jeanne, Rachel et Joseph l'aidèrent à façonner des nuages de fumée en d'horribles apparitions qui flottaient en l'air. Ils lui firent jaillir des étincelles des doigts et du feu des oreilles. Les hommes furent si effrayés qu'ils faillirent laisser leurs chaussures sur place en s'enfuyant. Jeanne Marie n'avait jamais vu personne courir aussi vite de toute sa vie. Après cela, ils la laissèrent tranquille et les gens commencèrent à l'appeler sorcière. Cela ne lui faisait rien. Si elle était une sorcière, elle en était heureuse. Elle ne s'était jamais autant amusée.

Quand elle eut quinze ans, Rachel et Joseph lui firent confectionner un arc et des flèches. L'arc apparut comme la plus belle chose qu'elle pût imaginer. C'était comme un rai de soleil uni de quelque façon à une corde faite de brume du matin. Les flèches étaient presque aussi belles et bien plus extraordinaires. Leur couleur était d'argent et elles étaient si fines qu'il fallait regarder avec attention pour les distinguer. Joseph lui dit qu'elle devait emmener l'arc avec elle partout, ainsi que les flèches. Elle fit un petit carquois de jour, d'ombre, de sable, de poussière, de temps, d'espoir, de rêves, de bois, de métal et d'une douzaine d'autres choses et le suspendit à son épaule pour ne le quitter que la nuit venue. Elle le mettait alors près de son lit, à côté de sa tête, avec l'arc d'or.

Quand elle eut seize ans, Rachel et Joseph lui proposèrent un projet encore plus fascinant : la confection d'une poupée. Jeanne Marie fut enchantée. Elle n'avait encore jamais eu de poupée et c'était ce qu'elle désirait le plus au monde. Jour après jour, la poupée grandit. Très très lentement, car c'était un travail très compliqué. Jeanne Marie n'avait jamais pensé qu'il pût être si difficile de construire une poupée, même une si grande poupée, et que tant de choses différentes fussent nécessaires. La liste des éléments — le peu qu'elle pouvait reconnaître — lui faisait tourner la tête. Mais quelle poupée ce fut ! Nulle fille n'eut jamais poupée qui pût lui être comparée. Ce caractère unique était probablement la raison pour laquelle Rachel de Feu lui demanda d'agrandir la grotte et de prévoir une cachette pour la poupée. Jeanne Marie fit mieux que cela : elle construisit une véritable petite chambre et la meubla d'un lit, de deux chaises, d'une commode, d'un dressoir et d'une petite carpette. Lorsque le projet fut

accompli, elle avait dix-huit ans et avait presque perdu, mais pas complètement, son goût pour les poupées.

L'œuvre suivante fut une armure et, comparée à la confection de la poupée, ce fut une tâche relativement simple. L'armure, lui « dit » Joseph, devait avoir deux utilisations : la protéger tout en exerçant une influence psychologique sur l'ennemi. Elle fit l'armure de poussière d'étoiles, de métal et d'une centaine d'autres choses et, lorsqu'elle l'eut achevée, elle l'essaya. Elle brillait comme le soleil et elle était légère comme un nuage.

Et à présent, lui « dirent » à l'unisson Joseph et Rachel, le moment était presque venu. Va au village de Baudelaire et prends avec toi un des peignes d'or que tu as faits pour tes cheveux. Echange-le contre le plus magnifique cheval noir que tu pourras trouver. Et ainsi fit Jeanne Marie et elle donna au cheval le nom de Saint-Hermann O'Saughnessy, second des saints psycho-phénoménalistes. Puis, elle pensa une écurie pour lui au bas de la colline, à côté de sa propre grotte et chaque jour, sauf lorsqu'il pleuvait, elle alla se promener à cheval dans les bois.

A présent, lui « dit » Joseph Eleemosynary un jour, le moment était venu, et Jeanne Marie, sachant très bien ce que cela signifiait, revêtit la scintillante armure, enfourcha Saint-Hermann O'Saughnessy, partit fièrement à travers le Plateau Provençal et fit son entrée dans la cité de *Fleur du Sud.* Dans la lumière du matin, elle s'en alla par toutes les rues, criant : « Venez et suivez-moi. Je vous conduirai à la victoire sur les troupes de O'Riordan qui nous menacent au sud. Venez, aidez-moi à sauver l'Eglise Psycho-Phénoménaliste des puissances des ténèbres. » Et Saint-Hermann O'Saughnessy dansait et caracolait et les gens descendaient dans la rue et l'applaudissaient. Lorsqu'elle se dirigea vers le *Fleuve d'Abondance,* ils formèrent une avant-garde disparate et, lorsque ce fut le moment, elle s'avança entre eux et lança une flèche scintillante vers le ciel et la pluie vint en torrents et balaya l'ennemi. Et Jeanne Marie retourna à la grotte du *Bois Féerique* pour attendre le prochain Appel.

Il était normal de s'attendre à ce que les bois fussent merveilleux au printemps, mais pas à ce point. D'Arcy, vêtu en paysan de *Ciel Bleu,* frissonnant encore de l'humidité de l'aube, s'émerveillait.

Abandonnant la clairière où le pilote de l'esquif d'abordage l'avait déposé peu avant le passage de la ligne d'aube, il s'enfonça entre les ombres douces et les rais tièdes du soleil. Certains arbres étaient comme des pères, d'autres comme des mères et d'autres encore comme de petits garçons et de petites filles. Tous vivaient ensemble en une grande famille joyeuse, joignant leur bras verts, se touchant de leurs doigts verts. La rosée de l'aube était comme autant de diamants sur le sol et la forêt et, dans les branches, chantaient de véritables oiseaux.

D'Arcy marcha en ligne droite jusqu'à ce qu'il rencontre un ruisseau. Alors, il obliqua sur la droite et commença à remonter le courant. Le ruisseau venait des collines et c'était dans les collines, surplombant le petit cours d'eau, que se trouvait la grotte de Jeanne Marie. Les trois agents au sol qui étaient venus en reconnaissance lui avaient transmis leurs renseignements avant son départ et lui avaient dit tout ce qui lui était nécessaire.

A propos du terrain, bien entendu.

Oh ! ils lui avaient aussi parlé de Jeanne Marie Valcouris, bien sûr, mais il les soupçonnait de ne pas lui avoir dit beaucoup de choses, car il y avait beaucoup de choses qu'ils devaient ignorer sur elle.

Elle aimait se promener, lui avaient-ils dit, et elle aimait courir et jouer. Elle aimait aller à cheval dans les bois. Plus jeune, elle avait beaucoup lu. Ses notes, à l'orphelinat, avaient été au-dessus de la moyenne et eussent été supérieures, probablement, si elle s'était intéressée à ses études. Elle aimait porter des vêtements aux teintes vives et aussi brosser et peigner sans cesse ses cheveux. Elle était très croyante et, à l'orphelinat, disait ses prières matin, midi et soir.

D'Arcy ne parvenait pas à comprendre comme ces choses pouvaient, physiquement, émotionnellement et intellectuellement la rapprocher de lui, mais avait-il le droit de discuter les prévisions du computeur de l'*Ambassadrice* ?

La question quitta son esprit distrait par ce qui l'entourait. Des fleurs aux tons pastel, sur la berge, marquaient de traces éphémères le passage de la brise matinale. Le ruisseau chantonnait sur les cailloux blancs comme craie et, çà et là, le trait brillant d'un poisson apparaissait, filait dans l'eau transparente. L'éclat du soleil tamisé par les frondaisons faisait sur le sol comme un trésor de pirate répandu.

Il avait déjà parcouru un kilomètre. La moitié d'un autre, encore, et il perçut le bruit sourd d'un galop. Celui-ci devint rapidement plus fort, envahissant les ailes et les berceaux de branches, les passages ombragés. Le ruisseau surgit alors dans une large clairière et d'Arcy s'avança dans le clair soleil. Dans le même instant, à l'autre bout de la clairière, apparut un cavalier.

D'Arcy s'arrêta, n'essayant pas de se cacher. Le cheval était un destrier noir et le cavalier était une fille vêtue d'une jupe bleue et d'un corsage rouge à rayures blanches. Un arc d'or était passé à son épaule droite et les empennages de flèches apparaissaient sur l'épaule gauche. Elle était nu-tête et nu-pieds, ses cheveux étaient maintenus par un ruban rouge. Son visage lui fit songer à une fleur venant d'ouvrir ses pétales au soleil.

Elle s'avança vers lui et dit : « Bonjour, monsieur. »

— « Bonjour, mademoiselle, » répondit-il. « Vous devez être la *Pucelle du Bois Féerique.* »

Elle sourit et de minuscules lumières dansèrent dans ses yeux. Ils étaient du même brun que ses cheveux et une fossette apparaissait sur sa joue gauche. Elle commençait à s'éloigner de la pleine adolescence pour devenir une femme. « Mon nom est Jeanne Marie Valcouris, » dit-elle, « et je suis une sorcière. »

— « C'est ce qu'on m'a dit, » répondit-il.

— « Et vous n'avez pas peur ? »

Il sourit. « Pourquoi devrais-je avoir peur d'une bonne sorcière ? Je comprends que je pourrais avoir peur d'une mauvaise... oui. Elle pourrait me changer en lézard ou en crapaud, mais une bonne sorcière ne peut que me faire meilleur que je ne suis, et ce serait bien. »

Jeanne Marie se mit à rire. Puis elle devint silencieuse et l'expression attentive de son visage révéla qu'elle écoutait, bien qu'il ne pût imaginer quoi. Finalement, elle déclara : « Les voix vous aiment. J'en suis heureuse, car je vous aime aussi. »

— « Les voix ? »

— « Joseph Eleemosynary et Rachel de Feu. » Elle se laissa glisser de selle et se posa sur ses pieds nus. « Et voici Saint-Hermann O'Saughnessy. Je crois qu'il vous aime aussi. »

Saint-Hermann O'Saughnessy se mit à hennir. D'Arcy passa les doigts dans la crinière noire. « Il m'est agréable de savoir que j'ai autant d'amis, » dit-il.

Se souvenant alors de ce que McGrawski avait dit des hallu-

cinations provoquées par la diète, il scruta le visage de la fille. A l'image de son corps, il révélait la santé et la bonne nourriture. Si elle avait jeûné, ç'avait dû être au moins un mois auparavant. Il devrait trouver une autre explication pour les voix.

Mais ce n'était pas à lui de la trouver. Sa tâche était d'enlever Jeanne Marie et non pas de découvrir ce qui la singularisait. « Je me nomme Raymond d'Arcy et je me suis perdu, » reprit-il, essayant de donner à la seconde partie de cette présentation l'accent de la vérité. « Mais même si je ne m'étais pas perdu, cela ne changerait pas grand-chose car je ne pourrais aller nulle part. La nuit dernière, tandis que j'attendais la diligence aérienne pour Molière, j'ai été assommé et volé. Lorsque je me suis réveillé, j'étais dans une clairière, au milieu de ces bois. »

Le mensonge avait été mis au point par Smith-Kolgoz qui avait décidé qu'une paysanne comme Jeanne Marie serait moins intriguée par un tel cliché que par un mensonge plus original. Apparemment, il avait eu raison, car elle ne manifesta pas le désir d'examiner la bosse que d'Arcy avait sur le crâne et qui lui avait été administrée par le pilote de l'esquif d'abordage. Par contre, elle paraissait anormalement intéressée par son visage, incapable d'en détourner les yeux. Il ne pouvait savoir qu'il ressemblait de façon surprenante à Joseph Eleemosynary — à l'image qu'elle s'en faisait, du moins — et qu'en cet instant précis, Rachel de Feu était en train de dire : « Il a vraiment l'air d'un très gentil jeune homme. Pourquoi ne l'aidez-vous pas, enfant ? »

Jeanne Marie n'eut pas besoin d'une seconde invite. « Venez, Raymond, » dit-elle. « Je vais vous emmener manger chez moi. Ce n'est qu'à quelques pas d'ici. »

Elle se mit en marche le long du ruisseau, tenant Saint-Hermann O'Saughnessy par la bride. D'Arcy s'avança à ses côtés, plein de remords. « J'ai une très jolie maison, » dit-elle. « Attendez de la voir. Certaines gens croiraient que c'est une grotte, mais ils pourraient être surpris. Bien sûr, » ajouta-t-elle, « je n'y ai jamais invité personne. »

Il profita de sa proximité pour examiner l'arc. Mais il n'apprit pas grand-chose de plus, en dehors du fait qu'il semblait formé d'un alliage qu'il ne connaissait pas et qui laissait une impression pénible sur la rétine. Un examen des flèches lui en apprit encore moins. Il ne put distinguer que leurs empennages aux plu-

mes d'argent et il eut même l'impression qu'il n'en voyait pas autant.

Il eut envie de la questionner au sujet de cette arme étrange, mais décida de n'en rien faire avant quelque temps.

Depuis quelques instants, le terrain s'élevait, de part et d'autre du ruisseau, s'éloignant des terrasses fleuries, des berges. Bientôt, une succession de collines habillées de forêts apparut et la pente devint de plus en plus abrupte. Lorsque la fille et Saint-Hermann O'Saughnessy s'arrêtèrent enfin devant la grotte, d'Arcy ne parvint pas à la voir. Les arbres avaient lancé des pousses de vigne vierge et il ne découvrit pas l'entrée avant que Jeanne Marie eût écarté le rideau qu'elles formaient. Elle en ouvrit un autre et il vit l'écurie-grotte de Saint-Hermann O'Saughnessy. Le sol était recouvert de foin et il y avait une mangeoire et un abreuvoir. Il y avait même de la lumière, produite par une lampe auto-régénérante à la clarté rose.

Jeanne Marie laissa Hermann brouter au dehors. Il était si sédentaire, dit-elle, qu'elle ne se souciait pas de l'attacher, sauf la nuit. Puis elle précéda d'Arcy dans sa grotte-appartement. Il fut surpris par l'intérieur. Il y avait quatre pièces et un placard. Tout au moins crut-il que la porte qui se trouvait dans la chambre donnait sur un placard. Chaque pièce était parfaitement meublée. Murs et plafond étaient faits d'une sorte de bois naturel à grain fin. Le sol était dallé et recouvert de carpettes. La lumière était fournie par des lampes auto-régénérantes dont chacune avait son propre moteur. L'eau courante était amenée du ruisseau par des conduites souterraines.

Jeanne Marie le fit asseoir devant la table de cuisine et sortit des œufs et du bacon d'un petit réfrigérateur qui ressemblait tout à fait à un secrétaire. Pendant que le bacon grésillait sur le réchaud, elle lui prépara du café. Elle en but une tasse avec lui lorsqu'il eut mangé et quand il lui demanda comment une fille aussi fragile avait pu transformer une grotte ordinaire en une demeure de princesse, elle sourit. « Je ne peux pas vous le dire, » répondit-elle, « car c'est un secret. » Puis, de façon étonnante, elle ajouta : « Aimeriez-vous vivre ici avec moi ? »

Il n'osa pas la regarder, mais sans vraiment y réussir. Elle ne peut certainement pas être naïve *à ce point,* pensa-t-il. Il était presque honteux de la tromper aussi facilement.

— « Que disent vos voix de cette idée ? » répliqua-t-il.

— « Oh ! elles sont tout à fait d'accord. Je peux vous faire coucher sur le sofa. Il est très large et je suis sûre que vous y serez très bien. Et je pense aussi que je vais vous faire quelques pyjamas et des pantalons et des chemises. Est-ce que vous voulez une autre tasse de café ? »

— « Merci, » répondit faiblement d'Arcy.

Il découvrit que vivre dans le *Bois Féerique* avec Jeanne Marie Valcouris était un peu comme de se retrouver enfant et de vivre — vivre vraiment — dans l'un de ces mondes imaginaires que l'on construit à neuf ou dix ans.

Bien avant sa venue, Jeanne Marie avait inventé toutes sortes de jeux pour elle et elle fit les modifications nécessaires pour qu'ils puissent y jouer à deux. Et à trois, si l'on comptait Saint-Hermann O'Saughnessy qui était indispensable pour nombre d'entre eux. En plus des jeux, il y avait les pique-niques dans les clairières idylliques et les longues flâneries dans les collines boisées. Le matin venait invariablement à sept heures et les pentes étaient invariablement poudrées de rosée. Et, tout au moins dans le paradis de Jeanne Marie, le monde était en paix.

Au soir, ils s'asseyaient sous la vigne vierge qui masquait l'orifice de la grotte, et ils contemplaient les étoiles en parlant des divers événements de la journée. Certaines étoiles qu'ils contemplaient étaient des planètes — *Ciel Bleu* avait onze sœurs — et certaines autres étaient des vaisseaux de la flotte de O'Riordan. Il était facile de distinguer les unes des autres, non seulement à cause de leur mouvement perceptible mais aussi parce que les vaisseaux suivaient un immuable chemin équatorial. Ils ressemblaient aux diamants ténus d'un collier, reliés par un invisible lien. Le vaisseau-amiral était un pendentif et se distinguait des autres diamants par sa taille et sa teinte orangée. Il évoquait parfois une lune, pour d'Arcy, et en un sens c'était bien une lune, une lune artificielle habitée par un homme qui voulait conquérir le cosmos.

Jeanne Marie le fixait sans arrêt du moment où il se levait au nord-est jusqu'à celui où il disparaissait au nord-ouest. Mais lorsque d'Arcy lui fit remarquer son intérêt, elle répondit que c'était Joseph et Rachel de Feu qui étaient intéressés. « Ils voient et entendent à travers moi, » lui expliqua-t-elle. « Quand ils s'in-

téressent à quelque chose, je les laisse regarder et écouter autant qu'ils le veulent. »

Il plongea son regard dans le sien, cherchant quelque signe de culpabilité, mais il n'y vit que de minuscules étoiles. Des étoiles qui n'étaient pas moins belles que celles qui défilaient loin au-dessus de lui. Et il se sentit gêné de les avoir fait naître. Oui, elle était amoureuse de lui. Jeanne Marie l'aimait. Le computeur avait eu raison. Mais, ironiquement, il n'éprouvait pour elle qu'une affection fraternelle. C'était mieux ainsi, songea-t-il. Cela lui rendait les choses un peu plus faciles.

Où qu'elle allât, elle emportait son arc et son carquois de flèches. Un jour, il lui demanda pourquoi ils étaient à ce point inséparables d'elle, lui faisant remarquer qu'elle n'essayait jamais d'abattre un des petits gibiers qui habitaient la région. Elle lui répondit que Joseph et Rachel de Feu lui avaient ordonné de les garder constamment avec elle car ils avaient de nombreuses propriétés magiques dont chacune pouvait la protéger.

D'Arcy eut une intuition soudaine.

— « Rachel et Joseph vous ont-ils aidée à faire l'arc et les flèches ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça à regret : « Oui. »

Il ne la crut pas un seul instant, mais il était parfaitement possible qu'elle crût ce qu'elle disait.

— « Et la grotte et les meubles ? »

Autre acquiescement réticent.

Il sourit. « Qu'arriverait-il si je touchais l'arc ? » demanda-t-il. « Serais-je changé en sauterelle? »

— « Bien sûr que non, » dit-elle en riant. « Mais si je vous lançais une flèche, je ne peux dire ce qui pourrait vous arriver. Bien sûr, » ajouta-t-elle vivement, « je n'ai aucune intention de faire une telle chose. »

Un après-midi qu'ils marchaient dans les bois, ils se trouvèrent séparés et d'Arcy ne parvint pas à retrouver Jeanne Marie. Se disant qu'elle était probablement retournée à la grotte, il prit cette direction. Mais bien qu'il marchât vite, il ne vit pas trace d'elle. Lorsqu'il atteignit la grotte, il était presque convaincu que quelque chose lui était arrivé.

Il entra et l'appela. Sans réponse. Peut-être se cachait-elle ? Elle se livrait fréquemment à ce genre de chose et ils jouaient souvent à cache-cache. Il regarda sous le sofa. Il alla dans la cuisine et

jeta un coup d'œil sous le réchaud. Puis il gagna la buanderie. Finalement, il se retrouva dans la chambre et regarda sous son lit. Il n'y trouva qu'une paire de chaussures qu'elle se refusait à mettre.

Comme il se redressait, son regard tomba sur la porte du placard. Il claqua des doigts. Il était prêt à parier n'importe quoi qu'elle se cachait là, probablement au milieu de robes multicolores, de jupes et de blouses. En souriant, il saisit le loquet et voulut le faire tourner pour ouvrir la porte. Mais le loquet résista. Il l'examina de plus près et vit alors qu'il était équipé d'une serrure à empreinte et que le verrou était abaissé.

Fronçant les sourcils, il quitta la chambre. Aucune porte dans l'appartement de Jeanne Marie n'était munie de verrou à empreinte. Pourquoi donc avoir fait cette exception ? Etait-ce parce qu'elle enfermait son armure dans ce placard et ne voulait pas qu'il la vît ? A présent qu'il y réfléchissait, elle ne lui avait jamais parlé de son rôle dans la bataille de *Fleur du Sud*. Peut-être avait-elle honte de ce qu'elle avait fait.

Il était enclin à en douter. Ce qui voulait dire qu'il devait chercher ailleurs la réponse. C'est alors que, sortant de la grotte, il aperçut Jeanne Marie qui surgissait des bois, et il fut si soulagé de la voir saine et sauve qu'il oublia l'incident.

Lors d'une autre promenade dans les bois — seul, cette fois-ci — il se retrouva dans une caverne profonde et sombre où il découvrit deux squelettes. Ils étaient allongés côté à côte sous un surplomb de granit et l'un deux — à en juger par sa structure plus délicate — était celui d'une femme. Plusieurs fragments d'étoffe pourrie étaient visibles et, près de l'homme, il y avait un petit disque de cuivre. D'Arcy le prit. Il était profondément corrodé, mais après avoir gratté le vert-de-gris avec son canif, il vit qu'il s'agissait d'une médaille d'identité psycho-phénoménaliste. L'homme s'était appelé Alexander Kane. Le nom éveilla des résonances dans l'esprit de d'Arcy, mais sans qu'il pût se rappeler où il l'avait déjà entendu.

Cela semblait également insolite. Sur *Ciel Bleu*, comme sur toutes les planètes nationalistes, les habitants portaient des noms correspondant à leurs ancêtres communs et « Alexander Kane », quel qu'il pût être, n'était pas un nom français.

Avant de quitter la caverne, d'Arcy empocha le disque et, à son retour, il le montra à Jeanne Marie et lui parla des sque-

lettes. « Je les ai vus, » dit-elle. « Ils sont là depuis de nombreuses années. Mais je ne m'en approche plus. »

— « Vous en avez peur ? »

Elle secoua la tête. « Je... je ne pense pas. Mais Rachel et Joseph m'ont expressément interdit de visiter cette partie de la forêt, à moins que ce ne soit absolument nécessaire. »

Pourquoi ? se demanda d'Arcy. Mais il ne posa pas la question à haute voix. D'abord, il doutait que Jeanne Marie connût la réponse et ensuite, il se refusait encore à prendre les voix au sérieux et répugnait à leur accorder crédit en parlant. C'était le problème de Smith-Kolgoz. Pas le sien. Et même celui de O'Riordan.

Mais il n'oublia pas le problème, ni surtout cet aspect particulier. Pourquoi, se demandait-il sans cesse, les deux voix dans l'esprit de Jeanne Marie devaient-elles avoir peur de deux squelettes inoffensifs — à supposer qu'il y eût *vraiment* deux voix dans l'esprit de Jeanne Marie ?

Cette nuit-là, il dormait étendu sur le sofa quand une voix ténue l'éveilla. C'était celle de O'Riordan et sa source — sa source apparente, tout au moins — était le micro-émetteur-récepteur logé dans la montre de d'Arcy. « Encore deux jours, d'Arcy. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. »

D'Arcy était stupéfait. Non seulement parce que O'Riordan l'avait personnellement appelé, mais parce qu'il avait perdu toute notion du temps. En fait, il ne se trouvait dans le *Bois Féerique* que depuis quelques jours, mais il lui semblait qu'il y avait passé sa vie.

— « Vous êtes là, d'Arcy ? » demanda O'Riordan.

— « Oui... oui, monsieur. »

— « Bien, je suis heureux de l'entendre, » dit l'homme qui se trouvait dans la lune. « Tout marche selon les prévisions ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Bon. J'attends votre appel pour les quarante-huit heures à venir. Si vous n'appelez pas, vous entendrez parler de moi. Et rappelez vous : avant de partir, enterrez cet arc et ces flèches. Profondément... là où personne ne pourra les trouver. »

Et l'homme dans la lune coupa la communication.

Cela mit fin au sommeil de d'Arcy pour cette nuit-là. Lorsque

l'aube parut, il luttait encore avec sa conscience, mais il la contrôlait déjà très bien. En un sens, il ferait du bien à Jeanne Marie en l'enlevant. Idyllique ou non, une forêt n'est pas un lieu pour une jeune demoiselle. Charmante ou non, une grotte n'est pas faite pour abriter une jeune fille. Les juges de O'Riordan étaient six sycophantes vêtus de longues robes noires qui leur donnaient l'allure d'ours et, lorsque O'Riordan disait : « Dansez ! » les ours dansaient. Mais, selon les règles fixées par la Convention de Deimos, Jeanne Marie ne pourrait être jugée comme criminelle de guerre et, bien que O'Riordan dût la juger pour quelque chose, la sentence serait légère. Et quand *Ciel Bleu* serait conquise — dans un mois — Jeanne Marie serait confiée à un service approprié du nouveau gouvernement qui la rééduquerait, la réhabiliterait et lui trouverait une place dans la société nouvelle.

Cet après-midi-là, il appela l'*Ambassadrice,* donna les coordonnées de la grotte et demanda à être récupéré deux heures avant que la prochaine ligne d'aube eût franchi le *Bois Féerique.* Avec Jeanne Marie, il passa la journée à flâner dans les bois. Parfois, ils chevauchaient Saint-Hermann O'Saughnessy, parfois ils marchaient côte à côte et Saint-Hermann les suivait. Jeanne Marie avait emporté un repas qu'ils prirent au milieu des bois à plusieurs kilomètres de la grotte. Intrigué depuis le début par la façon dont elle se procurait la nourriture, d'Arcy se décida finalement à questionner franchement Jeanne Marie. Il s'était attendu à la voir sourire et lui dire que c'était un secret, et c'est exactement ce qu'elle fit.

S'il n'avait eu deux certitudes, il aurait juré qu'elle était capable de psycho-tellurisme. Mais, tout comme O'Riordan, il pensait que le psycho-tellurisme n'était rien d'autre qu'un mythe inventé par la hiérarchie psycho-phénoménaliste pour effrayer les ennemis de l'Eglise. Et même s'il avait pensé que ce pût être plus qu'un mythe, il aurait continué de croire que Jeanne Marie en était incapable car la condition primordiale du psycho-tellurisme était de posséder un Q.I. de génie en plus d'un esprit « parasynthétique » de même niveau avec lequel la « fusion idéale » pouvait être atteinte et maintenue.

Les ténèbres se rassemblaient lorsqu'ils regagnèrent la grotte. Après avoir mis Saint-Hermann O'Saughnessy au lit, ils s'assirent au flanc de la colline et regardèrent se lever les étoiles. La « lune » apparut à l'horizon comme prévu. A son prochain pas-

sage, un rayon de clair de lune glisserait sur la pente noire et effrayante de l'espace et emporterait d'Arcy et Jeanne Marie.

D'Arcy essayait de ne pas y penser et il découvrit qu'il n'avait aucun désir de voir arriver cela. Avant de se mettre au lit, il régla son réveil mental pour deux heures après minuit. Lorsqu'il s'éveilla, il se leva et s'habilla dans le noir. Puis il se glissa dans la chambre où Jeanne Marie dormait dans la pâle clarté nocturne de la lampe fixée au-dessus de son lit. Il prit adroitement l'arc et le carquois de flèches. A cet instant, elle bougea et se tourna de son côté. Il resta immobile, tendu, n'osant faire un mouvement et s'attendant à ce qu'elle ouvrît les yeux à tout instant. Mais ses yeux restèrent clos et elle soupira doucement comme si elle était profondément endormie. Rassuré, il quitta la chambre sur la pointe des pieds, passa dans le living-room et sortit dans la nuit.

Il alla enterrer l'arc et les flèches dans la caverne où gisaient les deux squelettes, bien certain que nul ne viendrait jamais là. Lorsqu'il regagna la grotte, l'*Ambassadrice* montait à nouveau au-dessus de l'horizon. Il s'assit devant le rideau de vigne vierge, guettant l'arrivée du rayon de lune.

Et il le vit. C'était comme une étoile filante. Plus bas, toujours plus bas, il glissait vers le *Bois Féerique,* droit vers les coordonnées qu'il avait fournies. Finalement, le petit appareil se posa sur la berge fleurie du ruisseau.

La nacelle transparente s'ouvrit et le pilote en sortit. Il aperçut d'Arcy, s'approcha et lui demanda s'il avait besoin d'aide. « Non, » dit d'Arcy. Puis il se leva, entra dans l'écurie de Saint-Hermann O'Saughnessy et le détacha. « Au revoir, vieux copain, » dit-il en lui tapotant la croupe. « Jeanne Marie et moi, nous partons et je crains que nous ne puissions revenir. »

Il quitta l'écurie et entra dans la grotte. Comme il s'approchait du lit, il crut entendre un sanglot étouffé, mais il avait dû se tromper car Jeanne Marie était profondément endormie. Il la secoua doucement par l'épaule, s'émerveillant de la fraîche douceur de sa peau. « Lève-toi et habille-toi, Jeanne Marie, » dit-il lorsqu'elle ouvrit les yeux.

— « Que se passe-t-il, Raymond ? » demanda-t-elle. Puis elle ajouta : « Où est mon arc? Où sont mes flèches ? »

— « Il ne faut pas poser de question, Jeanne Marie. Vous de-

vez me faire confiance et faire ce que je dirai. Vous me faites confiance, n'est-ce pas ? »

Son visage était indistinct dans la faible clarté de la lampe. « Oui, Raymond, je vous fais confiance entièrement. »

Il attendit pendant qu'elle s'habillait, plein de haine pour lui-même. Puis il la conduisit au dehors. Ce ne fut qu'en apercevant l'esquif d'abordage qu'elle parut deviner la vérité. Mais il lui maintenait fermement le bras et, lorsqu'elle tenta de s'enfuir, elle n'y réussit pas. Il la fit monter dans l'esquif et s'assit à côté d'elle.

— « Je suis désolé, Jeanne Marie, » dit-il. « J'espère qu'un jour vous essaierez de me pardonner. »

Elle ne le regarda pas, ne dit pas un mot. Le pilote se mit aux commandes, referma la nacelle et le petit appareil s'éleva au-dessus du *Bois Féerique* pour redevenir un rayon de lune.

3

OYEZ OYEZ OYEZ OYEZ

A.G.G. AMBASSADRICE :
10/9/2353

SUJET : JUGEMENT ET SENTENCE DE JEANNE MARIE VALCOURIS, ACCUSÉE D'AVOIR INVOQUÉ ET UTILISÉ LES FORCES DE LA NATURE CONJOINTEMENT AUX ARMES LÉGALES DES CONFLITS CIVILISÉS.

ATTENDU : 1) QUE LES FORCES DE LA NATURE, UTILISÉES CONTRE L'HOMME, CONSTITUENT UN ACTE DE DIEU ET QU'UN TEL ACTE EN TEMPS DE GUERRE EST CONTRAIRE AUX RÈGLES ÉDICTÉES PAR LA CONVENTION DE DEIMOS ; 2) QU'UN CRIME DE CETTE AMPLEUR NE PEUT ÊTRE PUNI PAR LA PROCÉDURE ORDINAIRE ; 3) QUE JEANNE MARIE VALCOURIS A COMMIS CE CRIME EN TOUTE CONNAISSANCE DE CAUSE ET EST COUPABLE ; ET 4) QUE LES VOIX QUE JEANNE MARIE VALCOURIS PRÉTEND ENTENDRE SONT DES AUDIO-VISUALISATIONS SIMILAIRES A CELLES DÉCRITES PAR FRANCIS GALTON, EN 1883 ENVIRON, ET N'ONT AUCUN RAPPORT AVEC SON CRIME.

SENTENCE : JEANNE MARIE VALCOURIS, AYANT REFUSÉ CONSTAMMENT DE RÉVÉLER A CETTE COUR LA NATURE EXACTE DE L'ARME EMPLOYÉE CONTRE

LA 97[e] SECTION D'INFANTERIE DU GROUPE 16 ET L'IDENTITÉ DE LA OU DES PERSONNES L'AYANT FOURNIE, SERA, A 9 H 45 DU MATIN DU 11/9/2353, CONDUITE DE SA CELLULE DE L'AMBASSADRICE JUSQU'AU VERT ET LA, ATTACHÉE A UN POTEAU DE BOIS QUI AURA ENTRE-TEMPS ÉTÉ DRESSÉ SUR LA PLAZA, POUR Y ÊTRE BRULÉE VIVE DEVANT UNE BATTERIE D'ÉMETTEURS DE RADIO-TÉLÉVISION QUI DIFFUSERONT SON IMAGE ET SES CRIS DANS CHAQUE FOYER DE CIEL BLEU.

TOUT LE PERSONNEL LIBRE DEVRA ÊTRE PRÉSENT.

D'Arcy fut horrifié.

Quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait amené Jeanne Marie à Smith-Kolgoz, quatre heures passées à flâner dans le Vert, attendant que quelqu'un voulût se rappeler sa présence et le renvoyer à bord du *Chien de Garde*. Lorsque l'incroyable annonce apparut sur l'écran du télétype, il était assis sous un arbre et songeait au *Bois Féerique*.

Sa première impulsion fut de balayer la puissante garde de O'Riordan et de tuer l'homme de ses mains. Il avait terriblement sous-estimé la cruauté du Réorganisateur et ses ressources et oublié que les lois de la guerre, comme toutes les lois, peuvent être transformées pour s'appliquer à toute situation ou effet souhaité. Jeanne Marie avait fourni à O'Riordan un moyen idéal de faire s'incliner les habitants de *Ciel Bleu* et il avait toujours eu l'intention de la brûler, qu'elle lui révélât ou non le secret de l'arc et des flèches.

Mais d'Arcy n'obéit pas à son impulstion. Le seul résultat n'en pouvait être que sa propre mort, et non celle de O'Riordan, et cela n'améliorerait en rien le sort de Jeanne Marie. La seule conduite logique était de concentrer tous ses moyens dans le but de la sauver et il s'y appliqua.

Il se trouvait déjà dans la place. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de se dissimuler en attendant le bon moment. Nuit et jour étaient nettement différenciés à bord de l'*Ambassadrice* et chaque soir à 18 heures le soleil artificiel qui illuminait le Vert durant la journée réduisait automatiquement son éclat jusqu'à une pâle clarté stellaire, et chaque soir au même instant les chants d'oiseaux enregistrés pour le jour étaient automatiquement remplacés

par des crissements et des stridulations d'insectes. D'Arcy attendit la métamorphose. Puis il découvrit un coin retiré pour la nuit, priant pour que sa présence à bord de l'*Ambassadrice* restât oubliée pendant seize heures encore.

Il n'essaya pas de dormir, mais demeura assis dans un silence et une immobilité hiératiques, se demandant comment il avait pu mettre si longtemps à comprendre ce qu'était vraiment O'Riordan. Son aberration était inexcusable, car il connaissait l'Histoire et l'Histoire était pleine d'O'Riordan. Certains avaient porté des peaux de daim, certains des tuniques ou des tenues orientales, d'autres avaient arboré des uniformes, de fines chemises ou des complets de chez Brooks Brothers, mais tous avaient fait partie de la même fraternité, tous avaient placé le pouvoir sur un piédestal et les méthodes cruelles qu'ils avaient employées pour cela ne pouvaient être comparées qu'aux méthodes cruelles qu'ils avaient employées pour se maintenir.

A l'approche de l'« aube », d'Arcy repéra un arbre placé stratégiquement, grimpa dans les branches et se jucha sur une branche feuillue qui surplombait le chemin où passeraient Jeanne Marie et ses gardiens dans trois heures et quarante-cinq minutes. Son plan était de leur arracher la fille, de foncer jusqu'à la plus proche embarcation de sauvetage et de plonger vers la surface de *Ciel Bleu* pour atterrir dans le *Bois Féerique*. Là, il déterrerait l'arc et les flèches et les utiliserait pour défendre Jeanne Marie. Le moins que l'on pût dire, c'est que le plan était ambitieux. Mais c'était sa seule chance.

A 7 heures, les charpentiers du vaisseau apparurent et entreprirent d'ériger un poteau sur la plaza. Tout autour, ils entassèrent des fagots synthétiques qui brûleraient avec dix fois plus d'intensité que le bois ordinaire. Après leur départ, les techniciens de la radio-télé arrivèrent et installèrent leur équipement. Finalement, l'équipage d'entretien surgit et découpa un orifice dans le « ciel » au-dessus du bûcher, puis installa un puissant tuyau d'aspiration prolongé jusqu'à cent mètres de là, au plus proche sas d'évacuation. Tout était prêt maintenant pour l'autodafé.

Vers 9 heures, le Vert commença de se remplir des conseillers de O'Riordan, de ses arbitres, ses gardes du corps, ses Ministres de la Guerre, ses Chefs d'Etat-Major, sa Police Secrète, ses employés du Contrôle civil, ses employés de la Réorganisation, ses

agents de Renseignements, ses cuisiniers, ses maîtresses, valets, manucures, barbiers, docteurs, et des membres libres de l'équipage de l'*Ambassadrice*. Il aurait dû régner une atmosphère d'horreur. Il n'en était rien. Il y avait des rires et de l'allégresse, des plaisanteries lestes et des gestes osés. Un membre mâle du service de Réorganisation pinça un membre femelle du contrôle civil. Un barbier vola un baiser à une manucure derrière un saule pleureur. Un docteur homosexuel entama une conversation avec un chef d'Etat-Major homosexuel. Un agent de renseignements vida un cinquième de Scotch. Bénis soient les sycophantes et les chercheurs du service civil, songea d'Arcy, car ils hériteront le cosmos.

Il avait faim et il était fatigué. Ses bras et ses jambes étaient engourdis à force de cramponner la branche. Mais il n'y prenait pas garde. Il n'éprouvait que haine et dégoût.

Un peu après 9 heures, O'Riordan en personne apparut, flanqué comme toujours de ses gardes du corps. Deux de ces gardes portaient un fauteuil de brocart et après que le groupe eut traversé la foule jusqu'au bord de la plaza, les deux gardes déposèrent le fauteuil et O'Riordan y prit place. Il portait un uniforme d'un blanc de neige, des épaulettes couleur de sang, et fumait un long cigare.

Les mains de d'Arcy s'étaient durcies pour devenir des armes mortelles. Il les força au calme, étreignant la branche. Tout ce qu'il lui restait à faire dans la vie était de sauver Jeanne Marie et non d'assassiner O'Riordan.

Enfin, le silence tomba sur le Vert, et regardant sur le chemin, il la vit s'approcher. Ses cheveux bruns retombaient en désordre sur son joli visage. Sa robe paysanne jetait une note de couleurs vives sur le fond de verdure. Elle était pieds nus, comme d'habitude.

Trois gardiens massifs l'accompagnaient, armés de paralyseurs. D'Arcy prit appui sur les mains et les genoux et, quand le groupe fut droit au-dessous de lui, il bondit.

Il atterrit sur les épaules du gardien qui venait en dernier et lui envoya une vigoureuse manchette sur le cou. Il s'attaqua au second gardien avant que celui-ci ait pu se retourner. Il l'abattit sur le sol d'un coup formidable.

A ce moment, le troisième levait son paralyseur. D'Arcy lui frappa l'avant-bras d'une main dure comme du bois, lui brisant

l'os. Le paralyseur vola dans les airs. D'Arcy le rattrapa d'une main, saisit le poignet de Jeanne Marie de l'autre et dit : « Venez, il faut courir ! »

A sa grande surprise, elle fit un pas en arrière. « Pourquoi êtes-vous encore ici ? » lança-t-elle. « Pourquoi n'êtes-vous pas retourné sur votre vaisseau ? »

Tout au fond de son esprit, il se demanda vaguement comment elle pouvait savoir que le vaisseau n'était pas le sien. Mais il ne s'attarda pas sur ce mystère.

— « Aucune importance. Venez! »

— « Non, non... vous ne comprenez pas ! »

D'un geste rageur, il l'enleva sur son épaule. Elle était d'un poids surprenant pour une fille si fragile. Mais, plus que son poids, c'était les tentatives frénétiques qu'elle faisait pour s'échapper qui le handicapaient.

— « Pour l'amour du ciel, Jeanne Marie, » lui cria-t-il, « voulez-vous *vraiment* qu'ils vous brûlent ? »

— « Oui, oui ! » Brusquement, elle cessa de se débattre et devint inerte. » Mais vous ne comprenez pas et je ne peux vous faire comprendre en si peu de temps. Oh ! c'est sans espoir ! »

Il courait, à présent. Derrière lui, à droite et à gauche, les gens criaient et hurlaient. La police secrète surgit pour lui barrer la route, mais il abattit les hommes à coup de paralyseur avant qu'ils aient pu se servir de leurs armes. Les arbres s'éclaircirent et il surgit sur l'esplanade qui bordait le secteur administratif. Il tourna à droite et fonça vers l'entrée du sas, éclairée en rouge. Lorsqu'il l'eut franchie, il fut rapidement à destination avec son fardeau. Dans le sas, il ferma les lourdes portes d'évacuation et les verrouilla. Tant qu'elles ne seraient pas volatilisées par le feu, Jeanne et lui seraient en sûreté.

Le sas contenait dix-huit embarcations de sauvetage. Elles étaient rangées côté à côte sur un dispositif de larguage automatique et la première était déjà en position devant l'ouverture. Il porta Jeanne Marie jusque là et la déposa dans l'habitacle. Puis il grimpa à sa suite et referma la nacelle. Il se pencha pour examiner les commandes. Du coin de l'œil, il vit s'abattre la clé. Il ne pouvait savoir où elle l'avait trouvée. Peut-être sur le siège. Il essaya d'esquiver le coup et se dit qu'il était trop tard. Les étoiles qui apparurent devant ses yeux étaient presque aussi

brillantes que celles de la nuit et les ténèbres qui vinrent ensuite presque aussi noires que l'espace.

D'Arcy avait déjà été assommé. Lorsqu'il reprit conscience, une seconde subjective plus tard, il comprit qu'il avait dû, en fait, rester évanoui pendant plus longtemps.

Un rapide examen le lui confirma amplement.

L'embarcation de sauvetage était comme un ornement minuscule dans l'immense Arbre de Noël de l'espace. Loin derrière lui, peut-être à des centaines de kilomètres, il y avait un plus gros ornement, l'*Ambassadrice*. Et, au-delà du vaisseau-amiral, le plus gros et le plus beau de tous : *Ciel Bleu*.

Il n'était pas difficile de comprendre ce qui s'était passé. Après l'avoir assommé avec la clé, Jeanne Marie avait réglé la trajectoire de l'esquif, l'avait quitté et largué dans l'espace.

Mais pourquoi ? Et comment une simple fille de la campagne avait-elle pu mener à bien une opération si complexe ?

Il éprouvait une violente douleur dans le crâne et ses pensées étaient encore chancelantes. Néanmoins, il parvint à trouver une réponse à la première question. Jeanne Marie avait voulu l'écarter afin de pouvoir être reprise... et brûlée.

Il se trouvait maintenant devant un autre « pourquoi », plus important, plus horrible que le précédent.

Comme tous les vaisseaux de sauvetage, celui dans lequel il se trouvait était équipé d'un appareil de radio-télé. Il était déjà réglé sur l'*Ambassadrice* et il n'eut qu'à brancher l'écran, les doigts tremblants.

Il s'effondra : le supplice avait djà commencé.

Frénétiquement, il arrêta le vaisseau et lui fit faire demi-tour. Mais il savait qu'il n'agissait que par instinct et que Jeanne Marie ne pouvait plus espérer de secours.

Brusquement, l'écran fut vide.

Il s'activa sur les boutons de réglage, non seulement parce qu'il voulait revoir l'horrible scène, mais aussi parce qu'il s'y sentait obligé. Mais l'écran resta vide, parcouru de parasites blancs.

Il eut alors conscience d'une étrange illumination. Celle-ci inondait l'habitacle, mais sans qu'il en fût la source. Levant la tête, il regarda par la nacelle transparente.... et détourna rapidement les yeux.

Là où avait été l'*Ambassadrice*, une nova était en train de naître.

Stupéfait, il dévia la course du vaisseau. Le choc eut un effet purifiant sur son esprit et il s'aperçut ensuite que jamais ses pensées n'avaient été aussi claires. Il prit les deux squelettes qu'il avait découverts dans le *Bois Féerique* et les associa aux voix qui parlaient à Jeanne Marie en esprit. Puis, par simple déduction, il comprit que les hiérarques psycho-phénoménalistes avaient non seulement pratiqué le psycho-tellurisme, mais qu'ils s'en étaient servi comme d'un simple moyen pour atteindre un autre stade mental : la capacité de concentrer la conscience et la volonté de l'intellect et de parvenir ainsi à une existence transcendante, spirituelle et de séparer celle-ci de la chair.

Il était bien connu que O'Riordan, lorsqu'il avait renversé l'Eglise Psycho-Phénoménaliste terrestre, avait utilisé des fusils à radiation pour exécuter ses hiérarques. Il était également bien connu que quelques hiérarques, bien que touchés à mort, étaient parvenus à fuir vers les planètes non encore réorganisées où le Pycho-Phénoménalisme conservait une assise primitive, mais solide. O'Riordan ne les avait jamais poursuivis pour la simple raison qu'ils étaient déjà morts, à tous égards.

Ayant atteint ce point, il suffisait maintenant à d'Arcy de se rappeler qui était Alexander Kane — ou plutôt, qui il avait été. Il avait été un des hiérarques qui s'étaient enfuis. Et sa femme, Priscilla Kane, l'avait accompagné.

Il était maintenant possible de recomposer ce qui s'était produit. En arrivant sur *Ciel Bleu*, Alexander et Priscilla avaient compris qu'il ne leur restait que quelques jours à vivre et que, par conséquent, le seul moyen de lutter contre O'Riordan et éventuellement de le vaincre était dans leur esprit. Cela signifiait qu'ils devraient trouver un hôte, car leur esprit ne pouvait se déplacer que sur des distances limitées et, malgré la télépathie, il ne pouvait percevoir effectivement que par des yeux et des oreilles. Alexander ou Priscilla s'était alors souvenu de la légende de Jeanne d'Arc et le plan était né. Jeanne Marie représentait un hôte idéal et, après s'être transformés en entités, Alexander et Priscilla avaient abandonné leur corps agonisant dans le *Bois Féerique* et s'étaient fixés dans son esprit. Se présentant comme ses protecteurs, ils avaient mis leur plan en pratique. L'arc et les flèches qu'ils avaient fait confectionner à Jeanne Marie n'avaient été

destinés qu'à distraire l'attention de O'Riordan du véritable cheval de Troie — Jeanne Marie — et, une fois à bord de l'*Ambassadrice,* Alexander et Priscilla avaient attendu le moment psychologique pour transformer leur esprit en pure énergie, détruisant l'*Ambassadrice* et se réduisant eux-mêmes au néant en même temps que Jeanne Marie.

D'Arcy laissa reposer sa tête sur le panneau de contrôle. Il resta ainsi pendant longtemps. Parfois, un frisson parcourait son corps. Lorsque la réaction fut enfin passée, il se redressa et régla le vaisseau sur les coordonnées du *Bois Féerique.* Puis il abaissa le levier marqué « grande vitesse ».

Pourquoi d'Arcy retournait-il au *Bois Féerique?*

Qui peut le dire ? Peut-être parce que l'arc et les flèches continuaient de l'intriguer et parce qu'il n'était pas encore certain que « Joseph Eleemosynary » et « Rachel de Feu » aient provoqué l'orage qui avait emporté la 97ᵉ jusque dans *Le Fleuve d'Abondance.* Peut-être aussi parce qu'il voulait revoir la grotte de Jeanne Marie et y remettre les choses en ordre.

De toute façon, il serait revenu sur *Ciel Bleu* car, quelques instants après la destruction de l'*Ambassadrice,* ce qui restait de la flotte désemparée repartit vers la Terre.

Tout d'abord, il alla déterrer l'arc et les flèches. Puis, abandonnant le vaisseau de sauvetage dans la petite clairière où il s'était posé, il gagna au travers des bois la grotte-appartement. Avant d'entrer, il jeta un coup d'œil dans l'écurie de Saint-Hermann O'Saughnessy. Elle était vide.

Vide aussi était la grotte. Il s'y était attendu, bien sûr, mais il sentait quelque chose se serrer dans sa poitrine tandis qu'il parcourait les petites pièces.

Doucement, il pénétra dans la chambre. Il regarda le lit vide. « Pardonne-moi, Jeanne Marie, » murmura-t-il.

Soudain, il s'aperçut que la porte qu'il avait vainement essayé d'ouvrir une semaine auparavant n'était plus fermée. Mais elle ne donnait pas sur un placard. Elle donnait sur une autre chambre.

Troublé, il franchit le seuil. La chambre était presque identique à celle qu'il venait de quitter. Il y avait un lit, une commode, des rayons, une petite carpette sur le sol... Jeanne Marie avait-elle eu une sœur jumelle ?

Non, pas une *sœur*...

D'Arcy avait déjà découvert la vérité lorsqu'il ressortit de la grotte dans le soleil du matin et vit la fille à cheval qui surgissait des bois, de l'autre côté du ruisseau. Lorsque ses yeux se posèrent sur lui, ils s'illuminèrent comme deux soleils. Elle lança le noir d e s t r i e r dans le courant et sauta à terre à l'instant où il atteignait la berge. Saint-Hermann O'Saughnessy hennit un joyeux bonjour et Jeanne Marie cria : « Raymond, tu es revenu ! Avant... avant que Joseph et Rachel partent, ils m'ont dit que tu reviendrais sans doute, mais j'avais peur et... Oh! Raymond, je suis si heureuse de te revoir ! »

La voix de d'Arcy n'était pas aussi ferme qu'il l'eût voulu : « Tu ne m'en veux donc pas pour... »

— « Pour avoir volé ma poupée ? Bien sûr que non. Joseph et Rachel m'ont dit que cela faisait partie du plan. C'est pour cela qu'ils l'avaient mise dans mon lit l'autre nuit et que je me suis cachée dans l'autre chambre. Je ne savais pas encore ce qu'était vraiment cette poupée, ni ce qu'ils voulaient en faire. Est-ce que... est-ce qu'ils vont revenir ? »

D'Arcy secoua la tête. « Non, Jeanne Marie. »

Des larmes tremblèrent au coin des yeux de la jeune fille et l'une d'elles glissa sur sa joue. « J'ai de la peine. Ils étaient si gentils. »

— « Oui, » dit d'Arcy, « et très courageux. »

Courageux, oui... mais pas aussi importants qu'ils le croyaient. C'était la poupée qu'ils avaient animée qui avait joué le rôle de la bombe, pas eux. Ils n'avaient été que le détonateur.

— « Avant de quitter mon esprit, » dit Jeanne Marie, « ils m'ont fait promettre quelque chose. » Elle prit une flèche dans son carquois et la mit dans la main droite de d'Arcy. « Ils m'ont dit que, si tu revenais, je devrais te faire tirer cette flèche en l'air. Ils ont dit que cela faisait aussi partie du plan. Mais ils n'ont pas dit *plan* ; pour cela, ils ont dit *complot*. »

— « Très bien, » dit d'Arcy. « Je vais le faire. »

Et il le fit. La flèche monta, haut, très haut... puis elle pivota et revint droit vers lui. Il sauta de côté, mais elle dévia simplement sa trajectoire pour atteindre sa cible. Comme elle lui pénétrait dans la poitrine et lui perçait le cœur, il ne sentit rien. Rien qu'il pût reconnaître, tout au moins.

Brusquement, l'arc se désintégra et disparut. Et la flèche qui

lui avait percé le cœur fit de même. Et les autres flèches aussi.

Lorsqu'il regarda Jeanne Marie, il vit une femme merveilleuse au lieu d'une simple jolie fille... la femme qu'il avait cherchée toute sa vie sans jamais la trouver. Avant qu'il pût comprendre ce qui s'était passé, elle était dans ses bras et il l'embrassait.

« Joseph Eleemosynary » et « Rachel de Feu » aimaient les *happy ends.*

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : L'arc de Jeanne.

JACK SHARKEY

Rien que l'essentiel

Les revoici, ces bons vieux univers parallèles sans lesquels la science-fiction moderne ne serait pas tout à fait ce qu'elle est ! Jack Sharkey en tire la matière d'une histoire mordante et satirique, qui vous réjouira sans doute autant que nous-mêmes.

Je regrette d'avoir jamais parlé à Artie Lindstrom de ce trou qui mène à Terre Deux. J'aurais dû avoir plus de jugeote. J'admets qu'Artie est un type épatant sous bien des rapports. Il paye sa tournée chaque fois que je lui offre une bière, il est bien sapé, il lit et met en pratique toutes les annonces sur l'hygiène à la portée de tous et m'a aidé à devenir riche par toutes sortes d'expédients, grâce à ses inventions, ses plans et ses combines.

L'ennuyeux avec Artie c'est qu'aucun de ses projets ne peut être mené à bien. Certes, leur exécution donne toujours lieu à un résultat *spectaculaire*, mais il se trouve que ce résultat n'est jamais celui qu'il avait prévu au départ. Prenez son *Plus-de-Souris*. Un simple gadget. Deux pôles de désintégrateur mis en circuit sur un plateau à fromages. La souris y introduit sa tête, le rayon jaillit entre les deux pôles et la ménagère n'a plus le souci de s'encombrer avec des cadavres de rongeurs. On ne peut tout de même pas blâmer Artie parce que les mille dispositifs de la première série furent montés à l'envers, n'est-ce pas ? Non seulement la présence de la souris déclencha un rayon qui perça un trou aussi gros qu'elle dans la cloche à fromage et de l'autre côté du piège, mais la ménagère eut toujours une souris vivante à combattre et le fromage fut quand même croqué.

Vous croyez peut-être qu'Artie eut à en pâtir ? Pas le moins du monde. Les stations lunaires firent l'acquisition de ses pièges défectueux pour percer des conduits de câbles autour de notre satellite, de façon à pouvoir capter à travers l'espace les programmes de la TV, et Artie s'enrichit de cent mille dollars.

Ou prenez encore son protège-missiles. Au premier signal d'une attaque, un filet de rayons imbriqués devait écarter en toute sécurité les fusées ennemies. L'ennui c'est que le bouclier interceptait également la lumière du soleil, l'air frais, les observateurs officiels et les signaux de fin d'alerte, plaçant tous les habitants de l'hémisphère dans un parfait état d'animation suspendue. La première fois que le système fut essayé, le pays resta coupé de Chicago pendant trois mois, jusqu'à ce que la génératrice fût hors d'usage.

Artie se fit-il sonner les cloches ? Ma foi, oui... pendant à peine cinq minutes, le temps que quelqu'un se rende compte qu'un tel système convenait parfaitement aux vaisseaux spatiaux. Il devait garantir à l'équipage, aux passagers et à l'astronef un voyage sûr et sans fatigue, en les protégeant contre les météorites, les rayons cosmiques et tous les menus désagréments du vol interstellaire. Cette fois Artie empocha un demi-million.

Ainsi, malgré des ennuis passagers, il avait toujours mené l'existence fantastique d'un prince de Serendip (1). Néanmoins, je persiste à croire que j'aurais dû garder bouche close au sujet de ce trou qui menait à Terre Deux ; j'entends par là... connaissant Artie comme je le connais.

Mais je ne l'ai pas fait et voici ce qui arriva :

— « Mais comment peux-tu être sûr qu'il s'agit d'une autre dimension, Burt ? » me demanda Artie, en reposant d'un air renfrogné sa chope de bière. « Cela pourrait être un simple télétransport dans une autre partie de la Terre ou sur une planète entièrement différente. »

Je haussai les épaules, en écartant les mains. « Que trouves-tu à redire à l'une de ces alternatives ? Par elle-même, la translation instantanée en d'autres lieux... c'est du tout cuit ! »

— « A *condition* que tu saches comment elle s'opère, » indiqua finement Artie. « Tu ne peux pas prendre un brevet pour un trou dans le mur de ta cave. Au fait, es-tu sûr que tes relevés astronomiques soient exacts ? »

— « Au quart de poil, » répondis-je. « Toutes les configurations habituelles sont à leur place : Orion, la Grande Ourse, l'Etoile Polaire, toutes ! J'ai même pris deux photos et superposé les né-

(1) Les trois princes de Serendip, héros d'un ouvrage traduit du persan au XVIII[e] siècle, avaient la faculté de découvrir des choses utiles ou agréables sans le faire exprès. Ils servirent de modèle à Voltaire pour son personnage de Zadig, ancêtre de Sherlock Holmes ! (N.D.T.)

gatifs. Tout collait parfaitement. C'est *forcément* une doublure de la Terre, dans une autre dimension. C'est ravissant, Artie. Je suis allé l'explorer sur quelques centaines de mètres, dans toutes les directions. Il y a un bosquet de beaux châtaigniers en tenue d'automne à l'endroit où devrait se trouver mon garage, une rivière d'un bleu de cristal coule à la place de la Nationale 17, enfin j'ai vu un champ de fleurs de seize cents mètres de large au lieu de l'habituelle conserverie de poissons. Je suis emballé par ce site merveilleux, Artie. J'y porterais bien mes pénates à l'instant même, sans hésiter. »

C'est alors que quelque chose brilla dans les yeux d'Artie. Quelque chose que je n'avais encore jamais vu chez cet enragé ramasse-pognon qu'était mon ami. Une douce lueur attendrie. Il parut presque humain, tout à coup.

— « Prends ce journal, Burt, » dit-il, en me le désignant près de son réfrigérateur. Je fis ce qu'il demandait et attendis la suite. « Qu'est-ce que tu lis dedans? »

— « Eh bien, » répondis-je, « il n'y a rien de vraiment *neuf* dans les nouvelles... la Russie envoie un avertissement aux Etats-Unis, des gangsters font un hold-up dans une banque, le doyen d'un collège de jeunes filles est arrêté pour avoir organisé des ballets roses, deux gamins de cinq ans font sauter un hôtel de ville. Toujours les mêmes rengaines. »

Artie opina avec prudence. « Exactement. Morceau par morceau, individu par individu, localité par localité... Le monde entier s'en va au diable sur des patins à roulettes bien graissées, non ? »

— « Avec l'aide d'un réacteur, » approuvai-je.

— « Mais il ne doit plus prendre ce chemin. Plus jamais. »

— « Artie ! » m'écriai-je, un peu ahuri par son insinuation malveillante. « Crois-tu que nous devrions créer notre propre monde ? »

— « Pourquoi pas ! Pense donc : plus d'impôts, plus de loyer, plus d'agressions nocturnes... »

Je réfléchis à la question et ajoutai quelques négations de mon cru. « Plus de films, plus de feux d'artifice, plus de best sellers... »

— « Les films, » dit Artie d'un ton catégorique, « deviennent de plus en plus mauvais, la loi interdit que l'on détienne des pétards, quant aux best-sellers, ils se transforment de toute façon en films. »

— « D'accord, » dis-je, convaincu. « Nous allons créer notre pro-

pre monde. » Une pensée me frappa et je l'exprimai à haute voix, un peu gêné. « Nous aurons besoin de femmes... Enfin, tu me comprends. »

— « J'en connais deux qui seraient *ravies* de venir avec nous, » fit Artie. « Janice LePage et sa copine Bessie Bliss. Elles habitent derrière l'usine à gaz et ne sortent jamais, les pauvres. »

— « Voyons, Artie... » l'avertis-je, « la dernière fois que tu m'a fixé un rancart avec une fille que je ne connaissais pas, elle a passé toute la soirée à citer du Swinburne et à manger des chocolats à la crème — cinq à la fois ! »

— « Bessie te plaira, » fit Artie, en plaçant une main affectueuse sur mon épaule. « Elle rit tout le temps. Une forte personnalité. »

— « Ne me serait-il pas possible d'amener une fille de mon choix ? » sollicitai-je.

— « Et si elle ne s'accorde pas avec Janice ? » objecta-t-il.

— « Et si Bessie ne s'accorde pas avec *moi ?* » récriminai-je. « On ne peut pas fonder une dynastie avec un pugilat. »

— « Alors quelle fille veux-tu ? » soupira-t-il. « Apparemment toutes celles que tu fréquentes sont des étudiantes de collège mixte qui rient bêtement ou des bibliothécaires nerveuses. »

— « Je sais, » répondis-je, « mais j'ai rencontré l'autre soir quelqu'un de différent. Elle s'appelle Topaze Jenson. Elle faisait du strip-tease, mais quand ses engagements prirent fin à Rangoon, elle s'intéressa au Bouddhisme et maintenant elle s'est quelque peu assagie. Est-ce que Janice s'intéresse au Nirvana ? »

— « J'en doute, » fit Artie rêveusement. « Et *toi ?* »

— « Oui, étant donné la manière dont Topaze aborde la question. Elle s'imagine que plus on l'aide plus elle y parvient. Aussi elle garde toujours nu le creux de l'estomac, de façon que *chacun* puisse contempler son nombril. C'est un plaisir de lui faciliter les choses. »

— « Est-ce qu'elle... » Artie parut hésiter, puis il fonça : « Est-ce qu'elle n'en fait pas quelquefois tout un plat ? J'entends : n'essaye-t-elle pas constamment de convertir les autres à ses idées ? »

— « Tu veux dire que, si Janice faisait sa connaissance, elle pourrait l'imiter en se promenant avec le creux de l'estomac dénudé ? » demandai-je.

Artie acquiesça d'un mouvement de tête. Je lui répondis de même par l'affirmative. Artie eut un sourire.

— « J'inscrirai son nom sur la liste. »

— « Quelle liste ? » m'informai-je, l'air méfiant.

— « Nous devons préparer cette expédition avec méthode. Il nous faut le Manuel du Boy Scout, pour pouvoir l'organiser à loisir, une caisse de gin et une bouteille de vermouth, afin de nous déshabituer progressivement de l'alcool, une lotion de bronzage, puisque nous resterons beaucoup au soleil. Cinq cents cartouches de cigarettes à bout-filtre, jusqu'à ce que nos plantations de tabac soient prêtes pour la récolte... Bref, du matériel de ce genre. »

— « Oh ! » m'exclamai-je, me rendant compte de la sagacité de son projet. « D'accord. Ça marche. Une fille chacun, un manuel, du gin et du vermouth, une lotion, des cigarettes. Je vais téléphoner à Topaze. »

— « Et recommande-lui d'amener le plus de glace qu'elle pourra, » dit Artie. « Je déteste boire un cocktail tiède. »

— « J'adore pique-niquer, » déclara Topaze, resplendissante dans un short couleur puce et un bain de soleil vert, en clignotant ses yeux d'un bleu d'encre sous des cils d'un bleu-noir. Elle portait d'une main un panier en osier contenant du poulet rôti et des pommes de terre en salade, et de l'autre un moulin à prières thibétain. « Où allons-nous ? »

— « Dans un endroit secret qui n'est connu que de Burt, » répondit Artie, en lançant des regards enflammés sur Janice LePage, qui avait dénudé son nombril avant même d'avoir rencontré Topaze, nous évitant ainsi une heure d'exhortations fanatiques. J'avais menti en racontant à Topaze que Janice partageait déjà ses croyances. En fait, Artie et moi nous étions plongés jusqu'au cou dans les cachotteries, ayant omis d'indiquer aux deux filles l'étendue exacte du terrain de pique-nique et de leur faire part de nos intentions de fonder une dynastie. Ce serait pour plus tard, quand nous aurions cimenté le trou dans le mur de ma cave.

Quand nous arrivâmes en rang par quatre devant mon portail, les filles eurent un mouvement de recul. « Pourquoi entrons-nous là-dedans ? » demanda Janice, avec moins de suffisance dans la voix qu'elle n'en avait eu pendant le trajet.

— « Je pense que les pique-nique devraient être plus à l'extérieur, » approuva Topaze.

— « Mais nous *irons* à l'extérieur, » fit Artie d'une voix égale.

— « Je refuse de pique-niquer dans une arrière-cour, » dit Janice, qui resta ostensiblement sur place, en boudant. « Surtout si près de la conserverie de poissons. »

— « Venez voir seulement l'endroit, » suppliai-je. « Si vous ne trouvez pas que c'est le coin le plus romantique pour pique-niquer que vous avez jamais vu, nous vous ramenons tout droit à la maison. Parole d'honneur. »

— « Ma foi... » commença Topaze, indécise, en regardant Janice pour chercher son appui, dans un sens ou dans l'autre.

— « Si ça ne nous plaît pas, vous nous ramènerez vraiment à la maison ? » s'enquit Janice, en passant une main nerveuse à travers sa chevelure blond-citron. « Immédiatement et sans délai ? Sans supplication ni... ? »

— « Parole d'honneur ! » répondîmes-nous d'une seule voix, Artie et moi, en levant nos mains dans un geste correspondant au serment des scouts, sans doute sous l'influence du manuel que nous avions potassé la veille pour nous initier à l'art d'allumer un feu, de trouver de l'eau et pour apprendre des chansons de campement.

— « D'accord, » fit Topaze. « Nous allons regarder. »

En essayant de garder notre calme, nous les conduisîmes dans ma maison et les fîmes descendre dans la cave. La lueur pâle du trou était attirante. On voyait au-delà de vertes prairies, semblables à des étendues d'émeraude baignées de soleil et les ombres fraîches que projetaient les branchages recourbés des arbres vous invitaient à venir vous y reposer.

— « Qu'il y a-t-il dans ces grandes boîtes ? » demanda Topaze.

— « Des cigarettes, » répondit Artie. « Nous ne voulons pas courir le risque d'en manquer. » Il baissa les yeux, en se rongeant un ongle.

— « Je ne vois pas la conserverie, » ajouta Topaze, intriguée.

— « Vous... vous ne pouvez la voir d'ici, » affirma Artie. « Sortez et regardez. Allez-y. C'est vraiment joli. Vraiment joli. A l'extérieur. Allez. »

Echangeant un sourire un peu craintif, les filles haussèrent les épaules à l'unisson, d'un air de vouloir dire : « Qu'est-ce qu'on risque ? » et passèrent par la brèche dans le mur de la cave. Rapides comme l'éclair, Artie et moi leur filâmes le train.

— « Vous voyez ? » fit Artie, en prenant le coude de Janice

pour la guider à travers la verdoyante vallée du côté d'une rivière aux méandres scintillants. « Un endroit rêvé pour un pique-nique. »

— « C'est... c'est *vraiment* joli... » me murmura Topaze, tandis que nous prenions la même direction que mon ami. « Mais comment se fait-il que je n'aperçoive plus votre maison quand je me retourne ? On ne voit rien qu'un trou noir dans l'air. »

— « C'est... c'est un jeu de lumière, » expliquai-je. « Moi je ne sais pas pourquoi vous ne pouvez la voir. Ne me demandez rien. Vous ne pouvez la voir et c'est tout. » Je partis d'un éclat de rire, qui devint un gloussement nerveux, puis dégénéra en hoquet et s'arrêta net.

Les deux jeunes filles se regardèrent, froncèrent les sourcils, s'écartèrent ensuite de nous et se tinrent sur la défensive, épaule contre épaule.

— « Il me semble, messieurs, » fit Janice, en essayant de réprimer le chevrotement de sa voix, « que vous nous devez quelques explications. »

— « En effet, » reprit Topaze. « Car ceci n'est pas votre arrière-cour, Burt. Ce n'est aucune arrière-cour. C'est une planète entière. Je le *sens*. Je le sens dans mon nombril ! »

Alors, Artie et moi, ayant échangé des regards désespérés, nous leur avons lâché cette effarante histoire, chacun de nous reprenant l'autre quand il arrivait à bout de souffle. Quand tout fut dit, nous sommes restés la tête basse, dans l'attente de leur vertueuse indignation et de leurs affronts courroucés. Il y eut une accalmie, puis Janice parla.

— « C'est une idée *merveilleuse !* » s'exclama-t-elle, et Topaze opinait chaleureusement quand nous levâmes les yeux. « Excepté pour un détail. »

— « Quel détail ? Lequel ? Nous le réglerons. Immédiatement ! » s'écria Artie, sans me consulter, bien que je fusse dans le bain avec lui jusqu'au cou.

— « Le mariage, » répondit Janice. « Nous devons nous marier, d'abord. A part cela votre idée est bonne. »

— « D'accord, » fit Artie. « Mais je vous en supplie... pas un mot au prêtre au sujet de cet endroit. »

— « Vous ne vous figurez tout de même pas que nous allons *partir* pour nous marier ? » s'étonna Janice. « Le prêtre, il faut que vous l'ameniez *ici*. »

— « Un prêtre bouddhiste, » précisa Topaze.

— « Mais pourquoi *ici ?* » demandai-je, choqué. « A son retour, il mettra sûrement quelqu'un au courant de ce qu'il aura vu ici... »

— « A son retour ? » haleta Topaze. « Mais il ne faut pas qu'il s'en retourne. S'il part, nous ne pourrons pas rester ici. »

— « Et pourquoi pas, nom d'un chien ? » explosa Artie.

— « Qui mariera nos enfants ? » s'enquit Janice, raisonnablement. « Désirez-vous une floraison de petits-enfants illégitimes ? »

— « Et nous aurons besoin d'au moins deux autres couples, » poursuivit Topaze, avec une logique irréfutable, « si vous ne voulez pas que nos petits-enfants fassent des mariages consanguins ! »

— « Ça va, ça va, tout ce que vous voudrez ! » consentit Artie. « Ne partez pas ! Nous amènerons le prêtre et deux autres couples. Serez-vous alors satisfaites ? »

— « Entièrement, » soupira Janice, tandis que Topaze se tapait légèrement la tête, en signe de bon accord. « Un prêtre et deux autres couples feront admirablement l'affaire. »

— « Mais ils devront apporter leur tabac personnel ! » grognai-je, en suivant Artie, qui se dirigeait vers le trou noir, par-delà la prairie d'herbe verte.

Nous accostâmes les Jones, qui attendaient à un arrêt du bus et les Kerricks à la sortie d'une charcuterie. Mavis et Walter Jones avaient à peu près notre âge, mais Henry et Idabel Kerricks approchaient de la cinquantaine. « Nous n'aurons sans doute pas d'enfants, » nous répondirent-ils quand nous leur fîmes notre offre, « mais nous voulons bien garder ceux des autres. »

Ayant décidé que ce n'était pas une mauvaise idée, nous avons envoyé chez moi Mavis et Walter pour dire aux filles que les choses se présentaient admirablement et nous avons prié les Kerricks de retourner à la charcuterie pour y prendre une livre supplémentaire de salami. Après quoi, Artie, les Kerricks et moi, nous nous sommes mis en chasse pour trouver un prêtre bouddhiste. (Peu importait à Janice la secte à laquelle il appartiendrait, pourvu qu'il fût à même de nous marier légalement.)

Nous avons découvert Soong Lai How dans un piquet de grève à la porte d'une fabrique de turbans et n'avons pas tardé à le gagner à notre cause. L'heure du souper approchait, aussi avons-nous dû le convaincre de prendre un taxi avec nous. (Il pensait que la marche à pied est salutaire pour l'âme, mais nous étions

déjà à plus d'une quinzaine de kilomètres en dehors de la ville.) Nous sommes rentrés chez moi à toute vitesse.

Janice et Topaze, aidés par les Jones, avaient fini de manger le poulet quand nous sommes rentrés, mais il restait suffisamment de pommes de terre en salade pour accompagner le salami, aussi avons-nous tous fait un bon repas. Ensuite nous nous sommes attelés à notre tâche la plus urgente : régler la question de notre mariage.

— « Je regrette, » dit Soong Lai How, « mais un tel mariage ne peut être célébré en ce moment. Il nous faut une barge nuptiale. »

— « Qu'est-ce qu'une barge nuptiale ? » demandai-je avec impatience. « On doit pouvoir en louer une. »

— « Je doute fort, » poursuivit Soong, « qu'une telle embarcation puisse franchir votre étroit portail. De toute façon elle doit être construite par les fiancés eux-mêmes. Alors, au moment où le soleil se couche, vous deux, messieurs, main dans la main avec vos rougissantes promises, et moi-même, nous descendrons le courant rapide de la rivière, là-bas, de même que l'homme est emporté par le courant de la vie, et je vous aspergerai avec son eau limpide, après quoi... Mais ce serait trop long à raconter. Ça ira plus vite de le faire. Construisez la barge et je vous marierai dès le premier coucher du soleil. »

Nous tirâmes au sort, Artie et moi. Ce fut lui le perdant. Aussi, tandis qu'il commençait — sous la supervision de Soong Lai How — à abattre un superbe châtaignier au tronc couleur de bronze, je me joignis au reste de notre groupe, qui faisait de fréquentes incursions dans le seau à glace de Topaze, où reposaient nos bouteilles de gin et de vermouth.

— « J'étais en train de me dire, » déclara Mavis Jones, tout en ingurgitant d'énormes lampées de liquide cristallin dans un verre monumental où nageaient des zestes, « que ce serait terrible si l'un de nous avait une crise d'appendicite. Ne pourrions-nous pas avoir un médecin ? »

Devant ma mine consternée, Topaze ajouta, pour atténuer l'effet du coup : « Nous pourrions faire venir une doctoresse bouddhiste, Burt. Ainsi Soong ne se sentirait plus seul ici et nous ferions d'une pierre deux coups. »

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Idabel Kerricks fit

claquer ses doigts et poussa Henry du coude. « Ne t'ai-je pas dit qu'il y avait quelque chose de bizarre dans cet endroit, chéri ? Eh bien, il n'y a pas d'oiseaux. Ni même d'insectes. Pas plus, probablement, qu'il n'y a de poissons dans la rivière. »

Je regardai autour de moi, un peu secoué. Elle avait tout à fait raison. Sur Terre Deux nous étions vraiment seuls. Cela signifiait qu'il faudrait peupler l'endroit de gibier, apprendre l'art de cultiver la terre, amener quelques rapaces en compensation, pour que nous ne soyons pas envahis par des espèces plus pacifiques. « Artie ! » appelai-je. « Artie, viens voir, en vitesse ! »

Il accourut vers moi, trop heureux de laisser tomber un moment sa hache. « Qu'est-ce qui se passe ? » questionna-t-il, essuyant la sueur qui emperlait son front. Je le mis au courant et vis une expression de morne découragement tirer momentanément les traits de son visage volontaire. « Ça va. Nous allons nous procurer du gibier pour l'endroit. Des pigeons, des chevaux, des tarentules, des piranhas, des pingouins, des anacondas, des grèbes et ainsi de suite. Et pendant que nous irons les chercher... » dit-il avec un humour caustique, en tapant sur l'épaule d'Henry et en lui désignant la hache qu'il avait laissé tomber, « c'est *vous* qui allez construire la barge nuptiale ! »

Tandis que les Jones délibéraient sur la question, nous avons foncé, Artie et moi, vers le trou noir et fait irruption dans le sanctuaire de ma cave. Il se retourna pour contempler le trou. « Pourrions-nous introduire des animaux par là, Burt ? J'entends de la taille des vaches et autres ? Combien de temps t'a-t-il fallu pour percer cette ouverture ? »

— « Mais je ne l'ai pas percée, » déclarai-je. « Elle est apparue toute seule. J'ai accroché hier matin mon nouvel appareil de chauffage au gaz et pour ce faire j'ai dû déplacer les fils reliés à mon four électrique, là-haut dans la cuisine. J'ai interverti par mégarde les fiches dans la boîte aux fusibles, et branché le courant de la TV parallèlement avec le conditionneur d'air et le four. Je ne m'en suis pas aperçu avant d'avoir rouvert l'interrupteur général de courant. Ma TV, le four et le conditionneur d'air ont fonctionné ensemble et ce trou est apparu dans le mur, au point focal des trois unités. J'ai peur de couper quoi que ce soit. Je frémis quand je pense à la note d'électricité que je vais avoir à payer ce mois. »

— « Ça va, » soupira Artie. « Ça exclut toute idée d'élargisse-

ment du trou. Que dirais-tu si l'on introduisait quelques veaux par là et qu'on les laisse grandir de l'autre côté ? »

— « C'est un début, » dis-je d'un ton encourageant. « Et peut-être pouvons-nous apporter *une seule poule* et quelques douzaines d'œufs qu'elle puisse couver. »

— « Et quelques poissons avec des femelles prêtes à pondre, » dit Artie, en retrouvant son sourire. « J'entends des poissons comestibles. Maquereaux, brochets, perches, truites, bars — et des palourdes et des huîtres et des homards ! Il faut que nous amenions également des boutures de plants de vigne, de façon à pouvoir faire du vin. »

— « Il faudra donc engager un jardinier, » répondis-je. « Mais écoute voir... il faudrait engager une femme-jardinier, qui soit doctoresse bouddhiste par-dessus le marché. Nous ne pouvons tout de même pas surpeupler l'endroit. »

Artie jeta un coup d'œil par le trou et vit les Jones et les Kerricks entonnant avec Topaze, Janice et Soong un frénétique chant de campeurs. « C'est déjà surpeuplé, » soupira-t-il. « Ce n'est pas une jardinière-doctoresse-bouddhiste qui fera craquer les coutures. »

Tout en parlant, nous étions montés dans le hall où se trouve mon téléphone. « Et nous pouvons aussi demander à cette femme si elle dispose de poissons prêts à pondre. »

Il se trouva que Millicent Sprague réunissait toutes les qualités requises. Bouddhiste convaincue, elle avait un diplôme de médecine, la passion du jardinage et un aquarium rempli de poissons en bonne voie de maternité, qu'elle avait chipés dans son labo.

— « Comme c'est passionnant, » dit-elle, tandis que nous l'aidions à s'introduire par le trou dans le mur de la cave, en prenant soin de ne pas briser son aquarium. « Un monde nouveau, qui n'appartient qu'à nous. J'ai apporté une trousse d'instruments chirurgicaux et il y a une bonbonne d'éther, dehors, dans le taxi, qui devrait durer assez longtemps pour nous permettre de trouver le moyen d'en fabriquer nous-mêmes. »

— « Des livres ! » déclara Artie, tandis que nous remontions l'escalier pour retourner vers le taxi. « Nous devons nous procurer des tas de livres, sur toutes sortes de sujets. J'entends des ouvrages de vulgarisation. Après tout, que savons-nous sur les isolants, la fabrication des briques et le briquetage, la plomberie, le

tissage, le ressemelage, la pose des vitres et des trucs de ce genre ? Il nous faut des livres sur *tous les sujets*, mon gars ! »

— « Va de l'avant, » lui dis-je. « Moi je vais me charger de la bonbonne d'éther. »

Pendant qu'Artie se pendait à mon téléphone, je courus chercher l'éther et régler le taxi de Millicent. La note était un peu salée, car elle avait traversé deux Etats pour venir de chez elle. Je fis rouler l'énorme récipient en le couchant et en le faisant tourner sur l'arrondi de la partie inférieure. Je faillis le lâcher dans l'escalier de la cave. Finalement je parvins à le pousser à travers le trou jusqu'à la pelouse de Terre Deux, assombrie par le crépuscule. Topaze m'accueillit d'emblée par cette réclamation :

— « Nous avons besoin d'un feu, il commence à faire frisquet ici. »

— « Le manuel scout... » commençai-je.

— « Il fait trop sombre pour le lire. Il nous faut un feu pour pouvoir lire comment l'allumer. » Elle frissonnait joliment dans son short et son bain de soleil. Son nombril était à peine visible dans l'ombre pour ceux qui désiraient le contempler. Je vis qu'elle tenait une grande feuille de papier, aussi je la lui pris des mains et lui dis : « Frottez deux bâtons l'un contre l'autre. Quand ils commenceront à fumer et à rougir, vous allumez cette feuille avec et la fourrez sur une pile de branchages entassés à l'avance. »

— « Oh ! je ne peux pas brûler ça, » répondit Topaze. « C'est notre liste. »

— « Une liste de quoi ? » fis-je, avec un serrement d'estomac qui m'était devenu familier.

— « D'autres c h o s e s dont nous avons besoin. Franchement, Burt, » dit-elle d'une voix douce, car elle dut se rendre compte, malgré l'obscurité naissante, de mon air accablé, « nous nous sommes tenus au minimum, absolument au minimum. Le strict nécessaire. Procurez-nous les objets de la liste et nous sommes tout prêts à marcher avec vous. »

Artie émergea à ce moment par le trou et vint nous annoncer qu'une grosse d'ouvrages de vulgarisation étaient en route, amenés par messager spécial. Je le pris à part.

— « Nous approchons du but, » lui dis-je, en lui tendant la liste. « Si nous exécutons cette ordonnance, Terre Deux est à nous ! »

Il se pencha tout contre la liste, la parcourut des yeux en fronçant les sourcils, puis gémit doucement. « Pour l'exécuter il nous faudra *toute la nuit !* » râla-t-il. Puis : « Mais si c'est le seul moyen ? »

— « C'est le seul, » répondis-je. « Allons, viens, au travail, et demain, au coucher du soleil, nous naviguerons sur la barge nuptiale. »

— « D'accord, » fit Artie. « Mais hâtons-nous. Idabel Kerricks pratique le régime sec et si elle met la main sur ces cinq boîtes de cigarettes nous pourrons trouver à notre retour la rivière pleine de mégots à bouts filtres ! »

— « Elle n'a pas craché sur les cocktails ! » m'exclamai-je.

— « Elle ne le pouvait pas. Je lui ai dit que c'était de l'eau minérale et même si elle lui a trouvé un goût inhabituel, il lui est impossible d'en convenir. Comment une femme « tempérante » pourrait-elle boire *sciemment* de l'alcool ? »

Je cessai de discuter, déchirai la liste par le milieu, après quoi Artie et moi nous nous séparâmes pour nous lancer dans une véritable « course au trésor ». Une longue nuit de travail — puis un monde pour nous seuls !

Le lendemain, à quatre heures et demie de l'après-midi, nous nous sommes tous retrouvés au bord de la rivière de Terre Deux. La barge nuptiale, construite avec quatre châtaigniers bien taillés, oscillait paresseusement au bout de son amarre sur les tourbillons bleus de la rivière bondissante. Sur la barge, prêts à embarquer, se tenaient Henry et Idabel Kerricks, Walter et Mavis Jones, Janice, Topaze, Artie et moi. Soong Lai How se trouvait déjà à bord, vers la proue, puisant l'eau de la rivière — pour s'exercer — au moyen d'une grande louche d'argent, qu'il avait vivement subtilisée dans ma cuisine.

En outre, il y avait à côté de nous sur la berge les autres articles qui allaient peupler Terre Deux : les cinq boîtes de cigarettes, une bouteille de vermouth, à laquelle manquait trente centilitres de liquide, une demi-caisse de flacons de gin, le manuel scout, une bouteille de lotion pour bronzer, le moulin à prières et le panier en osier de Topaze, un quart de livre de salami, le seau à glace de Topaze (rempli d'eau tiède), douze douzaines d'ouvrages de vulgarisation, un couple d'attendrissants tourtereaux dans

une cage, deux setters irlandais (mâle et femelle), Bessie Bliss, l'amie de Janice, à qui celle-ci avait promis qu'elle serait demoiselle d'honneur à son mariage, le trousseau de Topaze (rempli jusqu'au bord d'escarpins à hauts talons et de robes du soir écarlates), une caisse à outils d'acier bien garnie, un cabas plein de graines pour toutes les céréales imaginables (et aucun de nous ne savait à quelle plante correspondaient telles graines), sept poules et un coq, une chèvre pour les besoins de lait urgents, trois petits veaux (deux femelles, un mâle), le nécessaire de manucure de Janice, un portrait du Président Woodrow Wilson par la mère de Mrs. Kerricks, le livre de cuisine de Mrs. Jones, l'attirail de pêche de Mr. Jones, le bol-à-riz en laque peint à la main de Soong Lai How, avec les baguettes assorties, une pelle à glace (en cas de besoin), un toboggan (pour la même raison), un plombier ambulant nommé Casey Yates, le pédicure de Mrs. Kerricks (un certain Grivvel, un homme un peu maussade, mais bridgeur fameux), l'aquarium de Millicent (contenant une dame brochet en attente de progéniture, mais plus d'autre poisson, du fait de la dame brochet qui mangeait — c'était normal — comme soixante-dix poissons), un billard avec les boules et les queues, un jeu de cartes, un échiquier avec ses pièces, des jouets (en prévision d'enfants à venir), une table de festin en acajou, avec la nappe, les serviettes assorties, les services pour douze personnes, ensuite une ménagère pesant dix livres, les œuvres complètes de Mark Twain, le chat siamois de Grivvel, la chaîne hi-fi portative de Casey Yates, une girouette en fonte, une douzaine de paratonnerres de différentes longueurs, des instruments de jardinage et quinze sacs de ciment.

Je venais à peine de cataloguer tous ces articles dans ma tête lorsque Artie clama d'une voix péremptoire : « Ça va, braves gens, embarquons la marchandise à bord ! »

— « *Toute la camelote ?!* » haletai-je. « Sur un radeau fait avec quatre troncs d'arbre ? »

— « Nous y sommes obligés, Burt, » expliqua Artie. « Le courant est plutôt rapide ici et impossible de savoir où la barge nuptiale aboutira en aval. Voudrais-tu faire avancer le bateau à la perche *pour revenir ?* »

Je reconnus que je n'y tenais pas, aussi nous nous sommes tous mis à charger le radeau, en nous laissant juste la place de

poser nos pieds au moment de partir. Là où nous aborderions, se fonderait notre colonie.

En une heure tout fut terminé. Le soleil baissait sur l'horizon, à l'ouest, le ciel au-dessus de nous prenait une teinte d'un rouge fumeux. Artie et moi avions pris place aux côtés de Janice et de Topaze, tandis que Casey Yates, qui était le plus près de l'amarre, s'apprêtait à la larguer.

— « Hé là ! » s'exclama Artie. « Ne lâchez pas encore, Yates. »

Nous avions tous levé les yeux avec perplexité. Artie eut un petit rire qui signifiait : « Suis-je donc bête ! » et il déclara : « Nous ne pouvons pas partir ainsi. Nous ne pouvons pas laisser derrière nous la porte de la Terre encore grande ouverte. Nous devons la fermer derrière nous, de façon que nul ne puisse nous suivre et gâter notre paradis. »

— « Mais comment ? » demandai-je. « L'un de nous devra couper le contact dans ma cave et rester à l'abandon derrière les autres. Par ailleurs, si un quidam ouvre à nouveau le commutateur la porte réapparaîtra. »

— « J'y ai songé, » répondit Artie. « Voici ce que je vais faire. Je monte une ligne depuis l'arrière de ce radeau, lui fais traverser le champ jusqu'au seuil de l'ouverture. J'attache l'autre extrémité à une planche posée sur deux dossiers de chaises. Sur la planche je place une lourde brique, entortillée de fil de fer et reliée par ce fil de fer à la poignée de l'interrupteur. En haut, je fixe un cendrier de cuivre à ton lustre de salon, Burt, au moyen d'une corde, et la tire en arrière suivant un arc qui pourra le projeter à travers le tube à image de la TV et le fracasser. Je fixe le cendrier — à la partie supérieure de son arc — à un crochet de fer maintenu par un électro-aimant. Alors — dès que nous démarrons d'ici — la ligne se tend, la planche glisse des dossiers de chaises, la brique tombe, l'interrupteur coupe le courant, l'électro-aimant lâche le crochet, le cendrier décrit un arc et brise le tube cathodique de la TV et il n'existe plus d'accès pour se rendre à Terre Deux, ni de moyens d'en recréer un. J'imagine qu'il n'y a pas deux TV qui aient des circuits parfaitement identiques, aussi, même si l'on reconstruisait ton poste on ne pourrait recréer cet accès. En outre, qui pourrait rêver qu'une chose pareille puisse arriver ? »

Nous fûmes tous d'accord pour trouver l'idée bonne et Artie

s'en alla vivement pour passer à l'action. Nous attendions, avec une angoisse croissante, en contemplant le déclin du soleil dans la lueur dorée de l'horizon. Enfin mon ami surgit hors du trou, déroulant une ligne derrière lui. Il sauta sur le radeau et attacha solidement la ligne au rondin de tribord. « Ça va, » fit-il en souriant. « Larguez l'amarre, Yates, et que la cérémonie commence ! »

Nous avions repris nos places au côté des filles, Soong s'était mis à entonner quelque mélopée et à nous asperger d'eau de rivière, Bessie Bliss pleurait doucement derrière nous, Idabel Kerricks, sirotant un cocktail géant, louchait sur les boîtes de cigarettes d'un air soupçonneux, les autres se tenaient agglutinés comme les occupants d'un ascenseur, en essayant de prendre un air solennel, et Casey Yates détacha l'amarre. Dans les reflets rosâtres du soleil couchant notre petit radeau s'éloigna de la rive, prit graduellement de la vitesse et se mit à se balancer...

— « Le poisson ! » cria en vain Millicent. « Sauvez le poisson ! » En effet, le grand réservoir penchait vers bâbord à une vitesse accélérée, mais que quelqu'un s'inquiète parce qu'un poisson tombe dans une rivière, voilà une chose qui me dépasse. A moins qu Millicent fût soucieuse parce que Madame Brochet était dans une position intéressante. De toute façon, elle fonça pour rattraper l'aquarium, entra en collision avec les Kerricks qui, à leur tour, tamponnèrent la pile de fournitures. Alors la ménagère de dix livres s'écrasa sur les rondins en mouvement et rompit les grosses tresses végétales qui les liaient. Les rondins commencèrent à se disjoindre, de plus en plus vite, séparant les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tandis que Soong, jambes écartées, essavait de rester avec les deux groupes.

Or, pendant que chacun se débattait pour sauver l'approvisionnement, garder son équilibre et ne pas avoir le mal de mer, le filin qui reliait le radeau à la sombre ouverture se tendit brutalement...

Il y eut un instant d'attente et le trou dans le mur disparut. En même temps disparurent les châtaigniers, la rivière, bref tout le paysage...

Et nous nous sommes retrouvés tous, plantés dans les décombres de mon garage, avec nos marchandises dégringolant à grand fracas autour de nous, au beau milieu de la Nationale 17, dans la soirée, à l'heure où la circulation est la plus dense. Il n'y

avait qu'une seule chose à faire. Nous nous sommes dispersés en prenant nos jambes à notre cou, laissant les automobilistes abasourdis et déconcertés contourner de leur mieux notre barricade. Les coups de sifflet stridents de la police retentissaient au loin et je ne tenais pas à traîner dans les parages pour avoir à m'expliquer.

— « Comment pouvais-je savoir que tu avais *créé* une dimension complète ? » déclarait Artie plus tard, ce soir-là, dans sa cuisine, où nous reprenions des forces avec des rasades de bière fraîche. « Une erreur d'aiguillage, voilà ce qui s'est passé. Le Le moyen d'accès m'a tompé. J'ai cru que c'était une simple entrée, pas la partie d'un ensemble. »

— « Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, » répondis-je. « On ne peut avoir de bière fraîche sur Terre Deux. Je suis désolé pour toi et pour Janice. Je crois qu'elle est en droit d'être en rogne. »

— « Est-ce ma faute si elle était en train de tomber dans la rivière au moment où nous avons été court-cicuités ? » maugréa Artie, en haussant les épaules. « Il n'a fallu qu'une heure aux pompiers pour déterrer ses pieds de la nationale, non ? »

— « Ouais, mais je crois que c'est une bonne chose qu'ils n'aient pas cru à ses accusations, sinon tu serais maintenant au chaud dans une cellule, avec une camisole de force. Heureusement, ils ont juste pensé qu'elle était soûle. Eh bien, de toute façon, » ajoutai-je, en me levant, « peu m'importent les autres dégâts, mais je tiens à ce que tu me procures un autre téléviseur. Je ne veux pas manquer le spectacle de ce soir. Il y a Jayne Mansfield. »

— « Je te promets de m'en occuper, » répondit Artie. « Mais il n'y a pas de magasins de TV ouverts ce soir. Si tu veux, tu peux suivre le programme ici. »

Je le remerciai, remplis à nouveau mon verre et passai dans sa salle de séjour. Le seul fauteuil confortable que je trouvai n'était pas bien en face du poste, aussi je soulevai la TV et l'écartai d'une trentaine de centimètres près de la bouche d'air conditionné. Je la mis en marche. « Viens, Artie, » appelai-je. « C'est commencé. »

— « Un petit instant, » répondit-il. « Je suis fatigué de la

bière. Laisse-moi préparer du café. » J'entendis cliqueter l'allumage de son four électrique et le mur de sa salle de séjour se volatilisa aussitôt. Devant mes yeux apparut une radieuse vallée de la Grèce antique, où des vierges rieuses aux robes diaphanes dansaient sur une pelouse d'émeraude et jouaient avec une balle de soie. Les arbres formaient une orgie de couleurs et ils ployaient sous le poids de tous les fruits imaginables. Les oiseaux semblaient tous des oiseaux de paradis.

— « Artie ! » criai-je, en sautant sur mes pieds. « Artie ! »

Il entra en trombe, chancela sur le côté de la porte et se mit à rire bêtement. « Nous avons réussi ! » clama-t-il. « Une autre Terre ! Celle-là, nous l'appellerons Terre Trois et nous n'aurons pas besoin d'y mettre personne d'autre que nous deux ! »

— « Exact ! » jubilai-je. « Viens, dépêchons-nous ! »

Alors, en m'avançant, je remarquai quelque chose de bizarre. Cela n'échappa point à Artie, car il s'arrêta en même temps que moi. « Dis donc, » fit-il, « crois-tu que ce soit par pure coïncidence qu'elles ressemblent toutes à Jayne Mansfield ? »

— « Je... je l'espère, » prononçai-je, mal à l'aise. « Le film qu'ils donnent en supplément après s'intitule *Frankenstein rencontre le Loup-Garou.* »

Nous avons contemplé encore un peu la ravissante vision, puis nous nous sommes regardés et Artie est allé fermer la TV d'un geste décidé. La vallée de la Grèce antique a disparu avec le film de Jayne Mansfield. « Que dirais-tu d'un doigt de gin ? » proposa Artie en soupirant.

Je le suivis à la cuisine. « C'est d'accord. »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Essentials only.

GUY SCOVEL

Les naufragés d'Harpocrate

Un texte au **Banc d'Essai** (février 1966), puis une courte nouvelle (avril 1966), ont marqué dans **Fiction** les débuts de Guy Scovel (sous son vrai nom Jean-Pierre Fontana, directeur du fanzine **Mercury**). Né en France de parents italiens et âgé de 27 ans, Jean-Pierre Fontana est un « mordu » de la S.F. ; il en lit et en écrit depuis l'adolescence, et les efforts qu'il apporte à la rédaction de **Mercury** représentent l'exutoire tout naturel de ce penchant. **Les naufragés d'Harpocrate**, nouvelle « à l'américaine », est également le reflet très net des goûts de son auteur.

LE commandant Grack Mellers avait déjà compris qu'ils n'atteindraient jamais Vinibrazia. Un rapide coup d'œil aux cadrans de contrôle lui apprit que la petite base Velga R. de Régulus était aussi hors de portée.

Un éclair d'inquiétude passa dans son regard. Il pressa une touche de l'interphone, appelant son second, le lieutenant Gruemell, puis se pencha sur le petit télécran sidéral. Il essaya de se repérer dans la multitude des étoiles qui scintillaient sur le fond noir du vide ; mais il renonça vite et mit en marche le sondeur de distances. Au centre de l'écran, le gros feu rouge d'Aldébaran rappelait la route suivie : un peu plus au sud, brillait Gamma du Taureau, l'inaccessible but de ce voyage manqué. Autour, d'autres astres, anonymes, dont il ignorait même s'ils étaient proches ou lointains...

Il consulta de nouveau les cadrans du tableau de bord. La situation était critique ; les réserves d'énergie trop faibles, les commandes directionnelles faussées. La gravité des dégâts, enfin, lui avait ôté l'espoir de gagner la station artificielle de Velga. Il ne lui restait plus qu'une seule possibilité de sauvegarder l'équipage : se poser sur la première terre qui se présenterait sur sa route, en espérant qu'elle ne serait pas trop inhospitalière.

Le vaisseau broyait ses dernières parcelles énergétiques ; l'uni-

que tuyère qui canalisait la projection photonique atteignait des températures affolantes ; entraînés par la masse de l'astronef, les débris informes des correcteurs-propulseurs annexes suivaient l'appareil dans sa course incertaine...

Le premier mécanicien pénétra dans la salle d'observation. Mellers se retourna, essayant de lire sur le visage aux traits tirés ; mais il n'y trouva qu'une fatigue extrême et le reflet de sa propre inquiétude. Alors, il l'interrogea d'un mouvement de tête.

— « Tout va bien, pour l'instant. Je suis parvenu à limiter la déperdition d'énergie. Mais la cargaison est irrécupérable : trop souffert de l'exposition prolongée aux radiations. Le métal aussi a subi de graves modifications dans sa structure... Je ne sais si nous pourrons tenir plus d'une vingtaine d'heures, au régime actuel. »

— « Il le faudrait pourtant ! » ragea Mellers. « Faites évacuer les cabines et les étages inférieurs, et cessez de les alimenter. Nous ne garderons que l'enceinte-sommet sous contrôle. »

— « Vous avez repéré quelque chose ? »

— « Pas encore, justement... Notre champ d'action et d'investigation est bien trop limité. Néanmoins, nous devons tenir le plus longtemps possible. C'est notre seule chance. La direction du navire vers le centre galactique est toutefois une garantie : l'unique que nous ayons d'espérer rencontrer un monde. »

Il ajouta : « Faites-vous relever, Hrancoll. Reposez-vous. Vous serez plus indispensable encore dans quelques heures ! »

Puis il retourna consulter le sondeur.

Mais rien ne se précisait, et Mellers ne put retenir un rictus de dépit... Un seul propulseur, dont la tâche était de fournir un flot beaucoup trop important de particules luminiques. Le métal qui pouvait céder sous la poussée et la chaleur terrible. La dérive, énorme en raison de la destruction totale des correcteurs de champ... C'étaient beaucoup de problèmes à la fois, et la probabilité de découvrir une planète dans les heures qui suivraient se limitait dangereusement. Sinon, ce serait la fin, la cabine de sauvetage à propulsion chimique ne permettant qu'un très faible rayon d'action.

Une fiche tomba de l'enregistreuse du sondeur. Il la saisit avidement, puis l'élimina. L'étoile mentionnée, quoique proche, se trouvait bien trop en dehors de leur axe de route.

Il régla alors l'objectif du sondeur sur un faisceau angulaire minimum, puis entreprit de calculer la dérive exacte. Il releva les données fournies par les palpeurs latéraux, positionna sur un écran scripteur la marche fictive de l'astronef, situa un témoin... Le lieutenant Gruemell entra à cet instant et vint le seconder dans ses laborieux calculs.

Pendant ce temps, quelque part entre la centrale et la formidable bouche éjectrice de lumière concentrée, les mécaniciens, revêtus de la combinaison anti-R, comblaient les failles et plaçaient des panneaux d'étanchéité aux brèches provoquées par l'arrachement des correcteurs-propulseurs annexes.

Car il était arrivé à ce gigantesque cargo de plus de trois mille mètres la plus terrible avarie qui se puisse produire : l'éclatement soudain du compresseur d'espace, en plein hyper-espace.

Alors, la nef avait « émergé » brutalement dans la dimension normale, un peu comme un sous-marin projeté en surface. Le changement soudain de milieu avait provoqué des distorsions inouïes ; les parties les plus fragiles du navire s'étaient rompues. Il y avait eu une dizaine de tués. Seule la grande habileté de Mellers et de ses hommes avait pu les garder d'une catastrophe totale. Et si l'astronef n'était plus qu'une épave, il restait encore un espoir.

Le commandant abandonna les chiffres aux calculatrices et regagna sa place devant le télécran. C'était toujours la même vision froide et hypothétique, avec Aldébaran en point de mire et, sur les bords, la fuite cométaire des étoiles qu'ils dépassaient.

Une nouvelle fiche tomba de l'enregistreuse ; il la consulta vivement. Un premier sourire vint enfin détendre le visage crispé.

A moins d'un dixième de parsec, à peine à un degré de leur axe de route, une naine luisait — qui possédait trois planètes.

Il jeta quelques ordres dans l'inter-voix, fit signe à Gruemell de s'approcher. Ensemble, ils observèrent l'étoile tant espérée au multiplicateur de lumière placé sur le télescope de bord.

La planète grossissait sur l'écran du panorascope de la salle d'observation. Le commandant Mellers, son second, et l'aspirant-radio assistaient à l'approche du sol miraculeux.

Il s'en était fallu d'un rien ! Maintenant, ils pouvaient se croire sauvés momentanément, tout au moins.

Soutenue par le jet de flamme des réacteurs, la cabine de sauvetage pénétrait dans l'atmosphère. Au-dessous, le sol tournait lentement, alternance de zones grises et d'étendues miroitantes. L'astronef proprement dit avait été abandonné, sa réserve de matières inverses étant épuisée depuis longtemps.

Gruemell poussa un soupir de satisfaction.

— « Nous avons une chance insolente, commandant ! La planète paraît en tout point convenir à nos organismes. Nous pourrons certainement tenir le coup le temps d'un sauvetage. »

Mellers approuva de la tête. Pourtant, il n'était pas tout à fait aussi certain de leur très grande chance. Son instinct lui murmurait un sombre pressentiment. Parviendraient-ils, d'abord, à contacter les leurs, quelque part à des dizaines d'années lumière ? Quant à la planète... Accueillante, apparemment. Mais d'une étrangeté flagrante qui ne cessait de le torturer : l'incroyable, la totale absence de vapeur d'eau, alors que le reflet des eaux arrivait jusqu'à eux. Rien dans l'air de ce monde, que des nuées de poussière jaunâtre...

Il chassa de son esprit ce singulier problème et lança quelques renseignements au pilote. Le navire atteignit les plus basses couches en hurlant. Puis il se posa sur une colline, dans une région prétropicale, à une dizaine de kilomètres environ de l'immense et unique océan.

Ils s'extirpèrent de leurs sièges anti-G, échangèrent des regards où se lisait une joie renaissante, et puis ils s'étreignirent en riant jusqu'aux larmes.

Ils ne sortirent du vaisseau que le lendemain, après avoir effectué les ultimes analyses.

Bien que très sec, l'air convenait parfaitement à leurs poumons. Aucune trace de radio-activité. Les radiations solaires et cosmiques étaient inoffensives. Ni bactéries ni autres germes qui soient d'un réel danger.

Alors ils foulèrent la prairie, autour de l'épave du navire — une herbe rêche et grise — et y plantèrent le drapeau terrien, en chantant tous en chœur : *L'Univers appartient aux Hommes...* »

Ils restaient vingt et un de l'équipage primitif. Tous des hommes rompus à toutes les disciplines, habitués aux situations les

plus imprévues, et forts aussi de l'expérience acquise par des années du dur métier de transporteurs spatiaux au travers des constellations.

Après l'exaltation du débarquement, leur première impression les laissa désemparés, inquiets, presque foudroyés. Le ciel était pourtant d'un bleu magnifique, le panorama reposant, paisible. Mais ils eurent la sensation d'une présence étrange, puissante, indéfinissable... à moins que ce ne fût l'absence de cette présence ? Une anomalie les frappait, certainement criante, mais qu'ils ne parvinrent pas à circonscrire.

Le commandant, à part lui, ajouta ce mystère aux problèmes qui le préoccupaient déjà. Puis il réunit la petite troupe et distribua les travaux.

Ils étaient sur une colline. Derrière eux, le dernier étage de l'astronef primitif dressait son fuseau déchiqueté et bleu ; devant eux, s'étalait la prairie grisonnante, aux vagues monotones ; plus loin, la mer brillait sous les rayons crus du soleil.

Ils mirent plusieurs heures à découvrir l'une des raisons de l'étrange malaise qui les avait étreints lors du débarquement : aucun bruit autour d'eux, sinon celui de l'herbe frôlée par le faible vent sec. Pas un être, pas un insecte dans l'immense savane. Rien qu'un vide atroce, sur ce monde en apparence fertile et prometteur.

Mais ils ne songeaient pas encore à s'inquiéter. Ils édifiaient, ils réparaient, ils installaient..... surtout, ils se préoccupaient de contacter une base terrienne, qui enverrait un appareil à leur secours.

Au soir du troisième jour après leur arrivée, le campement était enfin dressé. Les tentes climatisées, alimentées par les générateurs de la cabine de sauvetage, avaient été entourées d'une clôture électrifiée, renforcée d'un fossé piqué de traverses aiguës, prises dans la carcasse de l'appareil. Des miradors, rapidement dressés, pourvus de projecteurs et de viseurs à infra-rouge, permettaient aux hommes de garde une surveillance plus étendue. Au centre, une baraque en métallo-plastex abritait tous les instruments récupérables et l'installation complète du transgal — la radio interstellaire.

Deux hommes prirent leur poste pour la première veille. La nuit tomba. Les autres pénétrèrent dans les abris et s'endormirent. Seul, dans sa tente, le commandant veillait.

Il pensait à leur situation présente, passant en revue les phénomènes singuliers que recélait la planète.

La défense du camp était vraiment précaire ; mais ils n'avaient pas d'autre solution sous la main. Pourtant, Mellers ne redoutait pas vraiment l'attaque d'hypothétiques habitants de ce monde. Au contraire, il aurait juré que cette terre était déserte. Son inquiétude venait d'ailleurs. La sécheresse totale de l'air, tout d'abord, posait un grave problème. Elle nécessitait une consommation abondante de boisson, et l'eau dont ils disposaient ne tarderait pas à manquer... Bien sûr, il y en avait en abondance sur le sol d'Harpocrate — c'était le nom qu'ils avaient décidé de donner à ce monde en raison du silence qui l'entourait — mais il doutait qu'elle fût consommable. Etait-ce bien de l'eau, d'ailleurs ? Elle ne s'évaporait pas, malgré la chaleur torride ; elle était comme argentée, vue de la hauteur où se trouvait le campement ; le vent lui-même ne parvenait pas à rider sa surface. Mais, si elle était bien l'habituelle combinaison d'oxygène et d'hydrogène, le phénomène qui empêchait la réalisation de son cycle normal pouvait cacher une menace. Il n'aurait su dire laquelle ni pourquoi, mais il la devinait, qui pesait sur cette planète atrocement vide de toute vie animale.

Les plantes elles-mêmes renfermaient une énigme qui n'était certainement pas sans rapport avec celle de l'eau. Elle n'étaient pas *vraiment* végétales ; plutôt une sorte d'intermédiaire entre la plante et le minéral — peut-être l'animal.

Les herbes de la prairie, par exemple, poussaient sur une sorte de pied élastique ou spongieux, adhérant en ventouse sur le terrain. Quant aux arbustes tourmentés qui saillaient au-dessus des herbes, leur vie proprement dite était souterraine, les rameaux qui apparaissaient n'étant que l'accumulation fantaisiste des déchets de leur nutrition.

Il espéra que les recherches résoudraient rapidement ces différents problèmes, puis il se rappela qu'il avait aperçu une rivière ou un fleuve, à deux kilomètres au nord du campement. Cette constatation l'avait contrarié, car il aurait juré que, au jour de leur arrivée, ce cours d'eau ne s'y trouvait pas. Il supposa que le cycle de l'eau était purement souterrain, à cause de l'absence de vapeurs ; mais, devant cette absurdité, il renonça à ébaucher une nouvelle théorie. Comment les sources pouvaient-elles bien s'alimenter ?

Il s'endormit fort tard, après la deuxième relève, et fut debout avant l'aurore.

Cinq hommes, choisis en raison de leurs connaissances en chimie, botanique, géologie, venaient de quitter le camp. Revêtus de tuniques en duraluplex — une matière particulièrement souple et résistante — ils avançaient maintenant dans la savane, emportant avec eux un équipement complet d'armes, d'instruments et de vivres.

Leur mission se bornait à explorer la région sur un périmètre assez réduit, à faire des analyses de l'eau de la planète et à ramener des échantillons des végétaux et du terrain.

Du haut de la colline, les autres les regardaient s'éloigner et, sans savoir pourquoi, en ressentaient un pincement au cœur.

Ils marchèrent en direction du nord, pour joindre la rivière. Leur avance était lente, en raison des nombreux arrêts que nécessitaient les prélèvements. A heures régulières, leur chef, le lieutenant Gruemell, établissait un contact radio avec le commandement de la base.

Bientôt, ils atteignirent une terre dénudée, craquelée par la sécheresse. Puis ils arrivèrent au cours d'eau...

Et ils eurent la plus extraordinaire des surprises !

L'eau, claire, aux reflets métalliques, remontait la pente, comme pour rejoindre sa source.

Muets de saisissement, les hommes restèrent figés, comme assommés par l'incroyable spectacle. La rivière s'étirait, fine comme une feuille, toute bosselée par les pierres de son lit qui se voyaient en transparence, mouvante à la manière d'un reptile, cherchant tout comme lui un passage entre les obstacles. Des cristaux de lumière s'accrochaient par instants à sa surface et les hypnotisaient de leurs teintes fascinantes. Enfin, tout au bord de leur cours impensable, les eaux lançaient des effilochements tentaculaires qui s'accrochaient au sol, paraissant aider la montée du fleuve inversé.

Revenus enfin de leur stupéfaction, les cinq hommes poussèrent des exclamations incrédules. Puis ils échangèrent questions et hypothèses. La rivière n'était donc pas une rivière ; l'eau était-elle de l'eau ?...

Et, soudain, ils remarquèrent que l'herbe à pied de la prai-

rie, absente sur les rives, fuyait, provoquant des ondulations sur la savane, à la façon d'une marée.

Ils frissonnèrent... et ils comprirent qu'ils avaient peur.

Leur regard se reporta sur les eaux étranges. Un bras, lentement, se formait sur leur flanc, qui avançait vers eux en louvoyant.

— « En arrière, vous autres ! » avertit brusquement Gruemell. « Cette rivière ne me dit rien qui vaille. »

Ils n'avaient pas attendu, d'ailleurs, cet appel à la prudence ; ils reculaient, les yeux braqués sur le flot impossible, magnétisés par son reflet. Puis ils s'arrachèrent à son attrait perfide et s'enfuirent à toutes jambes.

Ils ne s'arrêtèrent que quelque cinq cents mètres plus loin, les poumons en feu et la gorge criant la soif. Alors, ils s'assirent et débouchèrent les gourdes.

— « Incroyable ! » lança l'un d'entre eux, nommé Rahkdarh, qui avait pourtant visité bon nombre de planètes, durant les dix-huit années de service qu'il alignait. « De ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi extravagant... De l'eau qui court où bon lui semble ! Des herbes qui détalent ! Du diable si je comprends quelque chose ! »

— « A mon avis, » interrompit Gruemell, « cette eau cache un danger certain. D'abord, parce que les plantes s'écartent de son bord, contrairement à la logique. Ensuite, en raison de sa nature même. Avez-vous remarqué sa consistance ? Comme de l'huile ! En plus solide même... Pas de gouttelettes, pas de vagues, pas de remous. Et une reptation quasi animale. Les molécules qui la composent doivent être fortement soudées entre elles par je ne sais quel phénomène ! »

— « Un *soliquide !* » proposa le jeune Fragarr, qui aimait trouver les mots justes, et devait chercher celui-ci depuis le début de la conversation.

— « Pourquoi pas ? » approuva Gruemell. « Un soliquide, si tu veux. Extraordinairement avide et réactif. Cette rivière s'est formée, à mon sens, à la suite d'une attraction, et elle s'en va rejoindre l'élément réacteur. Je crois me souvenir de notre survol de la planète : toutes les mers ne formaient qu'un seul océan. Cela confirmerait mon hypothèse. Le soliquide est une masse unique, tel un solide ou un être vivant, et il garde dans sa structure les propriétés glissantes d'un liquide... Reste

à savoir ce qui motive cet incroyable déplacement ? Je pense que nous devrions remonter à la source — pardon, à la pointe de ce bras. Elle nous conduirait vers le lieu de sa « faim ». »

Ils reprirent leur marche le long de la rive, en évitant prudemment de s'en trop approcher.

Au bout de quelques minutes, Transamme, qui faisait fonction de botaniste, prit à part le lieutenant.

— « Je crois avoir compris en partie l'un des phénomènes, » avança-t-il. « Les herbes ! Elles ont peur de la rivière et fuient à son approche. C'est certainement la raison de leur survivance en ce monde. Le soliquide — puisque vous voulez le nommer ainsi — a supprimé toute vie à la surface. Seuls ont résisté les produits les mieux adaptés pour lutter contre ce fléau et la sécheresse totale. »

— « Vous oubliez les pseudo-arbustes ! » interrompit Gruemell. « Enracinés profondément, ils ne peuvent fuir. Et, cependant, ils subsistent. »

— « Je ne les oublie pas. Mais, justement, leur vie est totalement souterraine. Le soliquide, de par sa « solidité », ne peut s'enfoncer pour les attaquer. Les rameaux qui sortent du sol n'étant rien que du minéral, ces arbustes ne craignent donc pas le passage du fléau. »

— « C'est une explication plausible, en effet, » convint le jeune chef. « Et elle m'inquiète d'autant plus qu'elle rejoint mes propres appréhensions. Si les plantes ont peur de la rivière, si elles peuvent toutefois s'en défendre, ce n'est donc pas vers elles que court la rivière. Alors ? Où va-t-elle ? »

— « Ma foi, je n'en ai pas la moindre idée. »

— « Je pense que je sais. Si ces plantes se défendent du soliquide, c'est qu'elles renferment en elles le produit de la réaction. Et quel peut-il être, à votre avis ? »

— « Eh bien, l'eau, je présume... L'eau que ces plantes fabriquent par oxygénation de l'hydrogène extrait des produits du sous-sol. »

— « Je voulais vous l'entendre dire. »

— « Ainsi, vous croyez, » continua Transamme, « que la rivière recherche... Bon Dieu ! La base ! Il y a de l'eau, à la base ! »

— « Il y a de l'eau, et il y a *nous !* » termina brutalement Gruemell. « Vite, vous autres ! » hurla-t-il. « Au pas de course

vers l'est. Si mes craintes se justifient, nous devrions découvrir d'autres rivières remontant vers le sud. »

— « Vous faites prévenir Mellers ? » interrogea le botaniste.

— « Pas encore. Assurons-nous auparavant que la base court bien un danger. Inutile de semer la pa nique. Et, de toute façon, » ajouta-t-il à part lui, « cela ne changerait pas grand-chose. Fuir ne servirait à rien, car nous ne pourrions emporter tout notre matériel. Et, tôt ou tard, le soliquide nous rejoindrait. »

Ils n'eurent pas à marcher une heure pour rencontrer une nouvelle ramification du soliquide d'Harpocrate. Celle-ci, d'ailleurs, était beaucoup moins importante que la première, et, suivant son cours, ils en rejoignirent la pointe au bout d'un kilomètre.

Ils eurent alors vraiment l'impression de se trouver en face de l'extrémité tentaculaire d'une pieuvre. Effilé, le ruban d'« eau métallisée » cherchait son passage sur le terrain laissé à nu par la prairie fugitive, puis l'envahissait en une reptation parfaitement silencieuse. Il était d'une minceur extrême, et les détails du sol résistaient au recouvrement, paraissant plutôt embrumés de buée.

Gruemell se préoccupa aussitôt de reconnaître l'avance exacte du fléau. Sur une carte sommaire, où étaient située l'océan et la base, il dessina, du mieux qu'il le put, à cause de la rareté des points de repère, la courbe et la direction du soliquide tentaculaire.

Les autres observaient la rive. Ils y constatèrent, non sans une certaine frayeur, des esquisses de ramifications dans leur direction. Tout le monde recula.

Lorsque Gruemell eut achevé son rapide croquis, il put constater le bien-fondé de ses craintes. Les deux avancées découvertes se dirigeaient, sans aucun doute, vers la colline et la base, manœuvrant comme pour les encercler, suivant plus exactement la courbure des niveaux.

Alors il appela le commandant Mellers et le mit au courant de la situation.

— « Très grave, en effet, » acquiesça Mellers. « Je vais faire surveiller très attentivement les abords de la colline. Mais il n'est pas question que nous levions le camp. Nous devons rester

près des installations du transgal. Et de toute façon, sans eau, où pourrions-nous aller ? Essayez de faire une analyse de ce... soliquide : à partir de là, nous serons mieux en mesure d'agir. Mais prenez toutes les précautions ! »

Ils préparèrent leurs instruments et s'avancèrent vers le fleuve.

A leur approche, un nouvel appendice se forma sur le flanc de la mystérieuse rivière, zigzaguant vers eux.

Ils se méfiaient. Ils avaient compris aussi que la seule façon de prélever un échantillon de cette matière était de trancher une parcelle du faux liquide.

Ils le taillèrent à l'aide d'une petite bêche, le placèrent dans un récipient de verre et s'éloignèrent promptement... car, derrière eux, l'appendice tronçonné se reformait et reprenait sa reptation sournoise.

Dans le bocal, l'« eau » s'agitait curieusement. Malgré son extrême minceur, elle cherchait à s'étaler encore. Elle devenait buée, presque vapeur, et montait lentement le long de la paroi.

Puis elle parvint au bord et se concentra sous la plaque qui fermait le bocal.

Un homme prit le récipient. Il souleva le couvercle, ouvrit des yeux stupéfaits. Et poussa un hurlement terrible avant de s'effondrer.

Les autres, accourus vers lui, s'arrêtèrent, frappés d'horreur : le corps de l'homme se décomposait à une vitesse foudroyante. Il fondait, plutôt ; l'eau suintait en abondance, coulait même, à travers tous ses pores largement dilatés. Et elle s'amassait sous lui, en une flaque abominable, aux reflets de métal.

Tout alla très vite. Bientôt, il ne resta plus qu'un petit tas de poussière sèche. Et la flaque s'étira vers les pionniers épouvantés.

Ils reculèrent d'un même pas. Ensemble, ils dégainèrent leurs brûleurs. Ensemble, ils pointèrent les jets de flamme sur le soliquide qui avançait.

Ce fut un bouillonnement incroyable. Le liquide se tordit, s'enroulant et s'étoilant en d'immondes convulsions. D'énormes bulles de vapeur explosèrent, aussitôt reprises par la masse en effervescence, revaporisées par les pointes de flammes, suivant un cycle infrangible. Mais la flaque résistait toujours à la colère aveugle des quatre explorateurs.

Malgré cela, ils s'obstinèrent, jusqu'à ressentir la brûlure sous

leurs doigts crispés par la rage. Quand leur inutile furie s'apaisa, ils virent que toute la rivière tournait son cours vers eux. Et ils s'enfuirent en direction de la base.

Le danger montrait enfin sa face hideuse : les pionniers n'obéissaient plus qu'à d'obscurs réflexes, guidés par l'instinct de la conservation.

Ils arrivèrent au campement au bout d'une demi-heure et le trouvèrent en pleine agitation. Les hommes, sous les ordres du commandant, s'affairaient à entasser des matérieux divers devant la clôture et déroulaient des mètres de tuyaux pour amener dans le fossé les dernières réserves de carburant de l'astronef.

— « Nous sommes encerclés ! » dit simplement Mellers.

Il ne restait plus aux naufragés qu'à combattre, avec des moyens de fortune : les brûleurs, les lance-flammes et le combustible disponible — une lutte inégale et dont ils connaissaient l'inéluctable issue.

Et (l'eau avide » de la planète commença à monter à l'assaut de la colline.

Nul ne doutait maintenant qu'elle fût de l'eau. Mais une eau aux propriétés terribles, aux molécules extraordinairement attractives, une eau assoiffée d'eau, en quelque sorte. Voilà pourquoi il ne s'en trouvait que dans cet état soliquide à la surface d'Harpocrate. Et l'attaque dont ils étaient l'objet n'était que l'aboutissement logique du phénomène épouvantable... Le soliquide avait « senti » l'eau dans les hommes et dans la base. Il venait la conquérir et l'incorporer à sa masse.

Lorsque le premier bras atteignit le fossé, Mellers donna l'ordre d'allumer les bûchers, dressés à la hâte... Et la bataille commença.

Les hommes ouvrirent les vannes, pour amener le comburant dans la tranchée. Le liquide s'enflamma à son tour. Le camp s'entoura d'une barrière de flammes.

Derrière le rideau de chaleur effroyable, les hommes attendaient, arme au poing. Seul, le radio conservait son poste, appelant inlassablement le cosmos à leur aide.

Le soliquide se heurta à la barrière ardente. Il se rétracta un instant. Puis il reprit son avance. Aussitôt, l'eau solide entra dans son espèce d'ébullition manquée — évaporation et condensation simultanées — s'écartant sous la poussée continue du

flot montant, pour s'incurver autour de la base, face au brasier.

Combien dura cet assaut ? Peut-être le temps de la combustion du comburant ? Peut-être moins longtemps...

Et le soliquide traversa le fossé.

Les brûleurs grésillèrent. Les lance-flammes crachèrent. Et les naufragés commencèrent à reculer.

D'ailleurs, la marée se faisait plus pressante. Des tentacules se formaient partout ; le soliquide attaquait sur un front plus large.

Des herbes à pied, captives elles aussi du piège de la colline, refluaient vers le sommet, accompagnant les hommes dans l'inévitable retraite.

Et le premier d'entre eux tomba, aussitôt réduit en poussière. Puis un second. Un autre encore. Ils reculaient toujours, se regroupant tout en haut, autour de la baraque, ultime rempart derrière lequel le radio poursuivait son appel obstiné.

Et l'un d'eux, alors, se mit à chanter, sans cesser pour autant de projeter sur l'onde les flammes protectrices. Et les autres l'accompagnèrent. Ils chantèrent, en un dernier défi, l'hymne des conquérants : « *L'Univers appartient aux Hommes...* »

Et ils en oublièrent qu'ils étaient en train de mourir.

Peu à peu, le chœur baissa. Les voix se firent plus rares. Seul un enthousiasme indomptable soutenait encore le chant.

Et Rahkdarh tomba en poussière. Et Rangoll. Et Bravier. Et le jeune lieutenant Gruemell. Et Clarmont. Et Gouvroul...

Ne restèrent plus devant la porte de l'abri que Transamme et le commandant...

Enfin, seule la voix grêle et farouche de l'aspirant-radio continua de chanter au petit micro du transgal. Alors, il appuya sur une touche de l'enregistreur. Puis le soliquide l'atteignit, qui ne laissa de lui qu'un tas de cendres informes.

L'eau maléfique de la planète Harpocrate rétracta vers l'océan ses tentacules avides. Il ne restait plus rien sur la colline que l'épave de l'astronef et des débris sans âme.

Et l'enregistreur, inlassablement, répétait aux étoiles muettes le dernier chant des naufragés.

OTIS KIDWELL BURGER

Le gardien du Zoo

Otis Kidwell Burger (**L'enfant de l'amour**, numéro d'avril 1966) écrit des nouvelles à l'ambiance hors série, aux résonances complexes, à la facture résolument originale. Considérons le sujet suivant : des êtres du futur, à la civilisation raffinée et décadente, transportent à leur époque une jeune femme du XXe siècle, en guise de « spécimen animal ». De quoi faire une nouvelle de science-fiction tout à fait traditionnelle, croyez-vous ? Eh bien non, pas sous la plume d'un auteur comme Otis Kidwell Burger, dont le style essentiellement **lyrique** parvient ici à transcender un tel sujet.

JE fus avec elle, là-bas, durant presque deux mois. C'était le début de l'été et elle vivait seule dans une maison au bord de la mer ; une grande maison avec des portes coulissantes et de nombreux porches qui s'ouvraient sur tous les côtés. Le soir, quand je venais la chercher, elle se glissait par une des portes et traversait les dunes jusqu'à la grève d'un blanc cru, tel un fantôme avec sa chemise de nuit claire, flottante, et ses longs cheveux blonds, et ses paupières toujours closes par le sommeil. Comme elle était belle dans le débordement de clarté lunaire, près du tumulte scintillant de la mer ! Elle marchait avec la grâce ondulante des herbes des dunes et il me semblait que c'était un rêve, presque autant qu'à elle-même. Marcher, courir, à côté de cet esprit sans volonté, qui rêvait dans un monde ciselé de lumière et d'ombre et de vent ; savoir qu'elle me suivait, sans s'en rendre compte, et se souviendrait de moi, éveillée, seulement comme d'une ombre troublante...

Et c'est ainsi que, bien qu'on m'eût accordé un mois seulement, je prolongeai le délai. Peut-être avais-je été trop de fois dans trop de lieux. Ici, c'était la paix et la magie. Etait-ce la lumière ou elle-même ?... Quelque chose de si calme et doux, si humble et pourtant fier ; en dépit de sa récente blessure, elle se mouvait

même dans le sommeil avec une sorte de joie. La lumière intérieure.

Plus tard, par les nuits de tempête, quand la lune était sombre, je la conduisais jusque dans la mer où nous nous étendions, sous la surface bouillonnante de l'eau, bercés dans l'océan qui a servi de Mère à tant de planètes. Elle, telle une sirène noyée, avec ses blonds cheveux flottant dans l'eau noire et luisante, et moi, moi, n'osant pas même alors la toucher. Que devait-elle se rappeler, une fois éveillée ? Un bruit confus d'eau, de poissons, de ressac, mais jamais moi. Comment pouvait-elle savoir que j'étais là ? A la lumière du jour, la logique m'eût éliminé.

Le mois passa. La lune obliqua vers une seconde phase d'obscurité. Elle était à moi et il était temps de partir. Etais-je content ou peiné ? Elle était plus jolie et plus sage que toutes celles que j'avais vues ; j'avais bien choisi. Elle manquerait à peu de gens. Et moi ? Je serais heureux de l'avoir avec moi. Pourtant ce ne serait jamais plus comme maintenant.

Vous comprenez, je n'ai pas l'habitude de parler de moi, ou de choses qui m'émeuvent. Ma vie s'est passée avec les animaux ; je suis habitué à communiquer par le toucher, par le son. Un autre être si semblable à moi me rendait gauche. Sauf quand elle dormait. Et bien sûr, éveillée, elle ne me regarderait pas... Dirai-je que je l'aimais de toute mon âme ? Il paraît que je n'en ai pas. Cependant, ce sont bien les mots qui s'en approchent le plus.

Ruth s'éveilla brusquement dans une grande maison pleine de couloirs et de fenêtres. Apparemment, elle s'était endormie sur son bureau, le seul dans la pièce, et elle se demanda d'abord à quoi elle avait été occupée, et deuxièmement où elle était. Puis, voyant qu'après six semaines de rêves exceptionnellement confus, elle avait finalement abouti à un rêve plus clair, elle se mit à explorer.

L'immeuble semblait avoir été récemment nettoyé... débarrassé des gens aussi bien que de la poussière, pensa-t-elle. Dans ses couloirs antiseptiques, au tracé linéaire, ses talons claquaient avec un bruit excessif, qui résonnait dans le vide. Elle vit qu'elle était habillée d'un costume gris, dont elle n'avait pas souvenir ; la cascade de ses longs cheveux blonds n'était plus retenue par

des épingles. Elle chercha quelque chose... un élastique... pour les rattacher, mais il n'y avait rien sur les tables. Pas de papier, pas de plumes, pas de registres. Rien.

Sur un côté de la longue rangée de bureaux, les fenêtres donnaient sur une sorte de parc ; de l'autre côté, il y avait plusieurs portes ; certaines paraissaient être des portes d'ascenseurs. Il n'y avait pas de boutons, mais Ruth, débout près de la porte la plus proche et qui souhaitait maintenant découvrir un Lapin Blanc, une clef, une bouteille, ou tout autre objet utilisé par Alice pour aboutir au jardin merveilleux (1), fut bientôt satisfaite de voir glisser la porte, révélant ce qui ressemblait à un ascenseur ordinaire. Après avoir hésité un instant, elle se confia à cette petite prison et glissa lentement vers le bas. La porte du rez-de-chaussée, autre extrémité du piège temporel, toute de métal et de barreaux solides, lui causa son premier (et seul) moment de panique : comment pourrait-elle l'ouvrir ?... et l'obéissante cabine repartit d'un bond vers le haut.

Sa terreur de bête sauvage était si forte que, bien que je m'y sois à moitié attendu, elle me stupéfia. La cabine allait me dépasser quand je réussis à l'arrêter et à entrer près d'elle. Elle ne me vit pas ; qui donc fait attention à un autre passager dans un ascenseur ? Qui me voit ? Mais moi, qui surveillais la courbe de sa joue détournée, je sentais les ondes de sa terreur décroissante comme si elles étaient cet océan qui, naguère... Oh ! peu importe. C'était le passé.

Traversant le couloir du rez-de-chaussée avec une hâte contenue... la dernière barrière vers la liberté... elle ouvrit les portes de verre et sortit de l'immeuble. Devant elle s'étendait une très large avenue, bordée de jeunes arbres, et, sur le côté opposé, une clôture en fil de fer parallèle à l'avenue. A l'intérieur de la clôture, en train de brouter dans des attitudes diverses, il y avait plusieurs des animaux... une girafe, je me rappelle, deux chevaux, un tigre, plusieurs agneaux, un couple de lions, et d'autres dont elle ne connaissait pas les noms.

J'avais pensé qu'elle serait étonnée ; peut-être, sur le moment, le fut-elle. Puis, étendant la main, elle rit doucement et dit, avec cet air d'émerveillement naïf : « Le Royaume de la Paix ; quoi d'autre ? » Puis elle traversa l'avenue vide.

Les chevaux levèrent la tête, cessant de se gratter le dos

(1) Allusion à *Alice au Pays des Merveilles*. (N. D. T.)

mutuellement, et un cochon de lait se mit à crier d'une voix aiguë en tournant en rond, puis il se calma. Il n'en est pas ainsi quand les Autres viennent en visite ; les animaux s'enfuient généralement en troupe, ou bien se figent dans des poses comme quelque chose qu'on va photographier. Je crois qu'ils sont gênés d'être vus groupés de cette façon bizarre, anormale. Ils se rappellent qu'il n'en a pas toujours été ainsi et ne comprennent pas pourquoi c'est le cas maintenant, sinon que — comme pour la plupart des immigrants, être ensemble dans un pays nouveau est un lien plus fort que les vieilles haines. Mais ils ne s'enfuirent pas devant Ruth. Peut-être savaient-ils qu'elle aussi était une immigrante.

Elle vint lentement vers eux ; ses cheveux et l'écharpe à son cou ondulaient doucement. Même à la lumière du jour, je le vis, il émanait d'elle un éclat lunaire, éthéré. Elle remarqua alors qu'un des lions avait passé sa patte dans la clôture et — comme cela arrive aux chats — s'était pris la griffe dans quelque chose ; soit par impossibilité, soit par paresse, il n'essayait pas de se dégager.

Au bout d'un moment, elle s'écria en riant : « Mais c'est un rêve ! » et, allant vers le lion, elle libéra sa grosse patte — « Androclès, » dit-elle encore (le nom d'un dieu que je ne connais pas). Mais le lion trop fainéant pour être reconnaissant s'éloigna et alla s'affaler dans un endroit sablonneux auprès de l'une des lionnes. Quatre petits agneaux accoururent et se mirent à lécher la main de Ruth à travers le grillage. J'avais installé une mangeoire à sel sur la colline pour eux, deux mois plus tôt, mais les moutons, pour une raison quelconque, préfèrent le sel de la chair.

« Bébés, » murmura-t-elle en caressant leurs boucles douces, « Mignons bébés. » Un autre mot dont je ne suis pas sûr ; mais son ravissement à cause de ces animaux imparfaits provoqua en moi des réactions étranges. Je m'éloignai un peu d'elle. Ici, à chaque printemps, il y a les jeunes animaux qui proviennent comme une sorte de sécrétion naturelle de certains des animaux plus âgés ; parfois aussi, certains des animaux les plus vieux deviennent raides et froids, ne courent plus et doivent être enlevés. Je connais le nom de ces phénomènes, mais ils me sont étrangers. Il n'y a jamais de nouveaux Autres ; leur fin est secrète. Et je suis un cas exceptionnel.

Tandis que je me tenais à l'écart, sous un arbre en fleurs, le tramway apparut. Le tramway appartient au collectionneur, RX. Il est fortuné, d'une très vieille famille, et peut se permettre de réunir des collections d'une des plus anciennes époques ; c'est pourquoi, quand le temps est beau, il prend ce tramway, habillé en costume d'affaires, au lieu de voyager d'une façon plus élégante.

Pour Ruth, évidemment, l'apparition d'un tramway était parfaitement normale. Elle s'attendait à ce qu'il s'arrête, ce qu'il fit. (Ou peut-être est-ce RX qui l'arrêta ; j'ai pensé par la suite qu'il devait être venu exprès pour être le premier à la voir. Après tout, elle était en partie de son domaine.)

Je montai juste derrière elle et pris un siège vers l'avant. Elle, comme une écolière, dévisagea RX, ravie de voir un autre être humain ; mais, trop timide pour s'asseoir près de lui, elle prit place de l'autre côté de la travée. (Je dois dire ici que RX est très beau. Ses traits sont nets ; le nez particulièrement aquilin, le menton énergique ; et ses études lui ont donné un air amusé, tolérant, qui gagna aussitôt la confiance de Ruth.) Elle le regarda d'abord pour lui-même ; puis pour voir s'il avait un journal. Mais non ; il avait un livre. Cela lui dirait tout de même quelque chose, pensa-t-elle. Complaisamment, RX laissa tomber le livre de façon qu'il glisse vers elle. Elle le lui rendit, et ils se mirent à parler du temps ; puis RX, allant au-devant d'elle, lui demanda si elle aimerait voir le livre. Elle le prit avec des mains tremblantes et chercha la page de garde.

« *Copyright,* 1970
2ème édition 1972... »

Son regard alla à la ligne suivante.

« *Réimprimé SPX ∞ NB IV* »

Comme son cœur battit ! Elle ne s'était pas attendue à un nouveau système de numération. Mais ensuite :

« *Première restauration* 17.035. »

Son cœur fit des bonds de cabri. Son effarement protestait : « Où ? Quand ? » devant cet abîme de temps trop profond pour être même imaginé. Mais elle se borna à dire poliment :

— « Est-ce qu'on restaure ces livres très souvent ? »

— « Ah ! » répondit RX. « C'est un point douloureux pour les collectionneurs. Nous estimons qu'il vaudrait mieux que les livres soient laissés comme ils ont été écrits à l'origine, car

cette restauration détruit certaines qualités. Mais les idées aussi s'usent avec le temps, ma chère. Nos imprimeurs ont bien soin de remplacer les endroits usés par des mots ou des paragraphes qui se rapprochent de l'original autant que possible... mais ce n'est jamais qu'un rapiéçage. »

Quand a eu lieu la dernière restauration ? A quelle époque sommes-nous maintenant ? se demandait Ruth anxieusement, les mains crispées, ses cheveux blonds ondulant dans le vent qui pénétrait par la fenêtre ouverte, mais elle était trop polie pour poser des questions.

« ... pas plus que vous ne pourriez lire de l'anglo-saxon, » disait RX.

Ils parlèrent en ces termes courtois tout le long du chemin jusqu'à la Ville. Si Ruth remarqua qu'il n'y avait pas de conducteur dans le tramway, je pense qu'elle présuma simplement que c'est moi qui conduisais. Et qui donc remarque le conducteur ?

RX était enchanté d'elle, et qui ne le serait pas ? Elle se tenait si bien, les mains jointes, les yeux brillants, incrédule mais heureuse de vivre une aventure et d'avoir trouvé un ami. Sans crainte parce qu'elle croyait toujours (ou en tout cas partiellement) que c'était un rêve. L'esprit humain répugne à abandonner ses illusions.

Est-ce quand elle aperçut la Ville qu'elle *comprit* ?... Non, seuls les Autres comprennent immédiatement. Mais Ruth, le regard fixé sur l'horizon, la voyait pour la première fois, et me la fit voir comme elle ; le verre qui montait dans les airs, les grandes horizontales ailées, sur des kilomètres de longueur : au grand soleil, un ensemble de prismes, de reflets, d'arcs-en-ciel, un rêve trop parfait pour être un rêve. Et pourtant c'est une ville morte. Les Autres ne savent plus, ne se soucient pas de construire. Ils vivent ici comme des animaux dans un terrier d'emprunt. La Ville est un monument, une commodité... j'allais dire un mausolée, comme toute ville qui survit à la fois aux constructeurs et à l'usage depuis plusieurs milliers d'années.

RX témoigna qu'il connaissait ma présence par un scintillement de pensée, quand il gara le tramway aux abords de la ville.

« ... venez, vous aussi. » Pensait-il toujours qu'elle allait lui tomber dessus et le mettre en pièces ? Mais il faut que je sois patient avec lui : les collectionneurs ont si rarement affaire à quelque chose de vivant. Et j'étais content d'être encore avec

elle, de voir son entrée dans les impressionnantes hauteurs et profondeurs de la Ville. Après tout ce temps, je suis encore effrayé, ce qui fait partie de mon héritage ; mais même si elle est en retard de bien des années-lumière, elle est de la même race qu'Eux, et elle va de l'avant comme Eux, sûre — sinon de l'accueil qu'on lui fera — du moins de son droit. Et, comme si elle savait maintenant qu'elle était une enfant, elle entra avec la grâce et la confiance d'une enfant, belle et émerveillée. Et moi qui savais, je détournai mon visage.

Ils firent beaucoup de réceptions pour elle et, au bout de quelque temps, voyant qu'elle n'était pas dangereuse, ils me renvoyèrent. Si bien que je fus pendant une certaine période sans la voir. Je ne peux donc qu'imaginer comment elle circulait parmi Eux, étonnée. Comment aurait-elle pu comprendre ?

Ayant conquis le temps et l'espace, Ils sont maintenant revenus en eux-mêmes, comme le font les enfants avec des jouets oubliés pendant longtemps. Les collectionneurs de ficelles, de boîtes d'allumettes, de vieilles capsules, ont finalement hérité la terre, et la Ville, construite dans la première flambée de puissance qui permit d'atteindre les étoiles, est devenue maintenant un entrepôt d'antiquités poussiéreux, bourré de reliques de toutes les époques que l'Homme a vécues. Des gens en costumes étranges paradent dans les rues ; les membres du Club des Vieux Véhicules défilent le long des Avenues. (Et Eux seuls, capables de contrôler le temps et le mouvement, ont pu maintenir à la même allure les carrioles anglo-saxonnes et les Hexabiles de la 4e voûte.) Les premiers générateurs atomiques sont installés dans les jardins de derrière, peints en blancs et plantés de fleurs, originaires de planètes si éloignées que l'œil ne peut les voir. D'antiques machines et des ustensiles domestiques sont montés avec des éléments radio-actifs rares pour en faire des appareils d'éclairage. (Ils peuvent transformer à volonté toute forme d'énergie.)

Et, au fond, ont-Ils besoin de voir ? Il y a des moments où je me suis demandé si leur volonté d'observer le jour et la nuit n'est pas simplement un autre anachronisme. Pour des êtres qui perçoivent sans avoir besoin d'yeux, d'oreilles, de nez, est-ce que le jour est vraiment nécessaire ? Non, pourtant, ce n'est pas seulement un jeu. Ils ont beau avoir cette perception ultra-sensible, ils ont maintenant l'air d'avoir besoin de la pré-

sence des formes d'objets familiers aux humains, comme des aveugles qui palpent quelque chose pour se rassurer dans une obscurité qui va croissant.

Tout cela, bien sûr, Ruth ne pouvait pas le savoir. Ce qu'elle avait connu dans le temps — dans son temps — c'était du vieux pour elle, mais tout le reste était nouveau. En Les voyant parmi les dépouilles de 18.000 siècles, croyant tout cela Leur œuvre, elle était impressionnée, enchantée, admirative. Même l'artiste unijambiste sur le trottoir, gribouillant des dessins à la craie sur des dalles brisées, était plus heureux qu'Eux, mais comment l'aurait-elle su ? Pour Ruth, fille d'une race en enfance, c'était une vision étourdissante de la future destinée de sa race.

Bien sûr, en tant que plaisanterie cosmique, cela pouvait avoir un sens. Quoi de plus indiqué pour la race humaine que d'être enterrée dans ses possessions ; dans des brouettes de verre matelassées de bagages, avec — comme monuments commémoratifs — les hélices rouillées des vaisseaux spatiaux et les scalps des races coloniales ?

Excusez ma colère. Je songe à elle, qui se promenait parmi Eux, émerveillée, délicate, comme une jeune biche favorite. Pauvre Ruth. Elle pensait être une enfant à instruire, mais je savais à quoi m'en tenir. Sa joie était pour Eux une surprise et réveillait un système nerveux en sommeil depuis longtemps. Ils se réjouissaient de son ravissement et il leur fallut plus de temps que je ne pensais pour se fatiguer de la voir s'étonner, d'écouter ses questions. Pensant qu'il s'agissait d'une mise à l'épreuve momentanée, elle posait beaucoup de questions, et s'épanouissait, progressait, présumait trop de ses forces, au point que j'eus peur pour sa santé. Elle brûlait comme une chandelle (un des anachronismes de RX), si bien que, finalement, je dus lui demander de prendre mieux soin d'elle. Il eut un air méditatif.

— « Elle ne se rend pas compte de sa situation ? »

— « Non. Et ne lui dites rien ; cela viendra bien assez tôt. Mais en attendant mettez-la au régime auquel elle est habituée, laissez-la dormir. Son métabolisme... » etc. Science rudimentaire dont j'ai honte.

Pendant cette période, je l'ai rencontrée une seule fois, par hasard. Quelques-uns d'entre Eux l'avaient emmenée à la campagne, où je me trouvais aussi, appelé là par mes occupations (en tournée d'inspection). J'ai vu le groupe assis au bord d'une

rivière; Eux habillés de pied en cap, en costumes ordinaires des siècles lointains. Je me serais éloigné, mais Ruth, m'ayant vu, accourut les mains pleines de fleurs sauvages.

— « Oh ! c'est vous... »

Elle s'arrêta, confuse. C'était la première fois qu'elle me voyait et, comme elle, je ne comprenais pas comment cela s'était produit. Elle était en blanc, dans un costume qui datait de l'époque des jupes longues et des corsages très échancrés, mais je ne pensais à rien d'autre qu'à ces moments au bord de la mer. Ce qui lui était impossible à elle, puisqu'elle ne s'en souvenait pas. Nous restâmes donc là, embarrassés, dans la prairie ensoleillée, jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits et dise :

— « Mais je ne connais pas votre nom. »

— « Sam. »

Mon nom ne se limitait pas là, ce nom qu'Ils m'avaient donné, mais je ne tenais pas à le lui dire.

— « Moi, je m'appelle Ruth... Sam... Comme c'est drôle. Je voulais vous demander des noms. Aucun d'Eux ne semble savoir le nom de ces fleurs. N'est-ce pas étrange ? Je suppose qu'Ils sont tellement au-delà. Mais vivre au milieu de tout ceci... » Elle fit de grands gestes, éparpillant ses fleurs ; à genoux, nous les ramassâmes et elle s'excusa. « Dans toute cette splendeur... et ne pas lui donner de nom... »

— « Les noms ont-ils tant d'importance pour vous ? »

— « Pas exactement, mais cela me rend mal à l'aise de vivre dans un univers sans personnalisation... Je me suis toujours tellement attachée à donner des noms, même à des chatons. »

— « Des chatons ? »

— « De jeunes... jeunes chats. Vous connaissez les chats ? »

J'acquiesçai... Jeune, encore ce mot. Et je Les regardai, là-bas, assis sur l'herbe comme des créatures sculptées dans le métal. Si vieux. Il était impensable d'imaginer qu'Ils pussent avoir des petits ou s'installer comme cela, sur les mains et genoux, à ramasser des fleurs en bavardant.

Je lui dis les noms que je connaissais et, au bout d'un moment, elle s'assit sur ses talons et me regarda sérieusement.

— « Mais vous êtes différent, Sam. » J'inclinai la tête, j'avais déjà entendu cela. « Comment savez-vous des choses qu'Eux ne savent pas... ou plutôt pourquoi vous en souciez-vous ? »

Mais, à cet instant, Ils l'appelèrent ; elle me remercia et s'éloi-

gna en courant, si blanche dans l'herbe verte et les fleurs que je fermai les yeux. Pauvre Ruth. Pauvre biche favorite.

Je ne la revis qu'au moment où éclata le scandale.

Jusque-là, peut-être avaient-Ils même envisagé de la garder parmi Eux, comme les gens gardaient autrefois des chats. Mais RX devint amoureux d'elle.

La prendre chez lui pour l'ajouter à sa collection... oui. Ils auraient compris cela ; elle appartenait à son époque. Mais l'aimer, se marier avec elle ? Pour moi, je n'eus une idée du cours secrètement suivi par son excentricité, qui sapait son entraînement en l'immergeant longuement dans le passé, que le jour où — comme moi — il devint sensible à l'attrait de Ruth en tant qu'être vivant, être émerveillé, aimant, respirant... Et c'est ce qui, pour Eux, était choquant.

Ceux qui l'avaient choyée furent les premiers à se tourner contre elle. Je ne crois pas que RX ait compris à quel point Ils la détestaient, mais Ruth s'en aperçut. Je la vis plusieurs fois et reconnus sur son visage (et bien plus encore dans son âme) la supplication terrifiée de quelqu'un qui est haï non pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il représente. Et — pauvre Ruth — elle ignorait même ce qu'elle représentait pour Eux. Mais moi non. Quant à RX, honoré, puissant, s'éprendre d'elle... Mais rendez-lui justice. C'était peut-être de l'excentricité, mais il ne se rendait pas compte, étant habitué depuis des siècles à surmonter les obstacles, que son amour signifiait sa mort à elle.

Car ce sont des gens cruels et logiques. Voulait-elle s'élever à Leur échelon. Alors, elle devait être jugée selon Leurs lois et devait passer par où Ils étaient passés (c'est la raison pour laquelle on ne voyait jamais Leurs petits, au moment où Ils les avaient, mais après seulement), parce que Leur existence ne commençait pas réellement, à la naissance mais seulement quand ils avaient subi à leur majorité un jugement rituel sur Leur aptitude à vivre.

Pour des gens qui ont une perspective de vie indéfinie, c'est naturellement important.

La plupart des jugements rituels conservent le cérémonial barbare de leur origine. Et si, en majorité, Leurs vies se passent d'une façon inimaginable pour quelqu'un comme moi, Leurs rites sont empruntés à toutes les cultures et religions, et remontent

à des ères aussi sauvages que la mienne, aux racines mêmes de l'âme humaine.

Alors, imaginez ma Ruth ce jour-là... ou, plutôt, ce soir-là... debout au bas d'un escalier aux marches de pierre, dans le temple sombre. Une immense obscurité qui s'étend de l'ombre du sous-sol jusqu'au sommet des pierres éclairé par des torches ; un escalier à double révolution, sur lequel rêvent les divinités à têtes d'animaux et à corps humains, divinités des races dont les temples sont depuis longtemps tombés en poussière ; en haut, l'autel, et le prêtre avec un masque de faucon. Leurs femmes sont assises au-dessus de Ruth, tout autour, un mur d'yeux haineux, envieux. Toutes sont peintes comme des masques. Les cheveux minutieusement bouclés. Les lèvres et les joues rougies, les yeux soulignés de noir. Ruth, vêtue d'une tunique grise qui couvre sa brillante chevelure, se tient debout, en bas, anxieuse, désorientée.

Je ne crois pas que, même alors, elle ait su qui elle était, ou ce qu'elle avait fait, à Leurs yeux. Et, quand les chants psalmodiés cessèrent, elle jeta un regard circulaire éperdu et commença à gravir lentement les marches. Moi, les dieux m'assistent, je me mis à monter derrière elle. S'Ils me tuaient pour sacrilège, cela n'avait plus d'importance. Je voulais seulement être là pour la saisir, quand Ils rendraient leur verdict et l'abattraient. Mes dents claquaient de froid. A la lueur des torches, je voyais mon ombre grotesque grimper devant moi, effleurant sa frêle silhouette à deux marches de distance. Les larmes coulaient sur mes joues.

Arrivée en haut, elle s'arrêta, se retourna ; une muette supplication. Leurs yeux lui renvoyèrent un regard fulgurant, aussi ardent que des boucliers au soleil.

C'est alors que, au dernier moment, le plus âgé d'entre Eux me vit et se leva.

— « Non, attendez. »

Je pressentis ce qui venait.

« Non. Attendez. Que sa condamnation soit de... s'unir à Sam. »

Comme si des cloches de rire silencieux avaient été mises en branle ; un tumulte muet. Je ne pouvais penser qu'à une chose : l'humiliation de Ruth. Mais comment aurait-elle pu savoir ? Nos deux espèces étaient différentes autrefois, mais, avec le temps, la mienne en est venue à ressembler à la Leur, ainsi qu'à celle de Ruth ; c'est sans doute pour cela qu'ils ont détruit le reste

de la mienne il y a longtemps et n'ont gardé que moi comme son seul représentant. Peut-être avaient-Ils peur que la barrière entre les espèces ne soit franchie, qu'il ne puisse y avoir des croisements. Mais Ils m'ont gardé. Qui d'autre pouvait communiquer avec les autres animaux, diriger le Zoo, se procurer des spécimens... comme je l'avais fait avec Ruth ?

— « Sam ? » demanda-t-elle, perplexe, incrédule.

Et comme elle se tournait vers moi, qui étais au supplice, je vis dans ses yeux non pas de la colère, mais l'ahurissement d'un enfant qui, après avoir été longuement grondé, s'est vu donner justement ce qu'il voulait, et, n'y comprenant rien, oubliant tout, ne pense qu'à son propre contentement.

« Sam... »

Elle descendit les deux petites marches et tomba dans mes bras.

Son contact, sa douceur, en ce lieu froid marqué par des millénaires de haine... Devant la rapidité avec laquelle elle rejetait la terreur, comme si la mort elle-même était peu de chose comparée à l'amour, je compris pour la première fois qu'Ils pouvaient se tromper. Les tabous d'un autre n'ont pas de sens pour l'ignorant. En aimant, elle échappait à Leur humiliation ; et moi, fier pour la première fois d'être différent, j'étais libre.

Se souvient-elle de moi comme de celui qui s'est si longtemps immiscé dans ses rêves ? Je ne le crois pas. Nous vivons en paix, seuls avec le soleil et nous-mêmes.

Seuls, ai-je dit ? Exception faite des animaux ; ils la suivent à longueur de journée. Ils encombrent constamment mon chemin et il faut que je les chasse de la maison inachevée.

— « C'est le Paradis, » a-t-elle dit un jour, « sauf que nous y sommes revenus, armés du péché et de la connaissance. »

Une remarque comique de la part de mon innocente Ruth. Que de choses, somme toute, je sais et je dois lui cacher. Car, puisque la barrière entre les espèces a cessé d'exister, j'en suis venu à me demander si ce n'est pas cela qu'Ils avaient toujours projeté pour elle. Quel moyen restait-il de réintégrer l'univers, sinon par les enfants de Ruth, la petite humaine, et de Sam, le singe ?

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The zookeeper.

Les aventures de Cugel l'Astucieux (3)

JACK VANCE

Pharesme le Sorcier

Après **Le Monde Supérieur** et **Les Montagnes de Magnatz** (nos 149 et 150), voici la troisième histoire de la série entamée par Jack Vance et consacrée au périple de son héros, Cugel, dans diverses contrées magiques. (Chaque nouvelle est complète et peut être lue indépendamment des autres.) Dans le récit qui suit, Cugel affronte le redoutable sorcier Pharesme et se voit projeté d'un million d'années dans le passé, situation qui outrepasse presque les limites de son ingéniosité. Mais presque seulement.

LES montagnes s'estompaient derrière Cugel, vers le nord, ne formant plus qu'une masse fuligineuse avec leurs sombres défilés, leurs petits lacs, leurs hautes murailles de pierre où résonnait l'écho. Cugel erra quelque temps dans une région de basses collines arrondies, qui avaient la couleur et le grain du vieux bois. Le long de leurs crêtes, des bosquets d'arbres bleu-noirs s'étendaient, très denses. Puis il tomba sur une piste étroite qui le conduisit vers le sud par de longs et sinueux détours. Il déboucha finalement sur une vaste plaine imprécise. A environ quatre cents toises à main droite, s'élevait une rangée de grandes falaises, qui attirèrent aussitôt son attention, lui procurant une obsédante impression de *déjà vu*. Il les contempla, désorienté. Un jour, au temps jadis, il avait connu ces falaises : où ? comment ? Sa mémoire ne lui fournit aucune réponse.

Pour se reposer il s'installa sur un rocher couvert de lichen, mais voilà que Firx, le mentor que Iucounu le Magicien Rieur avait implanté dans les viscères de Cugel, s'impatienta et lui infligea une douleur stimulante. Cugel sauta sur ses pieds, en gémissant avec lassitude. Il brandit un poing menaçant vers le sud-ouest, dans la direction présumée d'Almery : « Iucounu ! Iucounu !

Si je pouvais te rendre le dixième de tes offenses, le monde s'exclamerait sur ma férocité ! »

Il se mit à descendre la piste au pied des falaises qui avaient éveillé en lui des réminiscences aussi poignantes qu'indéfinissables. Tout en bas, la plaine s'étendait très loin, couvrant aux trois quarts l'horizon de teintes semblables au rocher tapissé de lichen que Cugel venait de quitter : taches noires des régions boisées ; poussière grisâtre dans une vallée pleine de ruines ; indescriptibles sillons gris-vert, lavande ou gris-brun ; luisance cuivreuse de deux grandes rivières qui se perdaient dans la brume des lointains.

Le bref repos de Cugel n'avait fait que raidir ses articulations ; il boitillait et sa sacoche lui meurtrissait la hanche. Mais plus pénible encore était la faim qui lui tenaillait l'estomac. Un autre compte à régler avec Iucounu, qui avait expédié Cugel dans les déserts du nord en le chargeant d'une mission cruellement futile ! Iucounu, il fallait le reconnaître, lui avait fourni une amulette qui transformait toute substance normalement immangeable telle que le bois, l'herbe, la corne, les cheveux, l'humus, et autres, en une pâte comestible. Malheureusement — et c'était là une preuve de l'humour caustique du magicien — la pâte conservait le goût de sa substance d'origine. Aussi, en traversant la montagne, Cugel n'avait-il rien savouré de mieux que de l'euphorbe, des plantes sauvages, des brindilles et des noix de galle du chêne, et même, en une occasion, n'ayant rien d'autre à se mettre sous la dent, certains déchets trouvés dans la caverne d'un *thawn* barbu. Cugel n'avait donc absorbé qu'une maigre pitance ; sa longue et mince charpente était devenue étique ; ses pommettes étaient saillantes comme des nageoires ; l'air abattu, il laissait pendre à présent ses noirs sourcils qu'il arquait naguère avec tant de désinvolture. Ah ! oui, vraiment, Iucounu aurait à répondre de beaucoup de choses ! Tout en marchant, Cugel méditait sur la manière dont il se vengerait si jamais il trouvait le chemin qui le ramènerait à Almery.

La piste descendit sur un vaste plateau rocheux où le vent avait sculpté mille silhouettes grotesques. En observant le terrain, Cugel crut percevoir une certaine régularité dans ces formes érodées et il s'arrêta pour les contempler, en frottant son menton pointu. Leur disposition révélait une extrême ingéniosité — à tel point que Cugel se demanda si ce n'était pas un effet de

son imagination. S'étant approché, il remarqua d'autres complexités et des détails dans ces complexités : des entrelacs, des spires, des volutes ; des disques, des colliers, des sphères déformées ; des torsades et des fléchissements ; des fuseaux, des cœurs, des aiguilles lancéolées. C'était manifestement la sculpture sur roche la plus élaborée, la plus soigneuse et la plus complexe que l'on puisse concevoir et non l'effet d'un caprice de la nature. Cugel fronça les sourcils, se perdant en conjectures sur les motifs d'une entreprise aussi compliquée.

Il continua d'avancer et entendit peu après un bruit de voix, en même temps qu'un martèlement d'outils. Il s'arrêta net, tendit prudemment l'oreille, puis reprit sa marche et arriva en vue d'une équipe d'une cinquantaine d'hommes, dont la taille variait depuis dix centimètres jusqu'à plus de trois mètres cinquante. Cugel s'approcha sur la pointe des pieds, mais, après lui avoir jeté un coup d'œil, les travailleurs ne firent plus attention à lui, continuant à buriner, à meuler, à riper, à sonder et à polir avec un zèle assidu.

Cugel les observa pendant quelques minutes, puis il s'approcha du surveillant, un homme d'une taille inférieure à un mètre, qui se tenait devant un pupitre, examinant des plans dépliés devant lui et qu'il comparait avec les travaux en cours grâce à un ingénieux dispositif optique. Il paraissait avoir l'œil partout à la fois, lançant à tue-tête des ordres, des admonestations, pestant contre les erreurs, donnant des directives à ceux qui maniaient leurs outils avec le moins d'adresse. Pour souligner ses observations, il disposait d'un index remarquablement extensible, qui pouvait s'allonger de neuf mètres, frapper la surface d'un rocher, y griffonner un rapide diagramme et se contracter aussi vite.

Le contremaître s'écarta de son pupitre, momentanément satisfait du travail en cours, et Cugel l'aborda. « Quel but poursuivez-vous en vous livrant à cette entreprise compliquée ? »

— « Le travail est tel que vous le voyez, » répondit le contremaître d'une voix perçante. « Nous sculptons dans les roches naturelles des formes déterminées, sur l'ordre du Sorcier Pharesme... Attention, là, voyons ! » Cette injonction s'adressait à un homme qui avait près d'un mètre de plus que Cugel et qui frappait la pierre avec un marteau de ciseleur. « Je m'aperçois que tu ne doutes de rien ! » L'index se propulsa en avant. « Prends bien garde à cette jointure ; tu remarques comme la roche a

tendance à se cliver ? Frappe ici un coup d'intensité six à la verticale, en te servant d'un serrage à demi rabattu ; puis utilise une gouge d'un quart de calibre pour désencroûter. »

Ayant rectifié une fois de plus le travail, il se mit à étudier ses plans en hochant la tête d'un air mécontent. « Ça n'avance pas ! Ou bien les ouvriers besognent comme s'ils avaient pris une drogue soporifique ou bien ils me font des âneries. Pas plus tard qu'hier, Dadio Fessadil, celui qui mesure trois aunes et porte un mouchoir de tête vert, là-bas, s'est servi d'une barre à réfrigérer du calibre dix-neuf pour canneler la moulure d'un quatre-feuilles renversé ! »

Cugel hocha la tête d'un air scandalisé, comme s'il n'avait jamais entendu parler d'une bourde aussi monumentale.

— « Qu'est-ce qui motive cette taille rupestre démesurée ? » demanda-t-il.

— « Je ne saurais le dire, » répondit le contremaître. « Le travail se poursuit depuis trois cent dix-huit ans, mais durant cette période Pharesme n'a jamais dévoilé ses motifs. Ils doivent être nets et précis, car il vient chaque jour inspecter le travail et il a vite fait de relever les erreurs. »

Il se détourna à ce moment pour se concerter avec un homme qui arrivait au genou de Cugel et qui se déclara embarrassé au sujet de la hauteur de certaine volute. Le contremaître, ayant consulté un répertoire, résolut la question ; puis il se tourna de nouveau vers Cugel, cette fois avec une expression de franche sympathie.

— « Vous me paraissez aussi astucieux qu'adroit ; désirez-vous un emploi ? Nous manquons de quelques spécialistes dans la catégorie aune, ou bien, si vous préférez les travaux de force, nous pouvons très bien vous utiliser comme apprenti casseur de pierres de huit aunes. Votre stature étant intermédiaire, les chances d'avancement sont les mêmes. Comme vous le voyez je suis un homme d'une demi-aune. J'ai reçu le poste de Frappeur au bout d'un an, celui de Mouleur de Formes en trois ans, je suis devenu Assistant Metteur en Œuvre au bout de dix ans et j'ai maintenant dix-neuf ans de service comme Chef de Chantier. Mon prédécesseur avait deux aunes et le Chef de Chantier avant lui était un homme de dix aunes. »

Il se mit ensuite à énumérer les avantages du métier. On était nourri, logé, pourvu de narcotiques de choix et des privilèges d'un

nympharium, avec un traitement de début de dix tercès par jour et d'autres profits variés, y compris les services de Pharesme en tant que devin et exorciseur.

« En plus de cela, Pharesme entretient un conservatoire, où chacun peut enrichir ses connaissances. Ainsi moi je m'instruis dans l'Identification des Insectes, l'Armorial des Rois du Vieux Gomaz, le Chant à l'Unisson, la Catalepsie Pratique et la Doctrine Orthodoxe. Vous ne trouverez jamais un maître plus généreux que le Sorcier Pharesme! »

Cugel retint un sourire devant l'enthousiasme du Chef de Chantier ; néanmoins son estomac criait famine et il ne rejeta pas cette offre d'emblée. « Je n'ai jamais envisagé auparavant une telle carrière, » dit-il. « Vous me citez des avantages dont je n'étais pas informé. »

— « C'est exact ; ils ne sont pas connus d'une façon générale. »

— « Je ne puis vous répondre aussitôt par oui ou par non. C'est une décision importante et je sens que je dois y réfléchir sous tous ses aspects. »

Le Chef de Chantier l'approuva vivement. « Nous encourageons la pondération chez nos ouvriers, dans un métier où chaque coup doit réussir l'effet désiré. Pour réparer une erreur pas plus grande que l'ongle, on doit retirer le bloc entier, en mettre un autre à sa place dans la même cavité, après quoi tout est à recommencer. Jusqu'à ce que le travail ait rattrapé son stade précédent, tout le monde est privé de nympharium. Par conséquent, nous ne désirons pas recevoir dans notre équipe des nouveaux venus opportunistes ou irréfléchis. »

Firx, appréhendant soudain que Cugel ne demande un délai, fit des remontrances de la façon la plus atroce. Se tenant le ventre à deux mains, Cugel s'écarta du Chef de Chantier (qui observa son manège d'un air surpris) et eut une discussion animée avec Firx. « Comment puis-je continuer mon voyage sans nourriture ? » Firx répondit par un mouvement incisif de ses barbelures. « Impossible ! » s'exclama Cugel. « L'amulette d'Iucounu devrait suffire en théorie, mais mon estomac ne supporte plus l'euphorbe ; rappelle-toi, si je tombe mort sur la piste, tu ne retrouveras jamais ta commère dans les cuves d'Iucounu ! »

Firx dut se rendre à ses raisons et se calma à contrecœur.

Cugel revint vers le pupitre, où le Chef de Chantier avait été distrait par la découverte d'une grande tourmaline qui gênait la coulée de certaine spirale compliquée. Cugel finit par réussir à attirer son attention. « Afin d'étudier votre offre d'emploi et de peser les avantages contradictoires de la diminution et de l'élongation, j'aurais besoin d'une couche pour me reposer. J'aimerais également faire l'essai des petits profits que vous décrivez, pendant une journée ou davantage. »

— « Votre prudence est louable, » déclara le Chef de Chantier. « Les gens d'aujourd'hui ont tendance à s'engager tête baissée dans des voies qu'ils regrettent plus tard d'avoir suivies. Il n'en était pas ainsi dans ma jeunesse, alors que la modération et le discernement prédominaient. Je vais m'occuper de votre admission dans notre entreprise, où vous pourrez vérifier chacune de mes assertions. Vous verrez que Pharesme est sévère mais juste et que seul le saboteur qui massacre la roche peut se plaindre de lui. Mais regardez! Voici venir justement le Sorcier Pharesme pour son inspection quotidienne ! »

Un homme arrivait sur la piste. Il était d'imposante stature et portait une volumineuse robe blanche. Il avait une expression affable et des cheveux ressemblant à un duvet jaune. Il tournait les yeux vers le ciel, comme absorbé par la contemplation d'une indicible sublimité. Les bras calmement croisés, il se déplaçait sans faire mouvoir ses jambes. Tous ensemble, les ouvriers, ôtant leurs bonnets et faisant des courbettes, entonnèrent de respectueuses salutations, auxquelles Pharesme répondit en inclinant la tête. Ayant aperçu Cugel, il s'arrêta, fit un rapide tour d'horizon du travail en cours, puis glissa sans hâte vers le pupitre.

— « Tout me semble raisonnablement conforme, » dit-il au Chef de Chantier. « Je crois que le poli du côté du dessous de l'épi-saillie 56-16 est inégal et je relève une infime ébréchure dans le filet secondaire de la dix-neuvième spire. Mais aucun de ces deux détails ne semble d'importance majeure et je ne réclame pas de sanction. »

— « Ces malfaçons seront réparées et leurs auteurs réprimandés par leur manque de soin : c'est la moindre des choses ! » s'exclama le Chef de Chantier, dans un élan de vertueuse colère. « Maintenant, je voudrais vous présenter une recrue possible pour notre main-d'œuvre. Il ne possède aucune expérience dans le métier et demande à réfléchir avant d'entrer dans notre équipe. S'il

accepte, j'envisage de lui faire accomplir la période d'essai habituelle comme assembleur de blocailles, avant de lui confier l'affûtage des outils et l'excavation préliminaire. »

— « Certes, cela concorderait avec nos procédés habituels. Toutefois... »

Pharesme glissa en avant sans effort, s'empara de la main gauche de Cugel et fit une rapide divination sur les ongles. Son expression doucereuse devint grave. « Je vois quatre variétés de contradictions. Néanmoins il est clair que ton penchant optimum réside ailleurs que dans la taille et le façonnage du roc. Je te conseille de chercher un emploi différent et plus approprié. »

— « Bien parlé ! » s'écria le Chef de Chantier. « Le Sorcier Pharesme fait la démonstration de son infaillible altruisme ! Pour ne pas commettre d'impair, je retire sur-le-champ mon offre d'emploi. Le repos sur une couche et l'essai des petits profits devenant sans objet, il est inutile que vous perdiez ici un temps irremplaçable. »

Cugel fit une triste figure. « Une voyance aussi superficielle peut très bien être erronée. »

Le Chef de Chantier dressa verticalement son index à neuf mètres, en signe de remontrance indignée, mais Pharesme approuva d'un air placide. « C'est tout à fait exact et je serai heureux de te faire une divination plus étendue, bien que le processus nécessite de six à huit heures. »

— « Tant que cela ? » s'étonna Cugel.

— « C'est le strict minimum. Pour commencer, tu es emmailloté de la tête aux pieds dans les intestins de hiboux fraîchement tués, puis on t'immerge dans un bain chaud contenant une certaine quantité de substances organiques secrètes. Je dois, bien entendu, carboniser le petit orteil de ton pied gauche et dilater suffisamment ton nez pour y introduire un scarabée explorateur, qui puisse étudier les conduits d'aller et retour de ton sensorium. Mais tu vas me suivre dans mon laboratoire, pour que nous commencions le processus en temps utile. »

Cugel se tortilla la peau du menton d'un côté et de l'autre. Il finit par déclarer : « Je suis un homme prudent et il me faut réfléchir même sur l'opportunité d'entreprendre une telle divination ; par conséquent, j'aurais besoin de quelques jours de calme et de somnolence méditative. Votre installation et le nympha-

rium qui la jouxte semblent remplir les conditions requises pour mon état d'âme ; aussi... »

Pharesme secoua la tête avec indulgence. « Comme toute autre vertu, la prudence peut être poussée à l'extrême. La divination doit avoir lieu sur-le-champ. »

Cugel tenta de discuter encore mais Pharesme se montra inflexible et ne tarda pas à repartir en glissant en bas de la piste.

Désolé, Cugel se tint à l'écart, envisageant tel ou tel stratagème. Le soleil approchait du zénith et les ouvriers commençaient à se livrer à des conjectures sur le genre de mets qui leur seraient servis pour leur repas de midi. Enfin le Chef de Chantier donna le signal de la pause ; ils déposèrent tous leurs outils et se rassemblèrent près du chariot qui contenait leurs repas.

Cugel lança d'une voix forte, mais sur un ton de plaisanterie, que s'il était convié à partager leur déjeuner il se laisserait faire, mais le Chef de Chantier ne voulut rien savoir. « Comme dans toutes les activités de Pharesme la plus grande exactitude doit prédominer. C'est une anomalie impensable que cinquante-quatre hommes doivent consommer une nourriture prévue pour cinquante-trois. »

Cugel ne trouva rien à lui répondre et s'assit en silence, tandis que les tailleurs de pierre dévoraient des pâtés de viande, des fromages et du poisson fumé. Tous affectèrent de l'ignorer, sauf un petit homme d'un quart d'aune, dont la générosité dépassait de beaucoup la taille et qui voulut partager avec Cugel sa portion de nourriture. Cugel répondit qu'il n'avait pas du tout faim, se leva et se mit à errer sur le chantier, dans l'espoir de trouver quelque nourriture oubliée dans une cachette. Il rôda ici et là, mais les assembleurs de blocailles avaient enlevé toute trace de substance étrangère à leur matériau.

L'estomac dans les talons, Cugel arriva au centre du chantier, où il aperçut, étalée sur un disque sculpté, une créature très étrange : c'était essentiellement une sphère gélatineuse, à la surface de laquelle semblaient nager des parcelles luminescentes, et d'où un certain nombre de tubes ou tentacules transparents rayonnaient en s'amenuisant jusqu'à l'invisibilité. Cugel se pencha pour examiner la créature, que des pulsations internes faisaient palpiter sur un rythme lent. Il la pressa du doigt et de brillantes petites étincelles jaillirent au point de contact. Intéressant : une créature

aux capacités exceptionnelles ! Retirant une épingle de ses vêtements, il piqua un tentacule, qui émit une pulsation lumineuse irritée, tandis que les mouchetures dorées de sa matière semblaient bouillonner. De plus en plus intrigué, Cugel se pencha davantage, se livrant à des expériences, sondant la bête ici et là, s'amusant beaucoup à observer ses étincelles et lueurs de colère.

Une nouvelle pensée vint à l'esprit de Cugel. La créature présentait les caractéristiques à la fois d'un cœlentéré et d'un échinoderme. Etait-ce une méduse terrestre ? Un mollusque privé de sa coquille ? Enfin, question de première importance, était-ce un animal comestible ?

Cugel sortit son amulette, l'appliqua sur le globe central et sur chaque tentacule. Il n'entendit ni carillon ni bourdonnement : la créature n'était pas empoisonnée. Il dégaina son couteau, essaya de trancher un des tentacules, mais trouva sa substance trop élastique et solide pour être coupée. Il y avait un brasero non loin de là, qui était allumé pour servir à forger et affûter les outils des ouvriers. Cugel souleva la créature par deux de ses tentacules, l'emporta vers le brasero et la disposa au-dessus du feu. Il la grilla soigneusement et, quand il la jugea assez cuite, essaya de la manger. Après des efforts variés et qui manquaient de dignité, il finit par ingurgiter la créature, la trouvant insipide et sans grande valeur nutritive.

Les tailleurs de pierres s'en retournaient à leur travail. Ayant décoché un lourd regard au contremaître, Cugel descendit sur la piste.

La demeure du Sorcier Pharesme n'était pas très éloignée. Huit dômes de cuivre, de mica et de verre d'un bleu vif, aux formes bizarres, surmontaient cette longue et basse construction de grès. Pharesme en personne était assis devant sa porte, contemplant à loisir la vallée avec une sereine et infinie magnanimité. Il salua Cugel d'un geste paisible de la main. « Je te souhaite bon voyage et bonne chance pour tes futurs projets. »

— « J'apprécie à leur valeur vos bons vœux, » répondit Cugel avec quelque amertume. « Vous auriez pu néanmoins me rendre un service plus insigne en m'accordant une part de votre repas de midi. »

Sans se départir de sa placide bienveillance, Pharesme déclara :

— « Cela aurait été un acte d'altruisme erroné. Une trop basse générosité corrompt le bénéficiaire et réduit à néant son esprit d'entreprise. »

Cugel eut un rire dépité. « Je suis un homme au caractère endurci et je ne me plains pas, encore que j'aie été réduit, faute de mieux, à me nourrir d'un grand insecte transparent, que j'ai trouvé au beau milieu de vos roches sculptées. »

Pharesme sursauta, subitement intéressé. « Un grand insecte transparent, dis-tu ? »

— « Un insecte, un cœlentéré ou un mollusque... qui sait ? Il ne ressemble à aucune créature que j'aie jamais vue et sa saveur, même après une cuisson convenable sur le brasero, n'avait rien de particulier. »

Pharesme s'éleva à quelques mètres en l'air, pour mieux foudroyer Cugel de son regard. « Décris-moi cette créature en détail ! » ordonna-t-il d'une voix basse et râpeuse.

Surpris par la rudesse de Pharesme, Cugel s'exécuta. « Elle était grande comme ceci. » Il indiquait les dimensions avec les mains. « Son aspect avait une transparence gélatineuse, couverte d'innombrables mouchetures dorées. Celles-ci clignotaient et palpitaient quand la créature était dérangée. Les tentacules allaient en s'amincissant et semblaient disparaître quelque part plutôt que de s'arrêter net. Cette bête manifesta une certaine résistance et son ingestion s'avéra difficile. »

Pharesme se prit la tête entre les mains, accrochant ses doigts dans le jaune duvet de sa chevelure. Les yeux levés au ciel, il poussa un cri tragique. « Ah ! dire que pendant cinq cents ans j'ai peiné pour attirer cette créature, me désespérant, doutant, passant mes nuits à méditer, sans toutefois abandonner complètement l'espoir que mes calculs étaient justes et mon grand talisman efficace. Alors, quand enfin elle est apparue, il a fallu que tu t'en empares sans autre motif que d'assouvir ta répugnante gloutonnerie ! »

Cugel, un peu effrayé par le courroux de Pharesme, affirma qu'il avait agi sans mauvaise intention. Pharesme ne s'apaisa pas pour autant. Il fit remarquer que Cugel avait commis un abus de confiance et que, de ce fait, il n'avait aucun droit de plaider non coupable. « Tu es un fripon invétéré, qui as cru arranger les choses en portant à ma connaissance cette mauvaise nouvelle. Ma

bienveillance m'inclinait à te tolérer, mais je vois que ce fut une grave erreur. »

— « Puisqu'il en est ainsi, » déclara Cugel avec dignité, « je vais vous débarrasser sur-le-champ de ma présence. Je vous souhaite bonne chance pour la fin de la journée et je vous dis adieu. »

— « Pas si vite, » dit Pharesme d'une voix glaciale. « L'exactitude a été perturbée ; le préjudice qui a été causé exige une contre-manœuvre validant la Loi de l'Equilibre. Je puis définir ainsi la gravité de ton forfait : si je fais exploser à l'instant même les plus infimes particules de ton être, l'expiation n'équivaudra qu'à un dix-millionnième de ton crime. Un châtiment plus rigoureux s'impose. »

En proie à une profonde angoisse, Cugel s'écria : « J'admets qu'une action fort regrettable a été commise, mais rappelez-vous : je n'y ai participé que par le plus grand des hasards. J'affirme catégoriquement que je suis tout à fait innocent et que je n'avais aucune intention criminelle. Là-dessus, je vous présente mes excuses les plus empressées. Et maintenant, comme j'ai encore une longue route devant moi, je vais... »

D'un geste péremptoire, Pharesme coupa la parole à Cugel et respira profondément. « Tu ne peux pas comprendre le malheur dont tu m'as affligé. Je vais te l'expliquer, afin que tu ne sois pas stupéfié par le sort qui t'attend. Comme je te l'ai fait pressentir, l'arrivée de la créature fut le couronnement de mon immense effort. J'avais déterminé sa nature par l'étude de quarante-deux mille grimoires, tous écrits en langage cryptique : une tâche qui m'a pris cent ans. Au cours des cent années qui suivirent, j'ai mis au point une épure du piège susceptible de se refermer sur la créature et j'en ai préparé les spécifications exactes. Ensuite, j'ai réuni des tailleurs de pierre et, pendant une période de trois cents ans, j'ai donné une forme tangible au modèle que j'avais créé sur plan. Et de même que les subsumes, les variates et les intercongèles créent un superpullulement de toutes les zones, qualités et parties internes dans une volute crystorrhoïde, qui finissent par stimuler la ponentiation d'une chute pro-ubiétale, de même aujourd'hui s'est produite la concaténation ; la « créature », comme tu l'appelles, s'est pervoluée d'elle-même ; et toi, avec ton idiote malveillance, tu l'as dévorée ! »

Cugel fit remarquer, d'un ton assez arrogant, que l' «idiote mal-

veillance » à laquelle le magicien affolé faisait allusion n'était en réalité que l'état d'un homme qui avait faim. Et de toute façon, qu'avait-elle de si extraordinaire, la « créature »? On pouvait en trouver d'autres aussi laides dans le filet de n'importe quel pêcheur.

Pharesme se redressa de toute sa taille, en lançant un regard furibond à Cugel. « Cette *créature,* » fit-il d'une voix grinçante, « c'était la TOTALITÉ. Le globe central représentait tout l'espace, vu inversé. Les tubes étaient des tourbillons plongeant dans différentes époques, et les méfaits que tu as commis en la touchant, en la piquant, en la cuisant et en la mâchant, sont inimaginables ! »

— « A propos, quels seront les effets de la digestion ? » s'enquit finement Cugel. « Est-ce que les composants divers de l'espace, du temps et de l'entité garderont leurs caractéristiques après être passés tout au long de mes voies internes ? »

— « Peuh, voilà une piètre conception ! Qu'il me suffise de dire que tu as fais des dégâts et créé une sérieuse tension dans la structure ontologique. Inexorablement, j'exige que tu rétablisses l'équilibre. »

Cugel écarta les mains. « N'est-il pas possible qu'une erreur ait été commise ? Que la « créature » n'ait été rien de plus qu'une pseudo-TOTALITÉ ? Ou bien est-il concevable que la « créature » puisse être de quelque façon attirée une fois de plus ? »

— « Les deux premières théories sont insoutenables. Quant à la dernière, je dois avouer que certains expédients fantastiques ont trotté dans ma cervelle. » Pharesme fit un signe et les pieds de Cugel se soudèrent au sol. « Je dois me retirer dans mon laboratoire et étudier toute la signification de ces fâcheux événements. Je reviendrai en temps opportun. »

— « D'ici là je serai tombé d'inanition, » se tourmenta Cugel. « C'est égal, un croûton de pain et un morceau de fromage auraient évité tous les événements qui me sont à présent reprochés. »

— « Silence ! » tonitrua Pharesme. « N'oublie pas que ta sanction n'est pas encore fixée; c'est le comble d'une impudente audace de faire le matamore avec une personne qui a déjà tant de peine à garder son calme ! »

— « Permettez-moi au moins de vous dire ceci, » répondit Cugel. « Si vous me trouvez, au retour de votre divination, raide

mort sur le chemin, vous aurez gaspillé beaucoup de temps à me choisir un châtiment. »

— « Ressusciter quelqu'un est une tâche facile, » dit Pharesme. Il se dirigea vers son divinatoire, puis, se ravisant, eut un geste d'impatience. « Allons, viens ; il m'est plus facile de te nourrir que de revenir sur la route. »

Cugel sentit que ses pieds redevenaient libres et il suivit Pharesme sous une large voûte qui menait au divinatoire. Dans une vaste salle aux murs gris évasés, illuminée par des polyèdres de trois couleurs, Cugel dévora la nourriture que Pharesme fit apparaître. Tandis qu'il se restaurait, Pharesme s'enferma dans son laboratoire, où il s'occupa de ses divinations. Comme le temps passait, Cugel ne tint plus en place et voulut, à trois reprises, s'approcher de la porte voûtée de l'officine. Chaque fois un Pressentiment vint le dissuader, d'abord sous la forme d'une goule bondissante, puis comme un flamboyant éclair en zigzag, enfin sous l'aspect d'une nuée d'étincelantes guêpes rouges.

Découragé, Cugel alla s'asseoir sur un banc et se mit à attendre, accoudé sur ses longues jambes, soutenant son menton à deux mains.

Pharesme réapparut enfin, la robe froissée, les cheveux en désordre, tout hérissés. Cugel se leva lentement.

— « J'ai appris où se trouve TOTALITÉ, » dit Pharesme, avec des éclats de voix qui résonnaient comme des coups de gong. « Dans son indignation, elle a quitté avec horreur ton estomac pour se réfugier dans un passé qui remonte à un million d'années. »

Cugel hocha la tête d'un air solennel. « Permettez-moi de vous présenter mes condoléances et de vous donner un conseil : ne désespérez jamais ! Il se peut que la « créature » décide de revenir dans vos parages. »

— « Trêve de boniments ! TOTALITÉ doit être retrouvée. Suis-moi. »

Cugel se laissa conduire à contrecœur par Pharesme dans une petite pièce ayant des murs à carrelage bleu, avec un toit formé d'une vaste coupole en verre bleu et orange. Pharesme montra du doigt un disque noir au milieu du plancher. « Mets-toi là. »

Cugel obéit d'un air maussade. « Je sens en quelque sorte que... »

— « Silence ! » Pharesme s'avança. « Regarde cet objet ! » Il exhiba une sphère d'ivoire de la grosseur de deux poings, ouvragée

avec une grande finesse de détails. « Tu vois ici le modèle d'où a découlé mon grand œuvre. C'est l'expression symbolique de la NULLITÉ, sur laquelle la TOTALITÉ doit nécessairement s'attacher, en vertu de la Deuxième Loi des Affinités Cryptorrhoïdes de Kratinjae, qui t'est peut-être familière. »

— « Pas sous tous ses aspects, » répondit Cugel. « Mais puis-je connaître vos intentions ? »

Un froid sourire se dessina sur les lèvres de Pharesme. « Je suis sur le point de tenter un des sortilèges les plus puissants qui aient jamais été accomplis : un sortilège si rébarbatif, si déplaisant et si coercitif que Phandaal, le Sorcier de Haut Rang du Grand Motholam, en proscrivit l'usage. Si je suis capable de le mener à bien, tu seras propulsé dans un passé qui remonte à un million d'années. Tu y résideras jusqu'à ce que tu aies accompli ta mission, après quoi tu pourras revenir. »

Cugel sortit vivement du cercle noir. « Je ne suis pas l'homme de cette mission, quelle qu'elle soit. Je vous engage vivement à en charger quelqu'un d'autre! »

Pharesme ignora cette remontrance. « Bien entendu, la mission consiste à mettre le symbole en contact avec TOTALITÉ. » Il sortit une liasse de papiers de soie gris entortillés. « Pour faciliter tes recherches, je te fais don de ce document qui contient tous les vocables possibles dans n'importe quel système concevable d'expression. « Il lança la résille dans l'oreille de Cugel, où elle s'engagea rapidement dans le nerf des expressions consonantes. « A présent, » dit Pharesme, « il te suffira d'entendre parler une langue étrangère seulement pendant trois minutes pour bien la connaître. Et voici autre chose pour accroître tes chances de succès : cette bague. Remarque le joyau : si tu approches de TOTALITÉ dans un rayon d'une lieue, la gemme jettera des feux qui te guideront. Est-ce que tout cela est clair? »

Cugel acquiesça de mauvaise grâce. « Il y a une autre question à considérer. Supposons que vos calculs soient erronés et que TOTALITÉ ne soit retournée que de neuf cent mille ans dans le passé : qu'adviendra-t-il ? Devrai-je vivre toute ma vie dans une ère probablement barbare ? »

Mécontent, Pharesme fronça les sourcils. « Une telle éventualité implique une erreur de dix pour cent. Mon système de calcul admet rarement un écart supérieur à un pour cent. »

Cugel se mit à faire des comptes, mais Pharesme lui montra

le disque noir et lui ordonna : « Rentre là-dedans ! Et n'en bouge plus! »

Transpirant de tous ses pores, les genoux tremblants et fléchissants, Cugel regagna sa place.

Pharesme se retira tout au bout de la pièce et s'installa au centre d'un cercle formé par un tube d'or lové comme un serpent, qui se dressa aussitôt et s'enroula en spirale autour de son corps. Il prit sur un pupitre quatre disques noirs, qu'il se mit à battre et avec lesquels il jongla ensuite avec une si fantastique dextérité qu'ils brouillèrent la vue de Cugel. Pharesme jeta enfin les disques loin de lui ; tournoyant et roulant en l'air, ils descendirent progressivement vers Cugel.

Pharesme prit ensuite un tuyau blanc, qu'il serra contre ses lèvres, et il proféra une incantation. Le tuyau s'enfla, se bomba, devint un globe énorme. Pharesme en tordit l'embouchure pour le fermer et, jetant un sort d'une voix tonitruante, lança le globe sur les disques tournoyants. Tout explosa. Cugel fut cerné, saisi, tiraillé vers l'extérieur dans toutes les directions, comprimé avec une égale violence. Le résultat final fut une poussée en sens contraire de toute chose, avec une impulsion équivalente à une période d'un million d'années. Au milieu de lueurs fulgurantes et de visions déformées, Cugel fut transporté hors des limites de ses perceptions.

Cugel reprit conscience dans la lumière mordorée du soleil, qui brillait d'un éclat qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il était couché sur le dos, les yeux levés vers un ciel d'un bleu tendre, plus léger et plus pur que le ciel indigo de son temps.

Il détendit les bras et les jambes, vit qu'ils fonctionnaient bien, se mit sur son séant, puis se leva lentement, clignant des yeux dans une clarté qui ne lui était pas familière.

La topographie n'avait que peu changé. Les montagnes du nord étaient plus hautes et plus abruptes. Cugel n'aurait pu repérer le chemin par lequel il était arrivé, ou plus exactement par lequel il *arriverait*. A l'emplacement des installations de Pharesme, s'étendait à présent une forêt d'arbres bas, au vert et duveteux feuillage, où pendaient des grappes de baies rouges. La vallée était restée la même, mais les rivières avaient des cours différents et l'on apercevait trois grandes cités à des distances variées.

L'air de la vallée était imprégné d'une étrange odeur piquante, mêlée d'émanations de vieille poussière et de moisissure. Cugel eut l'impression qu'une singulière mélancolie était en suspens dans cet air. En fait, il lui sembla entendre de la musique : une lente et plaintive mélodie, si triste qu'elle lui fit venir des larmes aux yeux. Il chercha la source de cette musique, mais elle s'affaiblit et prit fin avant qu'il l'eût trouvée, pour ne reprendre que lorsqu'il eut cessé d'y prêter l'oreille.

Pour la première fois, Cugel tourna les yeux vers les falaises qui se dressaient à l'ouest et son impression de déjà vu revint, plus forte que jamais. Cugel se frotta le menton avec perplexité. Il se trouvait à une époque antérieure d'un million d'années à celle où il avait eu une autre occasion d'apercevoir ces falaises. De ce fait, par définition, il devait les voir maintenant pour la première fois. Or, c'était également la deuxième fois qu'il les voyait, puisqu'il se rappelait très bien l'effet initial que lui avaient produit ces falaises. D'autre part, on ne pouvait aller à l'encontre de la chronologie et, compte tenu d'un tel fait, l'actuelle vision précédait la première. Un paradoxe, songea Cugel, une véritable énigme ! Laquelle des deux visions se trouvait-elle à l'origine de cette poignante sensation de déjà vu qu'il avait ressentie chaque fois ?...

Cugel écarta de son esprit ce sujet qu'il trouvait oiseux. Il s'apprêtait à regarder ailleurs quand quelque chose frappa sa vue, retenant son attention sur les falaises. Une musique venait d'éclater soudain, faisant vibrer l'espace — la musique pleine d'angoisse et d'infini désespoir qu'il avait déjà entendue... Cugel vit alors, stupéfait, une grande créature ailée, drapée de voiles blancs, qui volait très haut en bordure des falaises. Elle avait de longues ailes aux nervures de chitine noire, recouvertes d'une membrane grise. Glacé d'effroi, Cugel la vit s'engouffrer dans une caverne haut perchée au flanc d'une falaise.

Un gong sonna le glas dans une direction que Cugel ne put définir. Des harmoniques frissonnèrent dans l'espace et, quand ils cessèrent, la musique inouïe devint presque audible. Arrivant du fond de la vallée, une des créatures ailées apparut, portant un corps humain, dont Cugel ne put déterminer l'âge ou le sexe. Elle voltigea près de la falaise et laissa tomber son fardeau. Cugel crut entendre un faible cri. La musique se fit triste, majestueuse,

résonnante. Le corps semblait tomber lentement d'une grande hauteur et il finit par s'écraser au pied de la falaise.

La créature ailée, après avoir laissé tomber le corps, se posa en planant sur une haute corniche, où elle replia ses ailes et se tint comme un homme, parcourant du regard la vallée. Cugel se tapit derrière un rocher. Avait-il été vu ? Il n'était sûr de rien. Il poussa un profond soupir. Ce triste âge d'or du passé n'était pas de son goût ; plus vite il le quitterait, mieux cela vaudrait. Il examina la bague que Pharesme lui avait procurée, mais la gemme ne brillait pas plus qu'un bout de verre terne, sans aucun de ces feux jaillissants qui devaient lui indiquer la direction de TOTALITÉ. C'était ce que craignait Cugel. Pharesme s'était trompé dans ses calculs et Cugel ne pourrait jamais revenir à son époque.

Un claquement d'ailes lui fit lever la tête. Il se dissimula le mieux qu'il le put derrière son rocher. La musique funèbre s'enfla et passa au loin dans un soupir, tandis que, à la lueur du soleil couchant, la créature ailée voltigeait près de la falaise et laisait tomber sa victime. Puis l'être volant atterrit sur une corniche avec un grand battement d'ailes et pénétra dans une caverne.

Cugel se releva et courut, le dos courbé, en bas de la piste, dans le crépuscule ambré.

Le sentier ne tarda pas à pénétrer dans un bosquet, où Cugel s'arrêta pour reprendre son souffle ; après quoi il poursuivit sa route d'un pas plus modéré. Il passa près d'un lopin de terre cultivée, où se dressait une hutte vide. Cugel envisagea de s'y abriter pour la nuit, mais il crut apercevoir une forme sombre qui l'observait de l'intérieur et ne s'y arrêta point.

La piste s'éloignait des falaises, traversant des collines ondulées, et, juste avant que le crépuscule cédât la place à la nuit, Cugel arriva devant un village qui se trouvait sur les bords d'un étang.

Cugel s'approcha prudemment, mais fut rassuré par son apparence de propreté, de saine économie rurale. Dans un parc au bord de l'étang, se dressait un pavillon probablement destiné à la musique, à la pantomime ou à la déclamation ; tout autour du parc il y avait d'étroites maisonnettes à hauts pignons, ornés de dentelures. En face de l'étang s'élevait une plus vaste construction, avec une façade en bois ouvragé, ornée de plaques d'émail rouges, bleues et jaunes. Trois grands faîtages lui servaient de toiture, le pignon central étant surmonté d'un panneau aux sculptures ta-

rabiscotées, tandis que ceux de droite et de gauche supportaient une série de petites lampes sphériques bleues. Devant la façade, il y avait une vaste pergola qui abritait des bancs, des tables et un espace libre. Des feux follets rouges et verts l'éclairaient. Là, les villageois prenaient leurs aises, inhalant de l'encens et buvant du vin, tandis que jeunes gars et jeunes filles sautillaient en levant haut la jambe, au son des pipeaux.

Enhardi par la vue de cette scène paisible et pastorale, Cugel s'approcha. Les villageois avaient un type qu'il n'avait jamais rencontré dans ses voyages. De taille peu élevée, ils avaient en général de grandes têtes et de longs bras agités. La teinte orange de leur peau rappelait fortement celle d'une citrouille. Leurs dents et leurs yeux étaient noirs. Leurs cheveux, également noirs, pendaient en bandeaux lisses de chaque côté du visage, chez les hommes, et se terminaient par une frange de perles bleues, tandis que les femmes les relevaient en les enroulant autour d'anneaux blancs et d'épingles, formant ainsi une coiffure compliquée. Ils avaient la mâchoire lourde et les pommettes proéminentes ; leurs grands yeux étirés tombaient bizarrement aux coins externes. Ils avaient de longs nez et de longues oreilles, animés d'un mouvement musculaire considérable, ce qui donnait à leurs physionomies une grande vivacité.

Les hommes portaient des jupons à volants noirs, des surcots bruns, un couvre-chef composé d'un large disque noir, d'un cylindre noir, d'un disque plus réduit, le tout surmonté d'une boule dorée. Les femmes portaient des pantalons noirs, des jaquettes brunes avec des disques émaillés au nombril et, sur chaque fesse, une fausse queue de plumes vertes ou rouges, probablement pour indiquer si elles étaient mariées ou célibataires.

Cugel s'avança dans la lumière des feux follets ; aussitôt toutes les conversations s'arrêtèrent. Les nez devinrent rigides, les yeux regardèrent fixement et les oreilles se tordirent, intriguées. Cugel distribua des sourires à gauche et à droite, agita la main d'un geste débonnaire pour saluer tout le monde et s'assit à une table inoccupée.

Il y eut des murmures d'étonnement à des tables variées, trop discrets pour arriver aux oreilles de Cugel. Bientôt un des doyens se leva, s'approcha de la table et prononça une phrase,

inintelligible pour Cugel, car le dispositif de Pharesme n'était pas de capacité suffisante pour interpréter si vite cette langue inconnue. Cugel eut un sourire poli, en écartant largement les mains, dans un geste bien intentionné d'incompréhension. Le doyen parla de nouveau, sur un ton un peu plus sec, et de nouveau Cugel lui indiqua qu'il était incapable de le comprendre. Le doyen eut un brusque mouvement d'oreilles réprobateur et tourna les talons. Cugel fit signe au tenancier, lui montra du doigt le pain et le vin qui se trouvaient sur une table et manifesta par gestes son désir qu'on lui en servît.

Le tenancier posa une question que, malgré son inintelligibilité, Cugel fut capable d'interpréter. Il exhiba une pièce d'or et le tenancier s'éloigna, apparemment satisfait.

Les conversations reprirent aux différentes tables et bientôt Cugel en saisit le sens. Après avoir mangé et bu, il se leva, se dirigea vers la table du doyen qui lui avait parlé en premier et s'inclina respectueusement devant lui. « Me permettez-vous de m'asseoir à votre table ? »

— « Certainement, si vous y êtes disposé. Prenez place. » Le doyen indiqua un siège. « Votre conduite m'a laissé supposer, non seulement que vous étiez sourd et muet, mais aussi affligé de débilité mentale. Il semble à présent évident que vous pouvez, tout au moins, entendre et parler. »

— « Je professe également la rationalité, » répondit Cugel. « En tant que voyageur venu de loin, ignorant de vos coutumes, j'ai jugé préférable de vous observer d'abord tranquillement, dans la crainte de commettre par mégarde un impair. »

— « Ingénieux quoique bizarre, » commenta le doyen. « Toutefois votre conduite ne présente pas de contradiction flagrante avec l'orthodoxie. Puis-je m'enquérir des motifs qui vous amènent à Farwan ? »

Cugel jeta un coup d'œil à sa bague ; le chaton était terne et sans vie ; TOTALITÉ se trouvait évidemment ailleurs. « Mon pays d'origine manque de culture générale ; aussi je voyage pour étudier les us et coutumes des peuples plus civilisés. »

— « Vraiment ! » Le doyen rumina la question pendant un moment, puis acquiesça d'un air entendu. « Votre accoutrement et votre physionomie sont d'un type qui ne m'est pas familier ; où se trouve donc votre pays natal? »

— « Il est situé dans une région si lointaine, » déclara Cugel,

que jamais jusqu'à présent je n'ai eu connaissance du pays de Farwan ! »

Les oreilles du doyen s'aplatirent de stupeur. « Quoi ? Le glorieux Farwan, inconnu ? Les grandes cités d'Impergos, de Tharuwe, de Rharverjand... toutes ignorées ? Et les illustres Sembers ? La renommée des Sembers est sûrement arrivée jusqu'à vous. Ils ont expulsé les pirates des étoiles, amené la mer au Pays des Plate-Formes ; la splendeur du Palais de Padara dépasse toute description! »

Cugel secoua tristement la tête. « Aucun écho de cette extraordinaire magnificence n'est parvenu à mes oreilles. »

Le doyen tordit son nez d'un air morose. Il dit sèchement : « Les faits que je vous ai exposés sont exacts. »

— « Je n'en doute pas, » dit Cugel. « En fait, j'admets mon ignorance. Mais veuillez m'en apprendre davantage, car il se peut que je sois contraint de séjourner longtemps dans cette région. Par exemple, quelles sont ces créatures ailées qui gîtent dans la falaise? »

Le doyen montra le ciel du doigt. « Si vous aviez les yeux d'un titvit nocturne, vous pourriez remarquer une lune sombre qui tourne autour de la terre et qui est invisible, sauf quand elle projette son ombre sur le soleil. Les créatures ailées sont les hôtes de ce monde obscur et leur nature fondamentale est inconnue. Elles servent le Grand Dieu Yelisea de la manière suivante : chaque fois qu'un homme ou une femme va mourir, les créatures ailées en sont informées par un signal de détresse que leur donne la Norne (1) de la personne agonisante. Là-dessus, elle descendent vers le malheureux et l'emportent dans leurs cavernes, qui sont en réalité des voies d'accès magiques au pays sacré de Byssom. »

Cugel se renversa en arrière, arquant ses noirs sourcils avec un brin d'ironie. « Vraiment ? » dit-il, d'un ton que le doyen estima insuffisamment convaincu.

— « La véracité des faits que je viens de vous exposer ne peut aucunement être mise en doute. L'orthodoxie découle de ce fondement axiomatique et les deux systèmes se renforcent mutuellement ; par conséquent chacun d'eux est doublement validé. »

Cugel se rembrunit. « Sans aucun doute tout se passe comme

(1) Dans la mythologie scandinave, les Nornes étaient les vierges du passé, du présent et de l'avenir, qui réglaient la vie des hommes. (N.D.T.)

vous l'affirmez — mais n'arrive-t-il point parfois aux créatures ailées de se tromper dans le choix de leurs victimes ? »

Contrarié, le doyen donna un coup sec sur la table. « La doctrine est irréfutable, car ceux que les créatures ailées emportent ne survivent jamais, même s'ils paraissent en parfaite santé. De l'aveu général, la chute sur les rochers provoque la mort, mais c'est la miséricorde d'Yelisea qui juge convenable d'accorder une fin rapide plutôt que de laisser se prolonger la douleureuse agonie due à un ulcère. C'est un système tout à fait bienfaisant. Les créatures ailées ne font que rassembler les moribonds, qui sont ensuite projetés à travers la falaise dans le pays sacré de Byssom. De temps en temps un hérétique n'est pas de cet avis et, dans ce cas... mais je suis sûr que vous partagez le point de vue orthodoxe ? »

— « De tout mon cœur, » assura Cugel. « Les principes de votre croyance sont d'une indiscutable justesse. » Et il but une bonne rasade de vin. Au moment même où il reposait son gobelet, une musique assourdie traversa l'air comme un murmure : une harmonie infiniment douce, infiniment mélancolique. Aussitôt ce fut le silence parmi tous ceux qui étaient assis sous la pergola — bien que Cugel ne fût pas certain d'avoir vraiment entendu la musique.

Le doyen se pencha un peu en avant et but une gorgée. Seulement alors il leva les yeux. « Les créatures ailées passent audessus de nous en ce moment même. »

Cugel se tirailla pensivement le menton. « Comment se protège-t-on des créatures ailées ? »

La question était mal posée ; le doyen eut un regard furieux, tandis que ses oreilles se rabattaient en avant. « Si une personne est sur le point de mourir, les créatures ailées apparaissent. Dans le cas contraire, elle n'a rien à craindre. »

Cugel opina du chef à plusieurs reprises. « Vous avez dissipé mes doutes. Demain — puisque vous et moi nous sommes manifestement en excellente santé — nous escaladerons, si vous le voulez bien, la colline et nous nous promènerons de long en large près de la falaise. »

— « Non, » fit le doyen, « et pour la raison suivante : l'atmosphère à une telle altitude est insalubre ; un homme est susceptible d'inhaler une vapeur délétère, préjudiciable à la santé. »

— « Je m'en rends compte parfaitement, » dit Cugel. « Si nous

arrêtions là ce pénible sujet? Pour l'heure, nous sommes bien vivants et dissimulés dans une certaine mesure par les treilles qui voilent la pergola. Mangeons et buvons et admirons les réjouissances. La jeunesse du village danse avec beaucoup d'agilité. »

Ayant vidé son gobelet, le doyen se leva. « Faites ce qu'il vous plaira ; quant à moi, l'heure est venue de mon Humiliation Rituelle, cet acte faisant partie intégrante de notre croyance. »

— « J'accomplirai quelque chose de ce genre un peu plus tard, » dit Cugel. « Je vous souhaite beaucoup de plaisir en sacrifiant à votre rite. »

Le doyen sortit de la pergola et Cugel resta seul. Bientôt quelques jeunes gens, poussés par la curiosité, vinrent le rejoindre, et Cugel expliqua une fois de plus les raisons de sa présence, en insistant moins, toutefois, sur le caractère primitif et barbare de sa terre natale, car il y avait plusieurs filles parmi eux et Cugel fut émoustillé par leur teint exotique et la vivacité de leurs manières. On servit beaucoup de vin et Cugel fut entraîné dans la danse locale, où l'on sautillait et levait beaucoup la jambe. Il s'en tira fort honorablement.

Cet exercice le mit en contact étroit avec une fille particulièrement aguichante, qui se présenta sous le nom de Zhiaml Vraz. A la fin de la danse, elle enlaça la taille de son cavalier, le reconduisit à sa table et s'assit sur ses genoux. Cette attitude familière ne parut pas provoquer la réprobation des autres jeunes gens et incita Cugel à se montrer entreprenant. « Je n'ai pas encore retenu de chambre à coucher : peut-être est-il temps de le faire. »

La fille appela l'aubergiste. « Avez-vous réservé une chambre pour cet étranger au visage coquin ? »

— « Mais parfaitement, je vais en mettre une à sa disposition. »

Il conduisit Cugel dans une chambre agréable du rez-de-chaussée, meublée d'un lit, d'une commode, d'un tapis et d'une lampe. Sur un des murs pendait une tapisserie tissée en rouge et noir, sur un autre il y avait l'image d'un bébé d'une bizarre laideur, qui semblait pris au piège ou comprimé dans un globe transparent. La chambre convenait à Cugel ; il le dit à l'aubergiste et revint dans la pergola, où les gais lurons commençaient à partir. Seule la fille Zhiaml Vraz attendait le retour de Cugel, qu'elle accueillit si chaleureusement qu'il perdit toute retenue. Après un

dernier verre de vin, il lui glissa à l'oreille : « Peut-être vais-je trop vite en besogne ; peut-être suis-je par trop présomptueux ; peut-être vais-je à l'encontre des bonnes mœurs du village... mais y a-t-il quelque objection à ce que nous allions tous deux dans ma chambre pour nous divertir ? »

— « Il n'y en a aucune, » répondit la fille. « Je ne suis pas mariée et j'ai le droit, par conséquent, de me conduire comme il me plaît, car telle est notre coutume. »

— « Parfait, » dit Cugel. « Préfères-tu m'y précéder ou m'y suivre discrètement ? »

— « Nous irons ensemble ; il est inutile de nous cacher. »

Ils allèrent donc ensemble dans la chambre et s'y livrèrent à bon nombre d'exercices amoureux, après quoi, complètement épuisé, Cugel tomba dans un profond sommeil, car il avait eu une rude journée.

Il se réveilla au milieu de la nuit pour constater que Zhiaml Vraz avait quitté la chambre, ce qui, dans sa somnolence, ne lui causa aucune peine. Il se rendormit aussitôt.

Le bruit de sa porte que l'on ouvrait avec fureur l'éveilla en sursaut. Bien que le soleil ne fût pas encore levé, il vit apparaître une délégation conduite par le doyen, qui se mit à le regarder avec horreur et dégoût.

Le doyen le menaça dans l'ombre d'un long doigt tremblant. « Il me semblait déceler une opinion hérétique ; maintenant le fait est avéré ! Voyez : il dort sans bonnet de nuit ni baume sacré sur le menton. La fille Zhiaml Vraz m'a rapporté qu'à aucun moment de leurs rapports intimes, ce scélérat n'a imploré l'approbation d'Yelisea ! »

— « L'hérésie ne fait aucun doute ! » déclarèrent d'autres membres de la délégation.

— « Que pouvait-on attendre d'autre d'un étranger ? » s'enquit le doyen avec mépris. « Regardez ! En ce moment même il refuse de faire le signe sacré. »

— « Je ne connais pas le signe sacré ! » protesta Cugel. « Je ne connais rien à vos rites ! Ce n'est pas de l'hérésie, c'est simplement de l'ignorance ! »

— « Je ne puis le croire, » fit le doyen. « Pas plus tard qu'hier soir, je vous ai tracé les grandes lignes de l'orthodoxie. »

— « La situation est grave, » dit un autre d'une voix lugubre. « L'hérésie n'existe que par suite de la putréfaction du Lobe de la Rectitude. »

— « C'est une humiliation incurable et fatale, » indiqua un autre, non moins tristement.

— « C'est vrai ! Hélas, c'est trop vrai ! » soupira un troisième, qui se tenait près de la porte. « Homme infortuné ! »

— « Allons ! » s'écria le doyen. « Nous devons régler cette affaire sur-le-champ. »

— « Ne vous donnez pas cette peine, » dit Cugel. « Permettez-moi de m'habiller et je partirai du village pour ne plus y revenir. »

— « Te laisser répandre ailleurs ta détestable doctrine ? Jamais de la vie ! »

Alors ils saisirent Cugel et le sortirent tout nu de sa chambre. Il fut entraîné dans le parc, jusqu'au pavillon qui se trouvait au milieu. Quelques membres du groupe élevèrent un enclos composé de poutrelles de bois sur la plate-forme du pavillon et Cugel fut jeté dans cet enclos. « Que faites-vous ? » s'écria-t-il. « Je ne veux pas participer à vos rites ! »

On ne lui prêta aucune attention et il put voir par les interstices de l'enclos certains des villageois faire monter un grand ballon de papier vert, propulsé par de l'air chaud et soutenant trois feux follets verts.

L'aube blafarde apparut. Les villageois, ayant tout arrangé à leur guise, se retirèrent en bordure du parc. Cugel essaya de grimper hors de l'enclos, mais les barreaux de bois étaient trop grands et trop serrés pour lui donner une prise.

Le ciel devint plus clair. Tout là-haut, brûlaient les feux follets verts. Cugel courba le dos et, comme il avait la chair de poule à cause de la fraîcheur matinale, il arpenta de long en large sa prison. Il s'arrêta court en entendant au loin l'obsédante musique. Elle s'amplifia, devint fracassante. Haut dans le ciel apparut une créature ailée, faisant flotter ses voiles blancs et battant des ailes. Puis elle descendit en planant et Cugel sentit ses membres devenir mous et flasques. La créature ailée voltigea au-dessus de l'enclos, se laissa tomber, enveloppa Cugel dans sa robe blanche, essayant de l'emporter dans les airs.

Mais Cugel s'était cramponné à un barreau de la clôture et la créature ailée essaya en vain de prendre son envol. La pou-

trelle grinça, gémit, craqua. Cugel se débattit, parvint à se libérer du voile qui l'empêtrait et tira sur le barreau avec l'énergie du désespoir. Il se rompit et vola en éclats. Cugel en saisit un fragment, dont il pourfendit la créature ailée. La pointe effilée perça la robe et la créature ailée donna un coup d'aile à son adversaire. Cugel attrapa une des nervures de chitine et, dans un prodigieux effort, la tordit en arrière, de sorte qu'elle se brisa en craquant et que l'aile pendit, arrachée. Horrifiée, la créature ailée fit un grand bond qui l'emporta, en même temps que Cugel, hors du pavillon. Elle se mit à sautiller à travers le village, en laissant traîner son aile brisée.

Cugel lui courut derrière, en la rouant de coups avec un gourdin qu'il avait ramassé. Il eut une brève vision des villageois qui le regardaient, terrifiés ; ils avaient la bouche grande ouverte et humide. Peut-être poussaient-ils des cris perçants, mais il n'entendait rien. La créature ailée sautilla plus vite, sur le chemin de la falaise, avec Cugel à ses trousses, maniant le gourdin de toutes ses forces. Le soleil doré se levait au-dessus des lointaines montagnes ; la créature ailée fit soudain volte-face et Cugel sentit le feu de son regard, bien que son visage, si tant est qu'elle en eût un, fût dissimulé sous une cagoule. Déconcerté, pantelant, Cugel eut un mouvement de recul et il se rendit compte qu'il se trouvaient là presque sans défense, au cas où d'autres fondraient sur lui du haut des airs. Aussi, ayant lancé une imprécation à la créature, il retourna au village.

Tout le monde avait fui. Le village était désert. Cugel éclata de rire. Il se rendit à l'auberge, mit ses vêtements, boucla le ceinturon de son épée. Il alla dans la salle de danse et regarda dans la caisse, où il trouva un certain nombre de pièces de monnaie qu'il transféra dans son escarcelle, auprès de la figurine d'ivoire représentant la NULLITÉ. Il ressortit dehors : mieux valait filer pendant qu'il n'y avait personne dans les parages pour le retenir. Une lueur vacillante attira son attention : la bague scintillait à son doigt, ruisselant de douzaines d'étincelles, qui jaillissaient toutes en direction des falaises.

Cugel secoua la tête d'un air las, vérifia une fois de plus l'orientation de ces dards lumineux. Sans ambiguïté, ils lui indiquaient le chemin d'où il venait. Après tout, les calculs de Pharesme avaient été corrects. Il devait agir avec fermeté s'il ne voulait pas que TOTALITÉ fût de nouveau hors d'atteinte.

Il prit juste le temps de trouver une hache et gagna rapidement la piste, en suivant les luisantes étincelles de sa bague.

Non loin de l'endroit où il l'avait laissée, il retrouva la créature à l'aile mutilée, assise maintenant sur un rocher près du chemin, la cagoule baissée sur la tête. Cugel ramassa une pierre, qu'il lança sur la créature, qui tomba soudain en poussière, ne laissant qu'un petit tas de toile blanche comme trace de son existence.

Cugel continua à gravir le chemin, essayant de se dissimuler de son mieux, mais en vain. Au-dessus de sa tête volaient des créatures, qui battirent des ailes et foncèrent sur lui. Cugel joua de la hache, frappant les ailes, et les créatures s'envolèrent très haut, en décrivant des cercles.

Cugel consulta sa bague et fut conduit encore plus haut sur la piste, avec les créatures ailées tournoyant au-dessus de lui. L'éclat de la bague devint si intense qu'il comprit qu'il touchait au but : en effet, TOTALITÉ se trouvait là, reposant tranquillement sur un rocher !

Cugel retint le cri de triomphe qui lui montait à la gorge. Il sortit le symbole d'ivoire de NULLITÉ, courut en avant et l'appliqua sur le globe gélatineux qui formait la partie centrale.

Comme Pharesme l'avait affirmé, l'adhérence fut immédiate. Avec ce contact, Cugel sentit se dissoudre le sortilège qui le liait à cet âge lointain.

Une chute brutale, des grandes ailes cinglantes ! Cugel mordit la poussière. Un voile blanc l'enveloppa et, comme il tenait NULLITÉ d'une main, il fut incapable de brandir sa hache. Celle-ci lui fut violemment arrachée. Il laissa tomber NULLITÉ, s'agrippa à un roc, donna des coups de pied, parvint à se libérer et se jeta sur sa hache. Mais la créature ailée, saisissant NULLITÉ à laquelle était attachée TOTALITÉ, s'envola dans les airs, emportant son butin au fond d'une caverne haut perchée dans les falaises.

Des forces irrésistibles tiraillaient Cugel, tournoyant dans toutes les directions à la fois. Un grondement remplit ses oreilles, des lueurs violettes palpitèrent, et il fit une chute d'un million d'années dans l'avenir.

Il reprit conscience dans la chambre au carrelage bleu, avec le picotement d'une liqueur aromatique sur ses lèvres. Pharesme, penché au-dessus de lui, lui tapota le visage et instilla un peu

plus de liqueur dans sa bouche. « Réveille-toi! Où est TOTALITÉ ? Comment es-tu revenu ? »

Cugel le poussa de côté, se dressa sur son séant dans sa couche.

« TOTALITÉ ! » rugit Pharesme. « Où est-elle ? Où est mon talisman ? »

— « Je vais vous expliquer, » dit Cugel d'une voix rauque. « Je la tenais quand elle me fut arrachée des mains par des créatures ailées au service du Grand Dieu Yelisea. »

— « Raconte-moi, raconte-moi ! »

Cugel narra dans quelles circonstances il avait d'abord gagné puis perdu ce que Pharesme recherchait. A mesure qu'il parlait, le visage de Pharesme pâlissait de chagrin et ses épaules fléchissaient. Quand le récit prit fin, le sorcier fit sortir Cugel dans la rouge lueur confuse du crépuscule. Ils examinèrent tous deux les falaises à présent désolées et sans vie qui les dominaient. « Dans quelle caverne la créature s'est-elle envolée ? » demanda Pharesme. « Indique-la moi, si tu en es capable ! »

Cugel la montra du doigt. « C'est celle-ci, à ce qu'il me semble. Tout n'était que confusion et battements d'ailes entremêlées... »

— « Ne bouge pas d'ici. » Pharesme se rendit à l'atelier et ne tarda pas à en revenir. « Prends cette lumière, » dit-il, en tendant à Cugel une froide flamme blanche nouée dans une chaîne d'argent. « Prépare-toi. »

Il jeta aux pieds de Cugel une boulette qui se transforma en tourbillon et Cugel fut soulevé à une allure vertigineuse vers la saillie croulante qu'il avait indiquée à Pharesme. Tout près, il y avait la noire ouverture d'une caverne. Cugel en éclaira l'intérieur. Il vit un poussiéreux passage, de trois pas de large et trop élevé pour qu'il pût l'atteindre. Il s'enfonçait dans la falaise, en s'infléchissant un peu sur le côté. Il semblait aride et sans vie.

Tenant sa lampe devant lui, Cugel s'avança lentement dans le passage. Une appréhension indéfinissable faisait battre son cœur à grands coups. Il s'arrêta soudain : était-ce de la musique ? Le souvenir d'une musique ? Il prêta l'oreille et n'entendit rien, mais lorsqu'il voulut se remettre en marche, la peur paralysait ses jambes. Il brandit sa lanterne et plongea un regard dans le poussiéreux passage. Où conduisait-il ? Que trouvait-on au-delà? Une poudreuse caverne ? Un Pandémonium ? Le pays sacré de Byssom ? Cugel avança lentement, tous ses sens en éveil. Il aperçut sur

une saillie rocheuse un sphéroïde brunâtre tout racorni : le talisman qu'il avait emporté dans le passé. Il y avait belle lurette que TOTALITÉ s'en était détachée et avait disparu.

Cugel souleva délicatement l'objet, rendu fragile par un million d'années, et il revint sur la corniche. Le tourbillon, actionné par Pharesme, ramena Cugel au sol.

Redoutant le courroux de Pharesme, Cugel présenta le talisman flétri.

Pharesme le prit entre le pouce et l'index. « C'est tout ce qu'il y avait ? »

— « Je n'ai rien trouvé d'autre. »

Pharesme laissa choir l'objet. En touchant le sol, il tomba aussitôt en poussière. Pharesme regarda Cugel, respira profondément, puis il se détourna, en exprimant par un geste une indicible déception, et il revint dans son divinatoire.

Soulagé, Cugel descendit la piste, passant près des ouvriers qui se tenaient anxieusement groupés dans l'attente des ordres. Ils le gratifièrent d'un regard noir et un homme de deux aunes lui jeta une pierre. Cugel haussa les épaules et poursuivit son chemin vers le sud. Il traversa bientôt l'emplacement du village, qui n'était plus qu'une lande envahie par de vieux arbres noueux. L'étang avait disparu et le sol était dur et sec. Plus bas, dans la vallée, il y avait des ruines, mais rien ne permettait de localiser les antiques cités d'Impergos, de Tharuwe et de Rhaverjand, dont le souvenir était maintenant perdu.

Cugel marchait vers le sud. Derrière lui les falaises se fondirent dans la brume et devinrent bientôt invisibles.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The sorcerer Pharesm.

N.D.L.R. : La quatrième aventure de Cugel : **Les pèlerins,** paraîtra dans notre numéro de septembre.

GORDON R. DICKSON

Salmanazar

Gordon Dickson, auteur prolifique et éclectique, adore combiner de temps à autre une histoire de sorcellerie sans avoir l'air d'y toucher, au besoin en la plaçant dans le cadre le plus banal et le plus contemporain qui soit. On l'a vu déjà dans **Le remplaçant** (n° 136). On le verra aussi dans ce conte, narré tout en sous-entendus.

IL se trouve que maintenant j'ai un chat, une sorte de chat. Je l'appelle Sam.

Cela ne paraît peut-être pas tellement extraordinaire, mais c'est que vous ne me connaissez pas. Je sais très bien toutes les bêtises qu'on a pu raconter sur les célibataires d'un certain âge (comme sur les vieilles filles) ; on a dit notamment qu'ils aimaient les chats et que cela allait avec une tranquille existence dans un pavillon de banlieue et quelque activité au club des amateurs de jardins du coin. Mais je vous assure bien que ce n'est pas mon genre.

Tout d'abord, je ne fais pas mes cinquante ans. Je n'ai pas un seul cheveu gris. Et quant à mon existence, elle est loin d'être tranquille. D'autre part, je dois dire qu'on fait beaucoup plus que jardiner à notre club des amateurs de jardins.

Nous qui en faisons partie, nous sommes obligés de le reconnaître. Tous, Helen Merrivale, Cora Lachese et compagnie, Ahmed Suga (jusqu'à une date récente) et moi-même, nous nous trouvons dans une position dominante quand on considère des organisations plus nouvellement entrées en lice : le club des excursionnistes, celui des automibilistes et celui des joyeux sexagénaires, auxquels s'ajoutent quantité de groupements de moindre envergure qui sont susceptibles de se développer sur un terrain aussi respectable que Glen Hills.

On peut dire que le club des amateurs de jardins est le quartier général de Glen Hills. Et comme tous les groupes qui ont été investis d'une autorité suprême, notre club se trouve conti-

nuellement en proie aux luttes intestines, joutes parfois brillantes mais parfois mortelles, entre les chefs des clans opposés, mais cela seulement quand la sécurité des frontières extérieures a été assurée.

Je savais bien — cela faisait bientôt un an que je m'en étais aperçu — je savais que la chance était contre Helen Merrivale, vétéran pourtant endurci et au courage indéniable. Elle n'eut pas un ni deux, mais cinq coups durs, depuis les places attribuées au pique-nique annuel des anciens jusqu'au vote de l'organisateur de la campagne de propreté. Et ce qui rendait la chose encore plus pénible pour moi était le fait que j'étais son premier lieutenant.

Malgré tout, je ne soupçonnais encore rien quand Helen, l'année dernière au mois d'août, se découvrit une dépression nerveuse, habile manœuvre qui lui permit de se retirer du champ de bataille sans perdre la face. J'allai l'accompagner lors de son départ pour le tour du monde, l'esprit uniquement occupé par la situation délicate qu'elle me laissait sur les bras.

J'allais bien essayer de faire tout ce que je pourrais, mais le résultat était, à l'avance, certain. Des adversaires aussi expérimentés que Cora Lachese ne commettaient jamais d'erreurs. Un par un, je vis mes équipiers et ceux d'Helen dépouillés de leurs responsabilités dans les organisations nouvellement fondées. Bien qu'un sourire de confiance n'eût jamais quitté mes lèvres pendant ces mois terribles, je commençai à faire, moi aussi, des démarches auprès des agences de voyage.

Comme je connaissais peu mon chef ! C'est une femme de grande envergure qu'Helen Merrivale. Totalement dépourvue de pitié naturellement, mais c'est ce qu'on peut s'attendre à trouver chez des chefs aussi mémorables.

Helen revint sans bruit et sans avoir prévenu. Avec elle, elle amenait Sam. Mais pourquoi est-ce que j'écris ça ? Ce n'est sûrement pas elle qui a amené Sam. Ni les chats ni les chatons ne l'intéressent, pas plus qu'il ne m'intéressent moi. D'ailleurs, à ce moment-là, Sam ne pouvait être qu'un embryon. Cet animal essaye tout le temps de s'introduire dans mes écrits comme il s'est introduit dans ma vie. Ah ! où en étais-je ?

Ah ! oui. Nous entendîmes parler pour la première fois du retour d'Helen quand nous reçûmes des invitations par lettre à une réception qu'elle appelait les « retrouvailles ». Accompagnant mon

invitation, se trouvait un mot qui me demandait d'arriver de bonne heure.

J'obéis, naturellement, et j'arrivai un peu avant l'heure. C'est sa sœur Letty qui me fit entrer. C'était une pauvre petite fille de rien du tout si on la comparait à Helen.

— « Et où est donc cette chère Helen, Letty ? » demandai-je.

— « Elle vous attend dans le salon, » murmura Letty en me jetant un étrange regard.

Je la regardai d'un air inquiet et me dirigeai à grands pas vers le salon.

Je me raidis quand je vis qu'ils étaient deux à m'attendre, mais cela ne dura qu'un instant. Bientôt je m'avançai avec un sourire et la main tendue. Je crois avoir déjà dit que je ne suis pas un vieux garçon ordinaire. Il n'y a pas de grand vizir d'une vieille cour orientale qui, trouvant son successeur au pied du trône de l'Emir, se fût conduit avec plus d'aisance que moi. Et je crois, en y repensant, qu'à ce moment j'ai remarqué une rapide étincelle d'admiration dans les yeux d'Helen.

— « Horace, » dit-elle, « je veux vous présenter un nouveau, mais déjà très cher ami. » Elle se tourna vers le petit homme debout à ses côtés. « Mr. Ahmed Suga. Ahmed, je vous présente Horace Klinton. »

Nous nous serrâmes la main. Ce qui se dit dans les moments qui suivirent tandis que le salon se remplissait de monde, je ne m'en souviens pas, et d'ailleurs, cela n'a aucune importance. Ce qui était important, c'était Suga. Le danger qu'il représentait était d'autant plus évident qu'il n'avait aucune séduction personnelle. Sa poignée de main était visqueuse et tout le reste de sa personne semblait être à l'avenant. Il ressemblait à une saucisse. Sa tête était une grosse saucisse ronde sur cette autre saucisse oblongue qu'était son corps ; à cette saucisse-là, étaient rattachés des membres comme des saucisses eux aussi. Deux saucisses par membre, fixées ensembles aux coudes et aux genoux. De toutes petites saucisses terminaient ses mains et ses pieds. Je me montrai extrêmement aimable.

Mais notre conversation touchait à sa fin. Cela arriva en quelques secondes. Un vaste mouvement balaya la pièce et, quelques instants plus tard, entourée de ses propres lieutenants — et ils n'avaient pas froid aux yeux, ça je peux vous le dire — Cora Lachese fit une entrée triomphante.

— « Helen ! » s'écria-t-elle.

— « Cora ! » repartit Helen comme un écho. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Helen, grande et majestueuse, sa tête au port royal couronnée de cheveux gris, et Cora, courte, trapue, la peau bronzée, les yeux brillants d'une lueur tout à fait napoléonienne. Il y avait de l'électricité dans l'air.

— « Comme vous nous avez manqué, » aboya Cora de sa voix assourdissante. « Qu'est-ce qui vous a retenue si longtemps loin de nous ? »

— « L'Orient et ses mystères, » répondit Helen. « J'ai été prise à ses charmes, chère amie, je ne pouvais m'en défaire, et je lui ai rendu les armes. » Elle se tourna vers Suga. « Et j'aurais pu y rester pour toujours si mon cher Ahmed n'avait été là. »

Cora jeta un coup d'œil à l'homme puis à moi. Je vis qu'elle comprenait que je me savais supplanté auprès d'Helen.

— « Ahmed, laissez-moi vous présenter à Cora Lachese dont vous m'avez souvent entendu chanter les mérites. Cora, je vous présente Ahmed Suga. »

— « Chère madame, c'est un grand honneur pour moi de vous être présenté, » dit Ahmed avec un accent grasseyant que je n'avais pas encore remarqué, bien que cela m'apparût évident maintenant.

— « Ahmed va rester avec moi plusieurs mois, » dit Helen, « le temps qu'il lui faudra pour terminer son livre sur la sorcellerie en Amérique. Il faudra qu'il fasse une conférence au club sur les Thugs, ou la Secte des Assassins, ou sur quelque autre société secrète fascinante. »

— « Oh ! Mr. Suga, » dit Cora, « vous vous occupez de choses comme ça ? »

— « C'est un *adepte*, » murmura Hélène.

— « Je vous en prie, chère madame, » dit Ahmed en faisant des ronds de jambes, « je ne fais qu'obéir à des pouvoirs qui me dépassent. »

— « Vraiment ? » dit Cora dans une sorte de grognement. Elle regarda Helen, l'œil allumé. « Il a beaucoup trop de valeur pour le club ; il faudrait qu'il fasse une petite conférence à l'asile des vieillards. J'en parlerai à Marilyn Speedo. »

— « Chère Marilyn, » murmura Hélène, « où est-elle donc ? »

Nous cherchâmes des yeux le premier lieutenant de Cora, mais ne la vîmes nulle part. A ce moment-là, un cri perçant nous par-

vint du jardin, à travers les portes-fenêtres. Nous nous précipitâmes tous dehors, et là, nous trouvâmes Marilyn Speedo morte, dans un massif de nastursiums. De toute évidence, elle venait d'être étranglée par deux mains puissantes. Cet incident jeta naturellement une ombre sur les retrouvailles. Cora et son groupe partirent de très bonne heure et de charmantes funérailles furent organisées deux jours plus tard pour Marilyn, et au cours des jours qui suivirent, les patrouilles de la police parcoururent les rues de Glen Hills. Cependant, ils n'avaient encore obtenu aucun résultat à la réunion suivante, chez Cora Lachese où le club s'était mis à se réunir après le départ d'Helen.

Ahmed fit une conférence très intéressante (je dois le reconnaître) sur la ciguë et les poisons qui s'y rattachent. Pour moi, je n'avais aucune idée du nombre de substances mortelles qu'on pouvait trouver dans les champs et les bois, et j'imagine que peu d'entre nous auraient pu se vanter d'en avoir, car je vis de nombreux membres du club prendre des notes. Mais, après la conférence, autour du café et des petits fours, la conversation revint inévitablement au sujet du meurtrier qui, sans aucun doute, était parmi nous.

— « Ce qu'il y a de terrible, » dit Helen, jetant à Cora un regard entendu, « c'est qu'on ne peut pas dire qui il choisira comme prochaine victime. »

— « C'est vrai, » explosa Cora, et ouvrant brusquement un grand sac de cuir dont on ne pouvait nier les qualités pratiques et que, chose surprenante, elle portait dans sa propre maison, elle sortit un revolver de calibre 32 à canon court. « Il appartenait à mon jeune frère Tommy, celui qui était major, vous savez, » reprit-elle. « Cher Tommy, il m'a appris à tirer comme un homme ! »

Le revolver partit brusquement, coupant net un andouiller d'une tête de cerf au-dessus de la cheminée.

— « Oh ! que je suis maladroite. Helen, comment pourrez-vous me pardonner ? Je vous ai presque frôlé l'oreille. »

— « Manqué, c'est manqué, » dit Helen. « Un cheveu ou plus. »

— « Cette fois, c'était à quelques centimètres près, » répliqua Cora. « C'est extraordinaire comme je sais bien viser, Tommy ne cessait d'en être émerveillé. Bon, ce que je voulais vous montrer à tous, c'est ces merveilleuses petites balles. C'est quelque chose

qu'ils ont inventé au cours de la première guerre mondiale, mais elles ont été interdites par les Nations-Unies ou quelque chose de ce genre. » Elle en sortit une et nous la fit voir. « Voyez-vous, » continua-t-elle, « on creuse une croix profondément dans le métal tendre de la pointe et la balle éclate au moment de l'impact. On appelle ça, je crois, des balles doum-doum. »

Alors que les balles passaient de l'un à l'autre, quelqu'un fit une remarque sur la couleur du métal.

— « En fait, c'est bien de l'argent, » dit Cora. « C'est du plus grand chic, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous, Helen ? »

— « Oh ! ma chère Cora... » murmura Hélène.

Et ainsi, nous continuâmes de vivre comme nous en avions l'habitude, bien qu'on n'eût pas retrouvé le meurtrier. Il y eut deux suicides plutôt tristes qui vinrent assombrir ce brillant mois de juillet, car nous étions maintenant au milieu de l'été. A peu près une semaine après la réunion du club, Joan Caswell, le plus important des agents de Cora, se noya dans le petit étang de sa propriété ; et Maria Selzer, qui venait juste après, arriva en faisant ses exercices de judo matinaux à se taper la nuque d'une manchette tellement bien appliquée qu'elle mourut sur le coup. Après cette dernière tragédie, il y eut une sorte de renversement des valeurs à Glen Hills, bon nombre des lieutenants d'Helen se mirent à songer à l'insécurité de la vie et se dégagèrent des responsabilités qu'ils avaient au club pour se consacrer à leur foyer et à leur famille. Aussi, pour donner un peu plus de gaîté, Cora Lachese chosit ce moment pour annoncer une soirée de gala à laquelle nous fûmes tous invités. Une grande réception de nuit dans un vaste parc, avec barbecue.

Je dois avouer que, au début, ce fut très agréable. Cora avait présenté un nouvel élément, un jeune homme au nom héroïque.

— « Siegfried, » cria-t-elle, au moment où Helen, Cora et moi arrivions ensemble. « Je veux que vous fassiez sa connaissance. Siegfried, Sig ! Savez-vous... Ah! il est encore parti. C'est un anthropologue très cultivé, il vient de terminer ses études à Inglesby, mais il a étudié à l'étranger pendant très longtemps. Ah ! le voici ! »

Elle désigna quelqu'un du doigt et nous aperçûmes, sous les lampions qui éclairaient la pelouse, un grand jeune homme dégingandé en costume de tweed. Nous nous avançâmes vers lui, mais je fus retardé par quelqu'un et n'arrivai pas jusqu'à lui. Quand

je fus de nouveau libre, je ne pus le trouver. Je ne vis pas non plus Cora ni Helen.

Je cessai bientôt de m'en préoccuper. La bière que Cora avait fait venir était, de toute évidence, extrêmement forte. Je ne sais pas si c'était la bière ou moi, quoique non, je suis sûr que c'était la bière car je n'ai rencontré personne qui, par la suite, n'eût admis avoir gardé seulement une idée assez vague des événements de la soirée. En ce qui me concerne, la confusion commence un peu plus tard. Cora avait annoncé qu'il y aurait un spectacle. Elle était alors devant le foyer où la viande avait été cuite au barbecue. Le feu à ce moment-là n'était plus que des charbons ardents et je me souviens d'elle, les bras dramatiquement levés, sa silhouette auréolée des rouges lueurs, et bramant de sa voix vibrante : « Siegfried ! »

A ce moment-là, il y eut une explosion soudaine, autant qu'il m'en souvienne, et de la fumée rouge sortit du foyer. Alors une silhouette jaillit à nos yeux. Une silhouette qui ne ressemblait pas plus au jeune homme que j'avais vu qu'un tigre-à-dents-de-sabre ne ressemble à quelque chose comme... eh bien, comme Sam. La silhouette était nue, si l'on excepte une sorte de pagne et des plumes, et elle était deux fois de la taille de Siegfried.

C'est alors que je me rendis compte qu'Ahmed était debout derrière moi. A la vue de Siegfried, il tressaillit violemment, et commença à se diriger vers la sortie. Je ne sais ce qui me posséda alors, mais je m'accrochai à lui.

— « Non, » criai-je triomphalement d'une voix avinée, « vous ne partirez pas. » Je tenais ferme sa main visqueuse et il se débattait, essayant d'échapper à mon emprise. Pendant ce temps, Siegfried dansait devant le foyer à grandes enjambées entrecoupées de bonds et de cabrioles. Soudain, il se mit à hurler d'une voix aiguë, et son doigt désigna Suga et moi-même. Tous les autres se tournèrent vers nous.

— « *Ahani, beja ylar !* » hurla Siegfried, ou quelque chose comme ça. Et, soudain, sans qu'on eût pu le prévoir, Suga tomba en morceaux.

Oui, c'est exactement, mot pour mot, ce que je veux dire. Certes, j'étais ivre, et ce fut sans conteste une hallucination collective, mais le fait est là, il y eut un moment où Ahmed était là, debout, comme n'importe quel autre être humain, et la minute suivante, il commençait à tomber en morceaux. Sa tête roula de

ses épaules et vint bondir sur le sol comme une grosse saucisse graisseuse. Son corps tomba ensuite, sautant et roulant et bondissant, se rapetissant à mesure, jusqu'à ce qu'on eût l'impression de ne plus voir courir que la silhouette d'un chien. En même temps, il hurlait comme un chien, un chien sur la piste de sa proie. Son bras droit se détacha et, sifflant comme un serpent, commença à glisser. Mais pourquoi continuer ? C'était une hallucination ; il n'y a aucun besoin de donner des détails aussi répugnants.

Et pourtant je n'oublierai jamais la manière dont je vis ces horreurs, ces... membres, commencer à donner la chasse au malheureux Siegfried. Dès qu'il les vit, il perdit immédiatement courage et, avec un cri terrifié, essaya de s'enfuir, mais les morceaux d'Ahmed semblaient être partout et le poursuivre partout. Ils le poursuivaient entre les arbres, dans les serres et jusqu'au milieu des groupes de femmes qui hurlaient et derrière lesquelles il essayait de se cacher. Finalement, il revint devant le feu, et les horreurs l'entourèrent comme pour recouvrir son corps recroquevillé de leur masse informe.

Plus ou moins chancelants, nous nous approchâmes tous du feu, dans la lumière vacillante des lampions et des charbons rougis. C'est à ce moment-là que quelqu'un, qui était peut-être Cora Lachese — oui, je crois bien que c'était elle — quelqu'un versa un liquide sur les charbons. Les silhouettes, les charbons et tout le reste prit soudain feu en une immense gerbe blanche. Je m'enfuis. Je me retrouvai en train de courir, fuyant un tel lieu.

Croyez-moi, j'ai couru sans m'arrêter jusque chez moi, jusqu'à ce que ma porte se fût refermée sur moi. Là, je tirai le verrou et débouchai une bouteille de manzanilla que je bus tout entière comme si ç'eût été de l'eau. C'est alors que je découvris que j'avais apporté quelque chose, quelque chose que j'avais tenu serré dans mes bras pendant tout le trajet.

C'était Sam.

Il n'est vraiment pas nécessaire de s'étendre davantage sur les illusions qui marquèrent cette soirée. Le lendemain, on découvrit que le jeune Siegfried avait certainement perdu ce qu'il avait de raison au cours des longues heures de travail qu'il s'était imposées pour sa thèse de doctorat. Sans aucun doute, c'était lui le fou qui avait étranglé Marilyn Speedo. Il était également certain,

ou à peu près, qu'il avait noyé Joan Caswell dans l'étang de sa propriété. Et bien qu'on eût la preuve qu'il enseignait l'anthropologie au moment de la mort de Maria Selzer, il était incontestable qu'il avait des connaissances en judo. Le verdict officiel fut un tribut non officiel à Ahmed Suga qui, ayant la résistance à l'hypnose d'un adepte, avait essayé de retenir le dément après que celui-ci eut hypnotisé tous les autres avant d'être pris de folie furieuse.

La tragédie avait atteint son point culminant au moment où Siegfried s'était mis à verser un liquide inflammable sur les charbons encore rouges et avait sauté au milieu, avec la force et l'agilité d'un maniaque, alors qu'Ahmed essayait de l'arrêter.

Ainsi pouvons-nous dire que ce chapitre de l'histoire de Glen Hills est enfin terminé, tristement d'ailleurs. Helen et Cora se sont mises de concert à la réorganisation. Nous avons de bonnes raisons de penser que Mrs. Laura Bromley, membre d'un autre groupe, a l'intention de venir chasser sur nos terres.

Pour moi, je suis maintenant le bras droit et de Cora et d'Helen. Je suis très heureux; il n'y a qu'un point qui me préoccupe.

C'est Sam. Pourquoi garder cet animal ?...

Je vous assure que je n'aime pas les chats. Et on ne peut certainement pas s'attendre de moi à ce que j'en appelle un Sam. *Salmanazar*... Tel est le nom qui m'est venu brusquement sur les lèvres en voyant l'animal. Mais d'où vient ce nom, je n'en ai aucune idée.

De plus, qui pourrait — ne parlons même pas de moi — qui pourrait désirer garder un chat comme celui-ci qui jamais ne miaule, jamais ne ronronne et ne fait rien de ce qu'on a l'habitude de voir faire aux chats. Un chat qui refuse le lait pour se jeter sur les araignées, les limaces et toutes sortes de saletés.

Il me hait, j'en suis convaincu. Et il hait Cora et Helen, si j'en juge par la manière dont il les regarde quand elles passent devant la fenêtre. Et quelquefois aussi, je le surprends en train de ramper sur le tapis, comme quelque grosse main épaisse et velue, et un frisson me secoue tout entier.

Mais il y a pire. Ce régime dégoûtant et contre nature qu'il a choisi lui profite, et il est en train de grossir...

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Salmanazar.

GABRIEL DEBLANDER

Les fous autour de l'Arbre

Parmi les nouveaux écrivains qui s'adonnent au fantastique, Gabriel Deblander nous semble être l'un des plus originaux. « Fantastique » n'est d'ailleurs pas le mot exact qui convient pour qualifier ses récits — ni même aucun autre mot, tant ils échappent aux définitions courantes. Mais la force de leur style et la nouveauté de leur vision s'imposent, elles, en dehors de toute définition. On reparlera certainement de cet auteur peu courant.

Le vent n'y était pour rien. Ni les branches, ni les feuilles... cela, je l'apprendrais plus tard. Il venait du cœur même de la cime. C'était ainsi chaque jour, à la brune, à l'heure où se taisent les machines de la cité et deviennent plus confus ses multiples remous. Crissement tout à la fois doux et intolérable à ma chair ! On eût dit d'une main sur une robe de soie. Une main calleuse comme l'étaient et comme le sont toujours les miennes. Je riais doucement, sans trop savoir pourquoi. J'imaginais, là-haut, dans une étroite et chaude intimité, un homme et une femme. Mon rire, alors, se cassait et ma gorge s'asséchait. Je regardais mes mains comme si elles eussent pu fournir une réponse aux questions qui naissaient en moi. J'attendais — j'hésitais durant un long moment. Puis, de dessous l'appentis où je venais de ranger les outils du jardin, j'émergeais et je m'approchais.

Au début, oui... je me montrais : tignasse rousse, bleu de travail, démarche un peu sauvage. Je ne craignais point de faire craquer le sol sous mes pas — sol de feuilles, d'herbes et de branchettes sèches ; terre comme un pain nouvellement défourné... Je me surprenais à siffler dans mes doigts, à émettre de petits cris. J'allais jusqu'à frapper du plat de la main le tronc de l'Arbre.

— « Pauvre fou... » me murmurait de sa voix sempiternellement lasse Brando, le vieux jardinier, l'ancien, celui-là même qu'il m'avait été donné de remplacer quelque temps auparavant (et de-

puis le premier soir de ce temps : le crissement dans l'Arbre...) et qui, dans ces moments-là, je ne savais encore pourquoi, ne me quittait guère. « Pauvre fou... Qu'est-ce qui te pousse donc à agir ainsi ? »

Je le toisais sans rien dire. N'eût été ce visage sans éclat — je veux dire : sans l'éclat du regard — n'eussent été ces paupières couturées, je crois bien que j'aurais eu pour lui répondre ma voix la plus sèche, des mots drus, des injures.

Des coups, déjà...

Brando élevait la main — il était petit ; il se savait plus petit que moi. Sa main cherchait l'une de mes épaules, l'un de mes bras... cherchait à accomplir un geste que je ne pouvais définir. Sollicitude ? Pitié ? Brando, dans ces moments-là, m'était odieux.

Je me dérobais.

— « Pourquoi ? » reprenait-il avec patience. « Pourquoi ne quittes-tu pas le jardin aussitôt ton travail de la journée terminé ? Pourquoi ne vas-tu pas courir les filles de la cité ? Tu en as l'âge et il en est de belles, je le sais. De belles, bien faites, faciles... Un mot, un peu d'argent. Elles ont les mains blanches et douces et le reste à l'avenant... »

Je coupais avec hargne :

— « Plus tard, Brando ! Des filles, à la cité, il y en aura toujours. Ce n'est pas la semence qui manque; tous les jours, il en germe par douzaines... »

Il ne paraissait pas m'entendre :

— « C'est l'Arbre qui te préoccupe, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Tout le jour, n'est-ce pas ? Et même la nuit, dans tes rêves ? »

— « C'est-à-dire... »

— « ...l'Arbre, la robe de soie, les mains rudes sur la soie ? »

Je suffoquais. Je serrais les poings.

« ...le corps débarrassé de cette soie ; le corps nu et blanc comme une lune d'octobre ! »

Pour le faire taire enfin...

Brando, je te demande pardon ! La robe de soie, les mains calleuses frôlant puis écartant, jetant au loin la robe de soie...

Toutes ces images, vois-tu, vieil homme, je les avais cru miennes dès le début — miennes à jamais.

Et je ne pouvais permettre que toi...

Brando, mon vieux Brando ; alors, je te frappais comme l'on frappe le voleur ; alors, je te haïssais comme l'on se met à haïr l'homme qui souille de sa bave la femme aimée.

Au début, je ne cherchais pas à me dissimuler.

J'allais, sans prendre garde, sous l'Arbre.

Et Brando, encore :

— « Pauvre fou, tu siffles, tu cries, tu frappes le tronc et qu'est-ce que cela t'apporte ?... »

Je restais silencieux.

« Rien ! Le ciel, rien de plus que le ciel ! » achevait-il.

Et il disait vrai.

Plus de crissement dès que je m'approchais de l'Arbre ; dès que je m'engageais dans son ombre. Et au-dessus de moi, lorsque, tout près du tronc, je levais la tête, un ciel de feuilles — un ciel immense... L'Arbre était touffu — et vieux aussi : mille ans, disait-on à la cité ; mille ans de branches ; des milliers et des milliers de feuilles à la belle saison ; un tronc lisse mais énorme.

Je m'inquiétais :

— « Mais alors, Brando ? »

— « Qu'est-ce que tu veux, au juste ? »

— « Voir... Effrayer, chasser de l'Arbre celui et celle qui... Les voir s'en aller... »

— « Les voir seulement s'en aller ? En es-tu sûr ? »

— « Oui ! »

Je ne te mentais point, en ce temps-là, Brando — et tu devais bien le savoir, toi qui étais passé par là ! Les voir s'en aller à peine désaccouplés : c'était là mon premier désir — celui dont j'osais faire l'aveu.

Mais il en était un autre.

Brando-la-patience oubliait mes coups, mes éclats de haine. Il disait :

— « Peut-être que si tu y allais plus doucement... »

— « A ma place, qu'est-ce que tu ferais ? »

— « A ta place? » Il hochait sa vieille tête de loir, laissait se dessiner sur ses lèvres, à la lisière de ses joues, un petit rire. « Moi, à ta place, je laisserais l'appentis ; je choisirais un buisson tout près de l'Arbre ; je m'y cacherais ; m'y ferais tout petit, plus silencieux qu'une araignée... »

— « Et puis ? »

— « ... je laisserais revenir le crissement ; le laisserais vivre toute sa vie. »

— « Et puis, vieux Brando ? »

Brando se taisait. Il me tournait le dos et, s'appuyant sur son bâton, il s'éloignait de ce pas ténu et inégal qui devait être le sien depuis qu'il ne voyait plus.

La nuit venue, je le retrouvais. C'était dans la maison des jardiniers, tout au fond du jardin. Une maison vaste ; de pierres froides et de bois. A l'époque, nous n'étions que deux à l'occuper : lui et moi. C'était autour de la table, après le repas. Il se chauffait les doigts au feu de la lampe, il mâchonnait un morceau de lard — reste de son dîner ; quelque fruit sec : châtaigne, noix, faine...

Souvent, il gémissait. Souvent aussi, il soupirait. Et si fort, si bruyamment parfois, que j'en sursautais.

Je demandais :

— « L'Arbre, Brando, ça fait longtemps qu'il est là ? »

Il ne souriait pas :

— « Avant moi, sûrement, fils ! »

— « Mais encore, Brando ?... »

— « Longtemps, fils : on a bien dû te le dire à la cité. Et puis aussi à l'école où, toi et moi, on a appris notre métier de gratte-la-terre. »

— « Oui... »

— « Alors, pourquoi cette question ? »

— « Histoire de parler, Brando — tout simplement. »

Je demandais :

— « Tes yeux, Brando, ça faisait longtemps qu'ils étaient morts lorsque je suis arrivé ? »

— « Des mois. On pensait qu'ils guériraient... Quand on s'est aperçu que non, on t'a fait venir : tu prendrais ma place, tu

serais le jardinier principal et je resterais pour t'aider du mieux que je pourrais. »

— « Comment cela t'est-il arrivé, Brando ? »

— « Je suis tombé... »

— « Tombé ? »

— « Oui. Un jour ou plutôt... » Une longue hésitation. Il me paraissait avoir bien de la peine à trouver ses mots ; je voyais l'ombre de ses mains qu'il écartait un peu de la lampe frémir sur la toile cirée de la table ; je voyais se creuser davantage ses rides ; s'amincir, devenir blanches, si blanches, ses lèvres. L'émotion, me disais-je alors ; le souvenir de ce qui avait dû être, à coup sûr, une effroyable douleur.

A aucun moment, je n'ai pensé qu'il pouvait me mentir.

Il poursuivait :

« C'était un soir. Je revenais de l'étang. J'avais dans chaque main un seau rempli d'eau — je voulais laver un peu de linge, le lendemain ; je voulais déjà le faire bouillir le soir même — j'avais, enroulés autour de chacun de mes poignets, des liens de chanvre qui m'aidaient à les porter, ces seaux. J'ai pris un raccourci, un sentier que je connaissais bien... Au travers du sentier, il y avait une branche que je n'ai pas vue tant la nuit était noire. J'ai trébuché. Je n'ai pas pu lâcher tout de suite les seaux pour lancer les mains en avant et... » Une pause encore, un bruit de gorge. « Il y avait là des pierres pointues, si pointues; des branches pleines d'épines... »

On n'a pas trouvé dans ce sentier — je le sais — les seaux, les liens de chanvre, la trace des eaux de l'étang. Il n'y avait pas, ce soir-là, autour du poêle, de linge sale, rassemblé, prêt à être bouilli. La lune, la pleine lune, des étoiles par milliers... C'était une nuit claire, Brando ! Tu leur as menti, à ceux-là qui, entendant tes hurlements, sont accourus. Tu as menti aux ambulanciers, aux médecins, aux infirmiers, aux gens de l'ordre. Mensonges évidents !... Mais personne n'a cherché la vérité — ceux-là sont ainsi faits.

Et à ceux-là, qu'importe que tu aies menti !

Mais à moi, Brando, mon vieux Brando, pourquoi ?

Un jour vint où il me demanda :

— « Et alors, fils, l'Arbre ? »

— « L'Arbre ? » Je secouai les épaules. Je n'en pouvais plus d'attendre, caché sous le buisson. Je n'en pouvais plus d'entendre le crissement et de laisser gesticuler en moi les images plus chaudes.

J'étais las, moulu :

« Que faire, Brando ? »

— « Les filles de la cité, fils! Elles te feront le sang plus léger, sois-en sûr. »

— « Plus tard, Brando ! »

— « Alors, attends... »

— « Attendre quoi, Brando ?... Ça fait tout un été que j'attends. »

— « Attends l'automne, fils ! »

— « ... Et l'hiver ! Et le printemps ! Et un autre été !... »

Les filles de la cité, ce soir-là, j'étais bien près d'aller les voir. S'il n'y avait eu ce vent du diable, cette pluie, ce froid...

Brando, lui, n'en finissait pas de rire. D'un long rire silencieux que je ne lui avais jamais vu auparavant.

— « La grande nuit de l'automne ! » répétait-il. « La plus grande, je t'assure, fils ! » Et tout son corps vibrait : ses hanches qu'il avait saillantes, sa poitrine, sa gorge, son visage de loir au sortir de l'hiver, son visage maigre et gris ; jusqu'à ses pitoyables paupières... « La plus grande de toutes ! » criait-il.

Et il allait et venait dans la maison.

— « Quelle nuit ? Que veux-tu dire, Brando ? »

— « Ah ! mais... » Il riait encore. Sa main s'élevait, cherchait l'une de mes épaules, l'un de mes bras. Me trouvait tout entier. Me secouait. « C'est cette nuit-là qu'il te fallait, pauvre fou ! Demain, il fera clair et puis, passé le clair, à la brune... » Il se raidissait ; me repoussait un peu mais ne me lâchait point ; mordait de ses paupières couturées, mieux que ne l'auraient sans doute jamais fait ses yeux autrefois vivants, mon propre regard.

D'une voix faible, je demandai :

— « A la brune, quoi, Brando ? »

Il me repoussa tout à fait, alla à la fenêtre que martelaient le vent et la pluie, frôla des chevilles le froid de dessous la porte, revint vers la table qu'il avait quittée au plus fort de son rire et se rassit.

Il fut bientôt comme le feu de la lampe : calme et droit, paisible à nouveau ; silencieux ou presque; juste, pour lui, le bruit du va-et-vient de son souffle ; juste, pour la lampe qu'il retrouvait entre ses deux mains, le grésillement de la mèche et du pétrole.

Il fut ainsi longtemps... Le Brando d'hier encore ; le Brando de chaque soir depuis mon arrivée ici. Du dîner, il ne restait plus rien — ni viande ni fruits secs... Ses mâchoires, cependant, remuaient sous la peau flasque des joues.

Remuaient !

Il reparla enfin — voix lasse, comme une cire molle.

— « Fils, » dit-il, « je sais ce que tu veux... »

— « Ah ! oui ? » Je ne crânais point. Pressentant déjà ce qu'il allait dire, je tremblais de rage et d'impatience.

— « Oui, fils : tu veux les voir tout simplement — elle et lui... »

— « Je t'assure, Brando : non... » Ma voix à moi était faible ; elle dissimulait mal mon mensonge.

— « Tu veux les voir ensemble ! Réunis, enlacés — nus et blancs... »

— « Non ! »

— « ... mêlant leur semence ! »

Brando écarta la lampe et m'offrit son visage, un long sourire.

Maladroitement, je le giflai.

Ni toi ni moi n'avons guère dormi cette nuit-là, Brando.

Sur la petite table, entre nos deux lits, tu avais laissé brûler la lampe. Et mes yeux ne te quittaient pas. Je voyais, émergeant de la couverture, ta tête tout entière agitée de tics.

Ta vieille tête...

Ton corps aussi bougeait. À-coups fébriles...

Pourquoi n'as-tu rien dit, Brando ? Pourquoi ne m'as-tu pas mis en garde ?

A ce moment-là, il en était encore temps.

Le vent et la pluie s'en allèrent avec la nuit.

Il resta le froid — un froid presque immobile, vif, aigre

comme un mauvais alcool. Le soleil luisait parmi quelques nuages d'un gris d'ardoise. De la terre, montait comme une fumée. Des insectes avaient survécu qui bourdonnaient çà et là, invisibles mais pleins d'une sourde rage.

Je marchais, les membres gourds, la tête vide. Mes yeux me faisaient mal et je ne cessais de frissonner. Je marchais sans hâte vers l'appentis. Comme chaque matin, à cette heure qui vient après l'aube, Brando me suivait. J'entendais le bruit de ses pas sur le mâchefer de l'allée ; le bruit de son bâton d'aveugle — manche de bêchoir qui ne servait plus — frôlant de temps à autre la branche d'un arbuste, la tête d'une herbe haute.

Nous commençâmes à longer l'étang.

Comme chaque matin, à cet endroit, je demandai :

— « Ça va, Brando ? L'eau, tu l'entends ? »

— « Ça va, fils, je l'entends... »

Ma question était mécanique et froide — l'habitude et par-dessus, aujourd'hui, cette sorte de fièvre, cette lassitude que m'avaient laissées les heures précédentes, cette singulière nuit.

Sa réponse à lui, Brando, pouvait être semblable.

Mais il y eut ce remous soulevant le dernier mot.

Et moi, tout d'une pièce, me retournant :

— « Qu'est-ce qu'il y a, Brando ? Tu hésites? Tu as peur ? Ou quoi ?... »

Un brusque élan de tout son corps et puis...

Et puis il secoua la tête ; vint tout près de moi ; me força d'une poussée de la main à continuer.

— « Rien, fils... Qu'est-ce que tu vas chercher là ! »

L'Arbre était nu. Toutes ses feuilles — toute une saison de feuilles, des milliers et des milliers de feuilles — jusqu'à la dernière, gisaient dans l'allée et partout, de chaque côté, sur la mousse, sur les buissons, sur les parterres... Nous marchions, nous les piétinions, et montait d'elles l'odeur de l'eau les mordant déjà. L'Arbre était nu, noir et luisant. Au travers de ses branches, je pouvais, à présent, voir le ciel — le crissement, chose étrange, avait cessé soudain de me hanter : je voyais le ciel, des oiseaux sombres qui devaient être des freux ; un reflet olivâtre comme une écharde dans le flanc d'un nuage... J'étais moins

las, presque détendu. Je respirais doucement. La dureté de l'air m'avait forcé à baisser la tête.

Je me dirigeais vers l'appentis lorsque la voix de Brando éclata :

— « Regarde ! » Et c'était comme un juron, ce premier mot. « Regarde-le donc, ton Arbre. Regarde-le bien. Partout ! Tout entier ! Renverse la tête, ta tête de pauvre fou, et qu'elle te fasse donc souffrir ! »

Surpris, je restai immobile.

Puis j'obéis : je renversai la tête et...

« Le Nid, tu le vois, le Nid ? » clamait encore Brando.

Je fis signe que oui.

Qu'est-ce donc qui le troublait d'une pareille façon? Soudainement, il avait retrouvé ses tics, son agitation de la nuit; dans un mouvement d'inexplicable colère, il avait jeté au loin son bâton d'aveugle ; il avait titubé et failli tomber ; il avait saisi à pleines mains les branches griffues d'un arbuste.

Il s'accrochait. Du sang lui coulait autour des poignets.

J'ai dit :

— « Brando, tu vas te calmer, dis ! »

Il a fait « non » de la tête avec un mauvais sourire.

— « Le Nid, » a-t-il répété. « Le Nid ! »

Il hurlait. Il tremblait tant et plus.

Je me suis approché et je l'ai frappé. Frappé jusqu'à ce qu'il se taise. Puis je l'ai transporté dans la maison tout au fond du jardin et je l'ai étendu sur son lit.

Il était encore inconscient — du moins m'en donnait-il l'illusion — lorsque la nuit commença de tomber. Au moment où je passais le seuil, il se redressa.

— « Où vas-tu ? » me demanda-t-il d'une voix nette.

— « A l'Arbre, » répondis-je sans hésiter.

— « Ah oui ? » De son visage coulait une grande paix. « La nuit est claire, je suppose... La lune, les étoiles : c'est tout ce qu'il te faut... »

Je lui demandai :

— « Tu m'accompagneras, vieux Brando ? »

— « Oui, » dit-il en se levant. « J'irai avec toi. »

Le crissement que nous nous surprîmes à écouter durant quelques instants l'un près de l'autre — si près que nos deux corps se touchaient — cessa lorsque je posai l'échelle sur l'Arbre.

— « Vas-y quand même ! » fit Brando qui devait craindre en moi une hésitation.

Mais il n'y en avait point !

Rien que de la hâte...

J'atteignis les premières branches, puis les autres... Le Nid ! Brando appelait ainsi cet assemblage de branches — assemblage qui me paraissait être l'œuvre de l'Arbre lui-même tant il se confondait si parfaitement avec tout le reste de la ramure — mais moi, en voyant ses dimensions (la taille d'un héron y aurait paru dérisoire), en voyant sa forme oblongue, je pensai : demeure.

Puis : lit — lit dans lequel un homme et une femme...

Je restai immobile un long moment. Et silencieux aussi. Et Brando de même, là en bas, au pied de l'échelle. Le Nid — la Demeure, le Lit — était à ma portée. S'*ils* venaient à se manifester de nouveau ; si le crissement recommençait — crissement de la soie que l'on frôle, crissement de corps se caressant : ô danse folle de ces images ! — je bondirais.

Je les verrais se désunir, s'en aller je ne sais où, ni par quels moyens... Peut-être que la femme me resterait ? Peut-être que je devrais frapper l'homme ? le tuer... ?

Un souffle tomba — un souffle léger... Comme un appel, comme un soupir de douce impatience.

Et je fis ce que j'avais décidé de faire.

Je me hissai à *leur* hauteur ; je regardai...

Ce fut extrêmement bref : deux formes blanches enlacées, deux formes aux contours indécis sous la lune et puis, surgissant soudain, étincelant comme l'acier, durs comme l'acier, deux becs...

Mes paupières ne résistèrent point.

L'hiver a vu se refermer mes plaies. Ma douleur, en même temps, s'est atténuée mais elle revient parfois — atroce, innommable...

Je gémis alors ; je soupire.

Toi, Brando, tu me comprends. Tu cherches quelque endroit de mon bras où poser ta vieille main.

Tu me dis :

— « Patience, fils, cela finira bien par passer... »

Le nouveau — car, aux premiers jours de l'été, il nous en est arrivé un autre de la cité et il a été décidé que nous l'aiderions du mieux que nous le pourrions — le nouveau jardinier, lui, cela l'agace.

Déjà, il me l'a dit — répété.

Déjà, il m'a frappé.

C'était hier, à la brune, lorsque non loin de l'Arbre, je l'ai traité de pauvre fou.

Ici on désintègre

Revue des livres

... ET MON TOUT EST UN HOMME, par Boileau-Narcejac

Pierre Boileau et Thomas Narcejac ont apporté au roman policier français — au roman policier tout court — un « frisson nouveau », en lui donnant cette poésie de l'angoisse dont *Les louves* et *Les visages de l'ombre* sont deux magnifiques illustrations. Leurs admirateurs ne retrouveront cependant guère, en lisant ces pages, la délicieuse inquiétude qu'ils éprouvèrent grâce aux deux romans précités. Qu'y a-t-il ici ? Mon premier est un élément d'anticipation scientifique ; mon second, la création d'une énigme ; et mon tout est un homme. Mais ce tout, il faut bien le reconnaître, est beaucoup moins satisfaisant considéré du point de vue de l'énigme que de celui de l'anticipation.

Un chirurgien se fait fort de greffer n'importe quelle partie d'un corps humain sur un autre corps humain : voilà l'anticipation. Elle n'est ni plus saugrenue, ni plus improbable, que bien d'autres. Un célèbre criminel va passer à la guillotine : il fait obligeamment don de son cadavre pour que le chirurgien s'efforce de sauver la vie de personnes grièvement blessées lors d'accidents de la route. Il y a donc greffe, ainsi, sur sept personnes différentes, des deux bras, des deux jambes, de la tête, du thorax et du reste, du criminel. Chacune de ces greffes réussit parfaitement : une jeune dame hérite de la jambe gauche, un ecclésiastique du bras droit, et ainsi de suite. L'amateur de science-fiction accepte ces sept miracles chirurgicaux sans faire d'histoire — et d'autant plus volontiers que le récit, fait par un fonctionnaire de police aussi honnête que borné, est imprégné d'un humour noir fort divertissant.

Parvenu à cet endroit, toutefois, l'amateur de science-fiction s'interroge sur un point précis — même si le narrateur n'en fait pas autant. Que se passe-t-il avec la tête du criminel guillotiné ? Chacun sait que le cerveau est le siège de la connaissance, de la mémoire, de la personnalité. Cette dernière n'est localisée ni dans l'auriculaire gauche, ni dans un tibia, ni dans le scrotum, mais bel et bien dans la tête. Alors, l'accidenté qui reçoit la tête du criminel ne peut revenir à lui, après l'opération, qu'*avec la personnalité du criminel*. Autrement dit, si l'opération « tête » réussit, il ne peut y avoir que survie du criminel. Pour un amateur de science-fiction, et même pour un être normalement constitué ayant quelques vagues notions de physiologie, c'est là une évidence.

Mais, justement, les choses ne semblent pas se passer ainsi dans le roman : c'est l'accidenté, l' « amputé de la tête » que le narrateur croit voir réapparaître dans le comportement de l'opéré. Arrivé à ce point, le lecteur moyen se trouve devant une alternative : ou bien les auteurs prennent une liberté difficilement admissible avec la vraisemblance, ce qui jette à terre leur roman, ou bien le narrateur est en train de se faire rouler, et c'est effectivement le criminel qui revient à la vie et qui trompe son entourage. Bien entendu, c'est la seconde possibilité qui se trouve être la bonne, et les morts successives des six autres « greffés » ne sont, à un suicide

près, que des assassinats organisés par le criminel. Pourquoi ? Parce que celui-ci désire récupérer, une à une, les parties de son corps — le chirurgien étant complice, naturellement — avec des greffes successives. L'ex-guillotiné redevient lui-même en quelque sorte par acomptes. L'idée est indubitablement divertissante dans son énormité.

Elle prête cependant le flanc à une objection au moins. On voit mal en effet un criminel expérimenté se mettant aussi parfaitement à la merci du chirurgien (lequel finit d'ailleurs par le tuer). On le voit d'autant plus mal que ledit criminel est présenté comme ayant toujours été méfiant à l'égard d'éventuels complices. Il eût évidemment été mieux avisé de s'arrêter dès qu'il avait de nouvelles épaules sous sa tête, et de refaire sa vie — criminelle ou non — avec le corps de « son » accidenté ; en d'autres termes, il est parfaitement illogique que le bandit ne s'arrête pas après la première greffe. Mais, évidemment, l'existence de la « chute » finale dépendait de cet accroc à la logique. Cependant, ladite chute n'est pas suffisamment spectaculaire pour justifier l'accroc — tout au moins pour le justifier aux yeux du lecteur qui s'interroge sur la localisation de la mémoire et de la personnalité. Le récit, en revanche, est mené avec passablement d'allant. Et cet allant n'empêche aucunement l'expression de la personnalité tatillonne, et honnêtement bornée, du fonctionnaire qui fait la narration. Le métier des auteurs est toujours là, même s'il s'est plus brillamment manifesté ailleurs. Il est vrai que les lois de la science sont moins souples que celles de l'assassinat littéraire.

Demètre IOAKIMIDIS

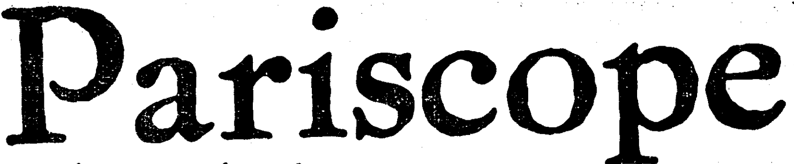
Et mon tout est un homme par Boileau-Narcejac : Denoël.

LE CONCIERGE DE NUIT, par Stephen Schneck

Première œuvre ayant rapporté la rondelette somme de 10.000 dollars, prix Formentor 1965, à son auteur, ce *Concierge de nuit* intrigue dès sa présentation. En effet, les prudentes éditions Gallimard, dans l'obligation de publier ce livre en vertu des clauses internationales du prix littéraire en question, ont longtemps attendu pour ce faire et se sont finalement résignées à nous le présenter hors-collection, en tirage limité et numéroté, honneur hypocrite qui n'avait échu ces derniers temps qu'au *Festin nu* de William Burroughs et à *Cité de la nuit* de John Rechy.

Dans ce dernier titre ainsi que dans celui de l'ouvrage qui nous intéresse, il y a le mot « nuit ». Cette nuit, cette zone d'ombre dont s'effraient les gens bien pensants pour lesquels la littérature de Sagan est le comble de l'audace, et la science-fiction de demain celle de Heinlein ou d'un Campbell qui n'en écrit déjà plus depuis vingt ans. Burroughs, Rechy, aussi bien que Schneck, nous concernent, intéressent le domaine de l'insolite. C'est que chacun, dans une zone particulière — que ce soit la drogue, l'homosexualité ou le vice — est un explorateur intrépide de terres vierges ; chacun pousse sa recherche si loin qu'il la transcende et atteint ainsi ce cul-de-sac du forage intellectuel, ce domaine où (comme chez Lewis Carroll) tout peut arriver, tout arrive. Expliquons-nous. A travers la drogue, Burroughs donne libre cours à une imagination déjà enviable qui se jette ainsi dans un magma de sensations, de formes à l'état brut, les maîtrise et, de toutes ces pièces, crée un univers, un monde différent du nôtre. L'insolite, la science-fiction, ne sont plus ainsi dans l'acte de pouvoir dire qu'un astronef décolle, mais dans le pouvoir de délirer, de construire des choses impossibles, en un mot, dans la création de mondes nouveaux. C'est cette démarche que l'on retrouve chez Schneck et qui rend si intéressant son livre dont le sujet, par contre, touche beaucoup moins notre domaine.

J. Spencer Blight est un homme énor-



guide complet des
programmes : cinéma
télévision théâtre
1 franc

tous les mercredis

me, mais vraiment énorme, à tel point qu'il est devenu impossible de décrire son énormité : les aiguilles de la balance oscillent tellement sous son poids que celui-ci change de quelques kilos toutes les pages ! J. Spencer Blight est, physiquement, un monstre. Non content de ceci, il l'est aussi moralement ; sa graisse est le siège de milliers de perversions sexuelles, abjectes, visqueuses, dégoûtantes, viscérales et fascinantes aussi. Car, un tel individu, comment ne peut-il pas fasciner ? J. Spencer Blight, que nous appellerons désormais Blight, connaît son pouvoir et s'en sert. Il est concierge de nuit dans un hôtel à sa taille, le Travelers Hotel, paisible, inquiétant Hôtel des Voyageurs. De nuit, ai-je dit ? Mais avec un être pareil vous savez bien qu'il n'y a pas de jour, qu'il n'y a que la nuit qui continue et continue et s'empare de vous... Blight règne avec joie sur cet hôtel immense et labyrinthique, cet antre de passe, de prostituées louches, dont on ne revient jamais, car « ... *si vous vous mettiez à crier, qui vous entendrait ? Qui s'en soucierait ? Quelqu'un s'est-il jamais donné la peine de vérifier le nombre de personnes qui apposent leur signature sur un registre d'hôtel, montent dans un ascenseur, et dont on n'entend plus jamais parler ?* » (p. 14).

Et, tandis que les morts et les fantômes hululent dans les couloirs et sur les murs de l'hôtel, Blight lit des livres pornographiques, découpe des femmes nues dans des revues et évoque son passé. C'est un passé digne de sa monstruosité qu'il nous convie alors à apprécier, allant de ses crimes du mercredi matin (le Vampire de Frisco, ainsi que le baptiseront les journaux) à sa femme, la douce Katy qui venait de bonne famille car elle avait les dents si blanches. Katy, c'est une bonne moitié de sa vie, du livre, sa digne moitié : la nymphomane suprême. Dès lors, Blight n'aura plus qu'une seule joie, ravitailler en hommes une Katy qui consomme tout ce qu'on lui sert d'obsédés et de névrosés.

On ne peut décrire plus longuement un roman aussi inquiétant que *Le concierge de nuit*, non de peur d'en déflorer le sujet et les détails tellement riches, mais parce que l'on se retient de faire ici un cours universitaire et doctoral de perversions comparées. Blight et Katy sont deux des personnages les plus curieux que la fiction nous ait donné depuis longtemps et ce n'est pas sans un frisson que l'on évoque un peu à leur sujet ces manchettes de journaux récentes sur les « amants de la lande » dont le procès a eu lieu en Angleterre. Ce qui rassure cependant, c'est cet humour narquois qui traverse toute l'œuvre de Schneck, ces jeux de mots que l'excellente traduction de Pierre Singer ne peut souvent rendre qu'avec explication en bas de page.

Comment terminer, alors, un compte rendu du *Concierge de nuit* ? On peut dire qu'il y a bien des défauts, des temps morts, du déjà vu, mais qu'importe, le principal n'est-il pas que pendant deux cent vingt-huit pages nous ayons eu droit à une extraordinaire leçon d'imagination en liberté ?

En conclusion ? Ce livre n'est pas à mettre entre les mains de tous les lecteurs de science-fiction !

Maxim JAKUBOWSKI

Le concierge de nuit (The nightkeeper) par Stephen Schneck : Gallimard, 14 F.

PELOTON DE TETE, par Hacène Farouk Zehar

Dans ce recueil de cinq nouvelles, la première et la quatrième sont sans conteste de la science-fiction, la seconde peut s'apparenter au réalisme fantastique, si on la considère vue sous une certaine optique, et la dernière à l'insolite. La troisième est résolument réaliste. C'est vraisemblablement le premier livre publié de l'auteur, un jeune Algérien né en 1939 qui semble aussi à l'aise dans le genre réaliste que dans la SF. Il serait intéressant de suivre ses prochaines œuvres pour savoir dans quelle voie il choisira de s'orienter.

Le recueil s'ouvre sur la nouvelle qui donne son titre à l'ouvrage. Un homme

prend soudain conscience qu'il a été la victime d'une expérience chirurgicale qu'il soupçonnait possible depuis longtemps, sans pour autant y croire vraiment. Son corps a été remplacé par un mécanisme électronique : il ne reste plus de lui que la tête. Il est apte à penser très lucidement, mais doit s'habituer au fait qu'il ne peut plus bouger par lui-même, ni faire, par exemple, le simple geste de s'essuyer les yeux s'il pleure. Cette tête, à la fois puissante et impuissante, n'est pas sans faire songer à l'héroïne de Beckett dans *Oh ! les beaux jours*, quoique la situation des deux personnages soit fort différente. Chez Zehar le narrateur est curieux et malheureux à la fois et il étudie toutes les conséquences que peut avoir cette transformation de sa personne tandis que seule une intervention extérieure lui fera réellement comprendre sa situation.

Dans *Foi d'ivrogne*, l'auteur se rend un dimanche matin « au marché aux organes » comme on se rendait avant « au marché aux Puces ». Ce marché — *« un lundi : comme les boucheries, c'est fermé »* — est tenu par de grands médecins qui fabriquent les organes humains de remplacement. Mais avant d'accéder à la salle d'opération proprement dite, *« on se croirait aux abords d'une kermesse »* tant il y a foule. Et chacun boit abondamment afin de finir d'user le vieil organe qui ne risque plus rien. *« Ils veulent épuiser leur foie, avant de l'abandonner »*. Ici Zehar se sent *« au marché, mais au marché hebdomadaire comme dans mon pays »*. Et les impressions de marché africain et de marché aux organes se superposent créant une ambiance certaine.

La prison, longue nouvelle, montre le héros en état de crise telle qu'il décide de s'enfermer dans sa chambre et de s'y laisser mourir doucement puisqu'il ne veut plus en ressortir. En fait rien ne s'oppose à ce qu'il franchisse à nouveau sa porte, mais il sent qu'il ne doit plus passer son seuil. Il finira par imaginer tout un stratagème pour quitter sa chambre malgré tout afin de ne pas voir un ami qui, possédant une seconde clé de la pièce, viendra lui rendre visite en ouvrant la sacro-sainte porte. Petit à petit le lecteur se sent solidaire du héros, envoûté en quelque sorte par ses arguments, et en arrive à partager ses angoisses.

Le rêve d'un mort est plus qu'insolite si l'on songe que les montagnards sont descendus en masse dans la plaine avec de grandes échelles et que, dit l'un d'eux : *« D'ici à deux jours nous aurons couvert tout le mur et sur les 60 kilomètres de long, trente mètres de haut, ce mur sera tapissé de corps. Rien ne peut nous arrêter. Rien ne peut nous arrêter. Allez leur dire que nous sommes décidés à vous mettre la mort dans l'âme. »* En effet, lorsque des grappes humaines sont suspendues aux échelles, elles font basculer celles-ci afin que les corps viennent s'écraser contre le fameux mur qui va *« de Sidi Eddeb à Bir Abou »*, le couvrant petit à petit d'hommes morts ou agonisants. Etrange climat, qui sème un vent de folie sans arriver malgré tout à être malsain.

On ne peut guère tirer une conclusion d'ensemble sur ce volume dont les nouvelles n'ont que peu de rapport les unes avec les autres. Si ce n'est que toutes, d'une manière ou d'une autre, directe ou indirecte, traitent de la place de l'homme dans un monde difficilement acceptable, où il a peine à s'intégrer, qu'il se trouve à notre époque ou à une période indéterminée du futur, mais que l'on sent pourtant proche de la nôtre.

Martine THOMÉ

Peloton de tête par Hacène Farouk Zehar : Julliard, « Cahiers des Saisons », 12 F.

CAPRICCIO ITALIANO, par Edoardo Sanguinetti

Dans ce livre, il est allusion à un Martien et (ou, ce n'est pas très clair) à un ultra-corps. Tout le monde l'aperçoit, le Martien, dans un télésiège. Il y a aussi la scène où le Martien viole une fille grasse. Il y a enfin trente Martiennes

quelque part. Est-ce pour autant un roman de science-fiction ?

Est-ce un roman aussi ?

Curieux, en tout cas : il semble s'agir de dire le moins de choses possible en le plus de mots possible, mais pas nécessairement des mots différents (la richesse du langage, oui, n'est-ce pas ?). Seul le bégaiement n'est pas permis, mais le bégaiement de la pensée, lui, est accepté. On dirait un Péguy constipé : « [...] *et il* [il : le soleil] *nous laisse là comme qui dirait ahuris, alors, et il y a des moments que comme qui dirait du blanc, au contraire, comme qui dirait du feu.* » Bien, parfait même. Il est évident qu'une telle technique, par son épaisseur de magmas qui vous comme qui dirait remplit la bouche, comme qui dirait vous colle aux doigts, amène à beaucoup de réalité. Mais réalité de quoi ? En vérité, c'est le même cas que celui de Sonkin (*La dame*), et de quelques auteurs contemporains, par exemple aussi Jean-Edern Hallier (*Les aventures d'une jeune fille*), il semble que cette réalité-de-rien leur suffit. Pas l'objet, pas de sujet, donner avec des mots l'illusion si possible totale qu'on a quelque chose à leur faire dire, à ces mots. Le piège est en train de se refermer sur nous.

En somme, la Littérature mérite à présent son nom : elle ne raconte plus une histoire, elle ne transmet plus de l'information, elle ne singe plus la psychologie. Elle travaille le langage, comme le peintre travaille la couleur, le sculpteur la masse, c'est son but bien défini.

Ou bien définissable, au moins.

Et aussi, pourquoi ne pas dire : onirique ? Quand on a dit *onirique*, on a tout dit. Il paraît, en tout cas sur les petits papiers que les éditeurs confient aux critiques. Mais ce n'est pas tout, d'abord parce qu'on ne peut rien dire, vraiment, sur ces petits bouts de papier ; et puis, même, ce n'est que peu *ça :* il y a le fait de construire un monde, d'ajouter ici quelque chose qui n'y était pas, qui « ressemble » à ce qui y est ou y pourrait être, mais est différent de ce qui est (et de ce qui pourrait être) en ce que cela ne pourrait pas être. Pas du tout. Cela ne peut être, précisément, que par un effet de l'art ; mieux, cela ne peut être qu'un effet de l'art. C'est une réalité ?... C'est une autre réalité, qui a avec la réalité (nos réalités) en commun de l'épaisseur, et du mouvement, disons le mot : une sorte de vie. Mais il faut y insister, ce n'est *pas* rapportable à notre (nos) expériences. L'art, il apparaît, d'une part expérimente, et de l'autre a la hantise de l'expérience, la refuse, l'expérience.

Eh bien, tant mieux.

Et puis, les Martiens, n'est-ce pas ?... Ici, curieusement, ils ne servent que de repoussoir, ils ne sont utilisés que pour vous montrer, à vous, ce que c'est que la non-réalité. Et c'est ici que cela devient très amusant : car leur non-réalité de Martiens, de par la technique employée, atteint à l'exacte réalité épaisse obtenue à coups de répétitions : puisqu'ils sont aussi magmas, qu'ils vous remplissent la bouche (du moins les mots qu'on emploie pour eux), qu'ils vous collent aux doigts. Puisque la même technique est employée partout.

Après tout, peut-être que les Martiens sont aussi réels que nous ? Nous voulons dire : pour Edoardo Sanguinetti... Et pour le lecteur par la même occasion, une occasion à ne pas manquer, une fois au moins.

Pierre VERSINS

Capriccio italiano par Edoardo Sanguinetti : Editions du Seuil.

L'ENVERS DU MONDE, par Robert Renoult

Est-ce vraiment l'envers du monde comme l'indique le titre de ce récit ? N'est-ce pas plutôt les hommes qui ont la tête a l'envers ? Quoi qu'il en soit, ce monde est étrange et insolite : il semble au reste que, ces derniers mois, les récits de ce genre abondent plus que jamais.

Une sorte de malaise vous étreint à la lecture de la première partie ; pour-

tant, à la rigueur, tout peut s'expliquer rationnellement. Mais le climat est trouble et l'atmosphère chargée de sous-entendus. Enfin, après un dialogue de sourds — chacun parlant en sa langue — une visite à une tombe creusée directement au fond d'un jardin, une entrevue parmi des mannequins qui ont tous une ressemblance avec la « morte », Casimir part pour une étrange cité. Elle semble fortifiée, mais « *De plus près, il vit que les maisons du pourtour — et de là venait cette impression d'enceinte — formaient une ligne ininterrompue et ne possédaient ni fenêtres, ni portes sur l'extérieur. C'était une succession de parois aveugles, recouvertes de haut en bas d'ardoises serrées qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'une carapace monstrueuse.* »

Les habitants n'ont pas des mœurs moins étranges que leurs architectures. On ne jurerait pas qu'ils lévitent, mais peu s'en faut. Ou est-ce une illusion d'optique ? Mais comment alors expliquer certains phénomènes ? Quant aux danses collectives, elles ne sont pas courantes non plus. Casimir quittera pourtant la ville pour retrouver la solitude, dont il prendra doublement conscience. Dès lors, il se laissera aller à la dérive. « *Majestueux et baroque spectacle que ce tourbillon cosmique gravitant avec une lenteur solennelle où Casimir, infime partie, allait s'embarquer la tête en bas et, avec volupté, se désentraver.* »

Ce récit, agréable à lire mais sans grande originalité, est finalement un peu hybride et on ne voit pas très bien quelles étaient les intentions de l'auteur. A moins qu'il n'ait voulu que nous divertir ? Pourtant son but devait être plus élevé.

Martine THOMÉ

L'envers du monde par Robert Renoult : Mercure de France.

LES MAGES DE DEREB, par F. Richard-Bessière

Etant donné le nombre de thèmes traités ou effleurés en ces quelques deux cents pages, et les souvenirs précis ravivés à la lecture des *Mages de Déreb*, cette œuvre aurait pu être la proie facile des chasseurs-de-plagiats, et l'auteur, la victime de choix de ces ténébreux sicaires. Il n'en est rien cependant, car Richard-Bessière a su choisir le ton qui convenait et éviter bon nombre de pièges. Ne voulant pas faire à proprement parler un « pastiche », il a traité dans un style alerte et sur un mode fantaisiste un thème qui aurait pu tout aussi bien être abordé avec gravité. Ce roman ne cesse d'étonner. D'abord au cours de sa lecture, grâce à ses qualités propres. Ensuite, lorsqu'on l'a fermé, car on est surpris qu'il ait été publié dans cette collection. Une certaine « mutation » de l'auteur avait été déjà remarquée (1). Celle de la collection elle-même s'affirme maintenant. L'auteur a construit une intrigue où les variantes abondent, dans le domaine de la psycho-création.

Le cadre où se situe le début du roman, puis les conséquences des divers coups de baguette magique donnés au cours du récit, dans un véritable tourbillon de fantaisie, nous font remonter dans le temps... On pense aux ascètes thibétains et à ces cas où la méditation et la concentration mentale entraînent la matérialisation des rêves, comme dans l'Epopée d'Hanouman. A mi-chemin du spirituel et du tangible, c'est dans le roman de science-fiction de W. J. Stuart *Planète interdite* que nous retrouvons une force invisible redoutable qui n'est autre que l'autogénèse à laquelle le subconscient d'un homme est parvenu. On se souviendra également des *Monstres du néant* de Jimmy Guieu. On se rappellera, surtout, la nouvelle de Ray Bradbury *Les bannis*, sur le thème de laquelle repose l'histoire de Bessière. Il s'agit toujours de « créations de l'esprit », mais tellement différentes celles-là. Ce sont des villes entières ainsi que des êtres qui existent par le simple fait

(1) Cf. critique de Jacques Van Herp, **Fiction** n° 108.

qu'ils ont été imaginés par leurs créateurs, les écrivains maudits. Œuvres surgies du néant et matérialisées, elles disparaissent à jamais avec leurs auteurs, perdus dans l'oubli, annihilés par la rupture du dernier lien qui les rattache aux hommes, à la vie, ce cordon ombilical étant les derniers exemplaires de ces ouvrages proscrits. Quant aux héros de Bessière, ils côtoient ceux de Conan Doyle, d'Edgar Rice Burroughs, de Zévaco ou de Dostoïevsky, dans cet univers illusoire, réputé « parallèle », où *toutes* les créations de l'esprit existent.

Sur Terre, ils ont affaire à un monstre soi-disant invincible, issu de l'imagination d'un auteur de science-fiction... mais ce n'est pas la destruction d'un ultime exemplaire qui le fera s'évanouir. Ici, au contraire, c'est la mort de cette créature de cauchemar qui entraînera sa disparition dans l'œuvre imprimée aussi bien que manuscrite de son auteur.

Suspense bien dosé dans une atmosphère de délire mental de bon aloi, aventures terrifiantes où l'humour l'emporte sur le cauchemar, ce cocktail donne une œuvre réellement fantastique qui plaira à tous... à moins que les habitués du Fleuve Noir ne soient quelque peu déroutés. Il y a de quoi !

Jean de ROMAINMOTIER

Les mages de Dereb par F. Richard-Bessière : Fleuve Noir « Anticipation », 2,50 F.

RIEN QU'UNE ETOILE et LES JARDINS DE LA NUIT

par Maurice Limat

Il est bien inutile à mon avis de résumer cette folle aventure où une Terrienne, rescapée d'un accident survenu à son astronef, tentera avec la collaboration de ses sauveteurs (de la planète Valdarana), de ressusciter l'Univers moribond. En effet, l'auteur de *Rien qu'une étoile* ne manque pas, dans un certain sens, d'imagination, pour ahurissants que soient les événements et les pouvoirs de ceux qui veulent en modifier le cours, mais les uns comme les autres ne sortent pas du conventionnel, sur le plan de l'action.

Quant au sujet, comment ne pas évoquer *Ceux de nulle part* ? Dans l'œuvre de Carsac, nous sommes en présence d'êtres de métal, les *Misliks*, responsables de l'extinction des étoiles dont ils inhibent les réactions nucléaires... Finalement, celles-ci sont ranimées par un appareil posé sur le soleil mort et les Misliks sont détruits en même temps que les planètes tournant autour du soleil anéanti. L'histoire de Limat, elle, révèle que c'est le *Grand Sombre* (?) qui éteint les soleils. Les héros ne luttent pas contre ce phénomène inexplicable, mais tentent de ranimer les foyers éteints en provoquant la collision des astres après avoir déplacé le centre de gravité de ceux-ci. Dans chacun des ouvrages, l'Univers se meurt... mais en dehors du thème de base, les comparaisons entre les deux récits sont évidemment impossibles.

Teddy Verano, ce détective que les dangers les plus redoutables ne font jamais reculer, est une fois de plus amené dans *Les jardins de la nuit*, à lutter aux frontières de l'inconnu, contre un ennemi puissant quoique invisible. Il fait de son mieux pour défendre un homme qui se dit envoûté par un sorcier blanc, trafiquant de drogue qu'il fouetta à mort... Et le héros Louis Vallon explique comment il en arriva à tuer, puis il évoque les tourments qu'il subit depuis lors, tant physiques que moraux. Bien entendu, le récit de la victime est sujet à caution, et Teddy Verano est longtemps persuadé que celle-ci est plus sous l'emprise de la

drogue que sous la coupe de l'esprit du défunt sorcier, et que la ténacité des cauchemars que Vallon endure lui fait croire à un dédoublement de sa personnalité. Mais les signes s'accumulent et l'improuvable n'en est pas moins réalité...

Bien que le départ soit lent et que l'histoire eût gagné à être réduite aux dimensions d'une nouvelle, l'ensemble est racheté par un bon *suspense* final et une excellente chute.

Jean de ROMAINMOTIER

Rien qu'une étoile par Maurice Limat : Fleuve Noir, « Anticipation », 2,50 F.
Les jardins de la nuit par Maurice Limat : Fleuve Noir, « Angoisse », 2,40 F.

LES SATELLITES ARTIFICIELS, par Charles-Noël Martin

La première édition de ce petit livre parut en 1959. Sept ans plus tard, voici une refonte complète, rendue nécessaire par tout ce qui s'est passé entre temps dans l'espace. L'exposé de Charles-Noël Martin est présenté dans un ordre logique : d'abord la cinématique des satellites (mouvement sur l'orbite et « usure » de celle-ci), puis les lanceurs et les lancements, enfin les satellites eux-mêmes. Pour ces derniers, il n'était pas question d'une étude exhaustive des quelque quatre cents engins lancés entre la parution de la première édition et la réaction de la seconde. L'auteur s'est donc borné à présenter quelques satellites remarquables, et d'esquisser trois « familles » — plus exactement, trois groupes : engins scientifiques, engins de télécommunication, engins habités.

Le mérite de Charles-Noël Martin consiste à avoir su présenter un bon « survol » de son sujet, donnant en un peu plus de 120 pages une vue d'ensemble de celui-ci. Dans ce schéma général, le lecteur n'aura pas de peine à insérer telle ou telle donnée fournie par l'actualité scientifique. Contrairement à trop de commentateurs, qui tiennent à montrer l'étendue de leur savoir par l'accumulation de détails secondaires, Charles-Noël Martin a su dégager ici les lignes directrices d'une jeune science captivante.

Jeune science ? En vérité, la recherche spatiale est surtout l'application, en des sentiers nouveaux, de domaines déjà connus : la recherche spatiale est un « carrefour » de sciences ; elle profite de leurs acquisitions, et leur fournit des impulsions nouvelles. Le reproche principal qu'on peut adresser à l'auteur tient à ce point : au fait qu'il n'a pas mis cette interdépendance suffisamment en lumière. Car c'est sous ce double aspect (résultante, puis impulsion d'autres chapitres du savoir) que les applications de la recherche spatiale intéressent toutes les nations. Chaque pays — et pas seulement les deux Grands — a son rôle à jouer dans l'exploration de cette nouvelle frontière. Mais l'auteur répondrait sans doute que les dimensions que la collection *Que sais-je ?* fixe à son travail l'obligeaient à se cantonner à la recherche spatiale *pure*, et à esquisser simplement ses applications.

Relevons au passage que l'auteur ne recourt pas à ce cliché aussi répandu qu'il est inexact, celui de la science-fiction dépassée. Au contraire, qu'on en juge (page 48) :

N'invoquons pas la science-fiction, *sinon pour faire remarquer que l'esprit des anticipateurs romanciers... a depuis très longtemps saisi tout le parti à tirer des fusées et su décrire les déplacements spatiaux auxquels personne ne voulait croire.*

Pour cette phrase, il sera beaucoup pardonné à l'auteur. D'ailleurs, il n'y a pas à recourir largement à l'indulgence à propos de ce petit livre, qui est dans l'ensemble fort bien fait.

Demètre IOAKIMIDIS

Les satellites artificiels par Charles-Noël Martin : Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? »

HISTOIRE DE LA MAGIE EN FRANCE, par Jules Garinet

La bibliographie des ouvrages traitant de la magie est longue, mais Jules Garinet a eu le mérite de l'inaugurer. Son livre, classique et introuvable — si ce n'est dans les bibliothèques spécialisées — date de 1819.

Jusque-là, les ouvrages inspirés par la magie relevaient plus du grimoire ou du livre de recettes que de l'étude objective. Le plus souvent, la magie n'était évoquée que par le biais de comptes rendus de procès de sorcelleries et sous un fatras d'exhortations ou d'anathèmes qu'accompagnait le pieux souci d'édification.

Le travail de Garinet n'offre pas seulement la synthèse de faits éparpillés dans d'innombrables écrits de consultation difficile ou décevante. Il présente une analyse objective de la croyance et des pratiques qu'elle entraîne. Cette objectivité ne va pas sans certaines audaces critiques : « *A chaque page* — rappelle Roland Villeneuve dans sa préface — *Garinet dénonce l'insolence des papes et les faiblesses des rois* ». Sous la Restauration, et à une époque où le catholicisme était une religion d'état, il fallait un certain courage pour oser de tels propos. Le récit des faiblesses de certaines têtes couronnées pour le surnaturel remplit une bonne part de *L'histoire de la magie en France*.

Les têtes de chapitre du livre sont significatives : *Première race : les Mérovingiens ; Seconde race : les Carolingiens*... La troisième se subdivise en Capétiens, Valois et Bourbons.

Dans le même temps qu'il décrit les prophéties de la reine Basine mère de Clovis, les visions de Charles le Chauve ou les revenants de Saint-Louis, Garinet ne manque pas de souligner le zèle pervers des exorcistes et brûleurs de sorcières à l'encontre de simples gens souffrant d'hystérie, de troubles sensoriels ou plus simplement d'un conditionnement mystique excessif.

Si le livre de Garinet a perdu le charme naïf des grimoires d'autrefois au profit d'une certaine acidité critique, de nombreuses évocations — dont certaines trouvent les couleurs de la fiction littéraire — lui conservent cette fraîcheur poétique qui s'est évaporée de la plupart des encyclopédies actuelles consacrées à l'occultisme.

Et ce n'est pas l'un des moindres attraits d'un livre que son préfacier considère avec justesse comme un « *ouvrage de jeunesse, plein d'ardeur et de fougue* ».

Francis LACASSIN

Histoire de la magie en France par Jules Garinet, texte revu et présenté par Roland Villeneuve : le Livre Club du Libraire.

(voir page 160)

Ici, on désintègre

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	PIERRE VERSINS	Moyenne
Les seigneurs des Sphères .... Daniel Galouye	145	****	***½	****	***½	***½	**½	***	***	3,40
L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle . J. H. Rosny Aîné	149	****	***	**½	**½	***	***½	***½	***½	3,20
Les contes du whisky .... Jean Ray	150	***	***	***	**½	***½		**	***	2,85
Toi, ma nuit .... Jacques Sternberg	145	****		***		***		****	***	2,85
La maison de rendez-vous .... Alain Robbe-Grillet	148	●		****		****	***			2,75
La cité de l'indicible peur .... Jean Ray	147	***	*½	***	***	***				2,70
Bonne nuit, Sophia .... Lino Aldani	149	●	**½	***	***	***	***½	***	**½	2,55
L'Ile sous Cloche .... Xavier de Langlais	150	●	***½	**½		***	**	***	****	2,55
Les saisons .... Maurice Pons	149	●	**					****	****	2,50

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	PIERRE VERSINS	Moyenne
L'anti-soleil Serge Kancer	150	●		★★★				★★★	★★★½	**2,40**
Les porte-plume Slawomir Mrozek	147	●			★★	★★★	★★	★★★½	★★★★	**2,40**
Le cerveau d'Einstein Josef Nesvadba	147	★★★★		★½	★	★★	★★½	★½	★★½	**2,15**
L'insupportable interlocuteur Guennadi Gor	147	●		★	★½	★★	★★½	★★★★	★★★	**2**
Histoires maléfiques Claude Seignolle	147	★★★★	●	★				★½	★★★	**1,90**
Un Noir éblouissant Charles Trenet	149	●						★★½	★★★	**1,85**
La brume ne se lèvera plus Claude Seignolle	147	★★★★	●	★				★½	★★½	**1,80**
La double vue Robert Lebel	145	●			★★	★★★				**1,65**
Vie des fantômes Alberto Savinio	149	●	★★		★★★					**1,65**
Les Bagnoulis Albert Ben Soussan	145	●						★★	★★	**1,35**
A comme Andromède Fred Hoyle et John Elliot	147	●		●	★½	★	★★★	★½	★★½	**1,35**
Il ne faut pas badiner avec le temps Charles de l'Andelyn	145	●			●		★	★	★	**0,60**

Notes de lecture

A PROPOS DE VAN VOGT ET DE KORZYBSKI

Dans un ouvrage sympathique de naïveté et d'enthousiasme, consacré à la vie et à l'œuvre de Boris Vian (1), Freddy de Vree s'en prend, sans qu'on sache très bien pourquoi, à l'œuvre de van Vogt :

« **La S.F., c'est beau et c'est bon. Boris en était féru, et il est étonnant et attristant qu'il ait choisi, pour traduire, deux des pires merdes pondues dans le genre. Il a traduit** Le monde des non-A **et** Les aventures de non-A **de van Vogt. Van Vogt a écrit de bonnes choses :** Asylum (2) **est un petit chef-d'œuvre. Seulement il a lu Korzybski et s'est mis à déconner (après, il s'est jeté avec autant de malsaine énergie sur les Dianetics de Ron Hubbard). Boris a-t-il traduit ces élucubrations pour de l'argent ? Espérons-le... »** (p. 143).

La prose est énergique et la condamnation sans appel. Malheureusement, elle témoigne d'une assez grave confusion intellectuelle dont l'auteur donne d'autres signes par ailleurs. Ne se mêle-t-il pas, citant, il est vrai, un texte inédit, de découvrir à deux œuvres de Vian une signification alchimique et de les étudier à la lumière de Fulcanelli et de Canseliet ? Pourquoi pas, après tout ? L'Alchimie et Boris Vian ont ceci de commun d'être à la mode, et le canular a du panache.

Sur Korzybski, nous serions assez enclins à suivre Freddy de Vree, n'était la faiblesse de ses arguments. Je n'ai pour ma part jamais décelé l'originalité ni la profondeur du philosophe du non-A. L'essentiel de sa critique du langage, à l'occasion pertinente, m'a paru se trouver dans divers ouvrages d'Alfred Jules Ayer (**Langage, vérité et logique**) ou dans certains essais de Bertrand Russel, qui sont notablement antérieurs à ses propres ouvrages. Je le tiendrais volontiers pour un honnête vulgarisateur, un tant soit peu mégalomane et fort pédant, intarissable et dont la culture scientifique a l'odeur du passé. On ne saurait lui en faire grief. C'est la science qui a avancé, et non lui qui a reculé.

Bon nombre de légendes qui entourent Korzybski et sa postérité intellectuelle sont filles de van Vogt, au moins dans ce pays. Sans l'écrivain de science-fiction, je gage fort que le philosophe n'eût été connu ici que de quelques rares spécialistes. Mais la tentation est si grande de sauter à pieds joints dans le merveilleux avenir que nous propose l'imaginaire, que certains ont espéré, plus ou moins, acquérir par K. la santé mentale de Gosseyn et peut-être son cerveau second. Ils ont mis sous leur bras **Science and sanity** comme certains amateurs de westerns pendent à leur mur un six-coups. Cette curiosité intellectuelle n'est pas méprisable tant qu'elle échappe à la frénésie. Mais pour d'aucuns, les livres de K. sont devenus une bible, le succès des séminaires non-A la condition du salut du monde et la faible audience de ses idées une preuve de leur originalité.

Aucune grande découverte n'a germé, à notre connaissance, du non-A. Aucun grand esprit libéré de la « tyrannie » d'Aristote ne s'est manifesté à ce jour.

(1) *Boris Vian*, Eric Losfeld Editeur, 1965.

(2) *Asylum*, in *Away and beyond*.

Au lieu de quoi, nous voyons autour des mânes de K. le peuple habituel des chapelles en quête de la révélation du jour.

Les quelques échos qui nous sont revenus desdits séminaires nous ont laissé une impression bien pauvre et bien primaire. Mais on ne voit pas que la faible audience des œuvres de K. suffise à en faire un « philosophe maudit ». Ce destin même le rejette dans le commun. Je doute qu'un philosophe de la logique comme Ludwig Wittgenstein, dont les recherches manifestent plus de rigueur et moins de pittoresque, soit plus lu et plus connu que Korzybski. C'est qu'on ne voit nulle part, ni dans les salons ni dans les rues, des zélateurs de Wittgenstein pratiquer le terrorisme intellectuel en brandissant son tractatus logico-philosophicus et des castagnettes, comme font ceux de Korzybski. C'est qu'il n'a pas trouvé son van Vogt.

Reste le cas de celui-ci. C'est un fait que tout au long de sa vie, van Vogt a recherché une doctrine totale qui éclaire le devenir du monde. C'est une recherche qui a sa valeur en ce qu'elle est symbolique de celle de tous les hommes. De ses différentes « découvertes », dont les idées et les méthodes du Dr Bates, de Korzybski et de L. Ron Hubbard furent les plus marquantes, il a tiré, chaque fois, des livres. Mais ses livres sont des romans de science-fiction. Que ses prémisses soient vraies ou fausses nous importe peu. Le développement qu'il donne aux doctrines précitées lui appartient en propre. Que ses références aient ou non un contenu étranger à celui qu'il leur accorde ne nous intéresse guère. A côté des doctrines citées, il a inventé un bon nombre de « pseudo-sciences », notamment le nexialisme, dont le contenu se limite bien évidemment à ce qu'il en dit. Il est vain, sauf dans la perspective historique du critique, de rechercher derrière ses œuvres une profondeur, et entre ses œuvres et certaines doctrines, une continuité. Van Vogt, heureusement, n'est pas l'illustrateur de Korzybski qui, lui, ne s'y est pas mépris. Van Vogt a poursuivi sa propre recherche et tel ou tel « penseur » a été l'occasion des avatars de celle-ci.

L'écrivain de science-fiction réserve la possibilité d'autres sciences, d'autres philosophies, d'autres architectures, d'autres êtres. Il n'a pas à les élucider ailleurs que dans son œuvre qui a, dans ses propres limites, valeur d'enseignement. En d'autres termes, la philosophie non-A est un personnage de van Vogt dans l'œuvre de van Vogt et il est inutile et absurde de renvoyer celle-là à celle de Korzybski.

On peut évidemment, dans ces conditions, admirer ou non van Vogt. Mais lui refuser les pseudo-sciences revient à nier les trois quarts de son œuvre. Goimard a suffisamment bien montré l'intérêt de celle-ci pour qu'il soit inutile d'y revenir. Et la récente réédition du cycle du non-A par le Club du Livre d'Anticipation permettra à tout un chacun, si ce n'est déjà le cas, de s'en faire une idée.

Boris Vian a-t-il traduit van Vogt « pour l'argent » ? C'est probable. Mais il appréciait l'auteur. Boris Vian fut-il un sectateur de Korzybski ? C'est fort douteux, encore qu'il ait entrepris d'en traduire l'œuvre, peut-être aussi « pour l'argent ». Je crois bien que le principal intérêt que cet esprit mobile, subversif, attaché à l'exploration des possibles mais après tout superficiel, a trouvé à l'œuvre de K. était l'expression du non. Ce qui le fascinait sans doute, c'était l'idée d'une philosophie de la négation, dont il a fait, au reste, avant de connaître K., un bon usage poétique. Quant à savoir ce qu'il fallait nier, il était assez grand pour s'en occuper lui-même et il s'est trouvé, somme toute, de meilleures cibles qu'Aristote.

Gérard KLEIN

Revue des bandes dessinées

par Pierre Halin

L'événement du moment, dans le domaine de la bande dessinée, c'est la sortie du nouveau **Giff-Wiff.** On sait que, sous ce titre, le Club des Bandes Dessinées édite régulièrement depuis quatre ans un bulletin de liaison réservé à ses adhérents, bulletin qui très vite, par l'importance de son contenu, était devenu l'équivalent d'une véritable revue. Aujourd'hui, le pas est définitivement franchi : le **Giff-Wiff** devient une revue professionnelle à la présentation luxueuse, tirée à 5.000 exemplaires et diffusée par les éditions Jean-Jacques Pauvert.

Le numéro 20 de mai 1966, premier numéro de cette formule, a une couverture en quadrichromie ornée d'un collage de Roger Cornaille, où les fervents du **comic book** auront eu le plaisir de reconnaître, entre autres éléments, un dessin de la série **Adam Strange** de l'excellent Carmine Infantino. Quant au contenu de la revue, il est plus que jamais orienté vers l'étude et l'exégèse de la bande dessinée. Les articles alternent avec des reproductions de bandes : c'est ainsi que, dans ce numéro 20, on a pu lire un épisode complet de **Dick Tracy** inédit en français.

A l'occasion de la sortie du **Giff-Wiff** sous sa nouvelle formule, le Club des Bandes Dessinées et les éditions Jean-Jacques Pauvert avaient organisé au Centre Culturel Américain une exposition **Mandrake** et **Le Fantôme,** dont le vernissage a eu lieu le 2 juin en présence de Lee Falk, le créateur de ces deux bandes.

Mandrake est d'ailleurs en ce moment à l'ordre du jour, puisque les Editions des Remparts, après une série de numéros sans intérêt, se sont enfin décidées à rééditer les plus anciennes bandes consacrées à ce personnage. Dans la série **Spécial Mandrake** (numéros 32 et 33), a paru **L'homme du mystère,** qui est chronologiquement la toute première aventure de Mandrake, publiée originellement en 1934. Accomplissant un effort dont il faut les louer, les Editions des Remparts comptent poursuivre cette série chronologique dans les prochains numéros de **Spécial Mandrake,** en rééditant d'autres épisodes de la même période.

Ces tout premiers **Mandrake** ont un intérêt particulier. En effet, à cette époque, le fameux magicien n'avait pas encore subi l'édulcoration dont il a par la suite été victime. Ce qu'il emploie contre ses ennemis, c'est réellement de la magie noire et les tours qu'il accomplit ne furent jamais plus aussi spectaculaires depuis. Tout amateur de bandes dessinées se doit donc de collectionner ces numéros qui possèdent une valeur historique. (On peut se les procurer en écrivant aux Editions des Remparts, 38 rue des Remparts d'Ainay, Lyon, en joignant la somme de 1 franc pour chaque numéro.)

Nous avons déjà signalé l'intérêt qu'offrait la librairie Brentano's dans le domaine des parutions en langue anglaise consacrées à la bande dessinée d'épouvante. A la demande de plusieurs lecteurs, nous rappelons ci-après les principales publications actuellement disponibles dans ce genre :

— **Tales from the crypt** et **The vault**

of **horror** : deux recueils consacrés à des rééditions de bandes dessinées d'horreur, issues des **horror comics** célèbres des années 1950, qui furent interdits aux Etats-Unis par la censure.

— **The autumn people** : un recueil rassemblant lui aussi des bandes du même genre, mais dont la spécialité est qu'elles sont toutes des adaptations de nouvelles de Ray Bradbury.

— **Tales of the incredible** : autre recueil à la même présentation mais à la formule différente, puisque cette fois l'horreur s'y exprime sous les dehors de la science-fiction.

(Ces quatre volumes sont en tous points remarquables ; s'il fallait toutefois mentionner des préférences, ce serait peut-être **Tales from the crypt** et **Tales of the incredible** que nous choisirions, le premier parce qu'il contient certaines des idées les plus étonnantes de la série et le second à cause du mélange judicieusement dosé et explosif de la science-fiction et de l'épouvante.)

— **Creepy** et **Eerie** : ces deux magazines ont repris aujourd'hui la tradition de la bande dessinée d'horreur — avec, il faut bien le dire, une autocensure plus accentuée qu'à l'époque légendaire des **horror comics.** Mais on suppose qu'il fallait bien en passer par là pour avoir le droit de voir le jour... A noter d'ailleurs que **Creepy** et **Eerie** s'adressent, par leur prix et leur présentation, à un public adulte et non enfantin, ce qui est déjà propre à désamorcer les éventuelles réactions de la censure. Toujours est-il que, dans l'un et l'autre de ces magazines, on trouve, dessinées par la plupart des maîtres actuels du **comic book,** des aventures au climat fantastique raffiné et contenant la dose d'épouvante sans laquelle l'amateur serait frustré. Aux dernières nouvelles, il semble bien que la librairie Brentano's projette d'avoir régulièrement ces deux titres en vente. Mais que les amateurs prennent garde : ils s'arrachent comme des petits pains !

Toujours à la **librairie** Brentano's, signalons qu'on peut se procurer régulièrement la plupart des **comic books** paraissant à l'heure actuelle aux Etats-Unis. Beaucoup d'entre eux se rattachent à la science-fiction ou au fantastique, comme l'a déjà montré un article dans cette revue (1). Tous n'ont pas le même intérêt, bien sûr, et certains en sont même totalement dépourvus. Voici donc, pour guider l'amateur, une liste des meilleurs titres existant en ce moment sur le marché :

1 - **The Fantastic Four** : Malgré la qualité inégale des derniers numéros, ce **comic book** reste le meilleur de ceux mettant en scène un groupe de super-héros dotés de pouvoirs fantastiques. Les dessins de Jack Kirby sont toujours remarquables.

2 - **Strange Tales** : Titre rassemblant deux séries à suivre, la première consacrée à une sorte de super-James Bond avec un arsenal d'armes absolument délirantes et la seconde à un magicien aux bizarres aventures multidimensionnelles.

3 - **Tales to Astonish** : Autre titre présentant deux séries à suivre ; l'une et l'autre sont intéressantes et ont des héros non traditionnels, puisqu'ils sont en réalité en lutte contre la société : l'un, le Sub-Mariner, est le prince du royaume sous-marin d'Atlantis, farouche ennemi du genre humain, et l'autre, le Hulk, inspiré par le mythe du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde, est un être monstrueux qui ne pense qu'à détruire.

4 - **Spider Man** : Le moins conventionnel des super-héros, lancé dans des mésaventures rocambolesques ; le ton est souvent très ironique.

5 - **The Avengers** : Un groupe de héros costumés, constituant un assemblage remuant et hétérogène ; moins original que les Fantastic Four, mais parfois savoureux.

6 - **Hawkman** : Ce héros extra-terres-

(1) *Les comics de science-fiction* par Jacques Sadoul (n° 132).

tre et ailé mène des combats aériens au style souvent grandiose, dus à la plume de Murphy Anderson, le meilleur illustrateur actuel de **comic book** avec Carmine Infantino.

7 - **The Flash** : Les aventures de l'homme le plus rapide du monde, dessinées précisément par Infantino ; les scénarios malheureusement ne sont pas toujours à la hauteur du dessin.

8 - **Green Lantern** : Un des héros de **comic book** aux pouvoirs les plus magiques ; là aussi, les scénarios sont de valeur inégale, les meilleurs étant ceux qui relèvent du domaine de la science-fiction.

9 - **Metal Men** : Les aventures de ces extraordinaires robots de métal et de leur inventeur sont aussi cocasses que démentielles et vont assez loin dans le domaine du délire imaginatif.

Cette liste de quelques titres n'est évidemment pas limitative et il en existe d'autres qui sont dignes d'attention. Néanmoins, ils peuvent suffire aux lecteurs non initiés pour avoir un panorama assez représentatif de cette gigantesque production qu'est l'édition du **comic book** aux Etats-Unis.

(Librairie Brentano's, 37 avenue de l'Opéra ; s'adresser au rayon des périodiques.)

Revue des arts

par Anne Tronche

BALTHUS

Parmi les amateurs de peinture, nul n'ignore le nom de Balthus. Cependant, ce peintre âgé d'une soixantaine d'années participe rarement à une exposition de groupe ou à un salon ; quant à sa dernière exposition particulière, elle remonte à une dizaine d'années. Œuvre secrète donc, que chacun semble bien connaître et situer facilement. Mais quand on découvre enfin un grand nombre de toiles rassemblées en un même lieu comme c'est le cas au musée des Arts Décoratifs, celles-ci apparaissent bien comme faisant la somme de l'œuvre la plus étrange, la plus insaisissable et la plus à contre-courant qui soit.

D'une grande pureté figurative, cette œuvre a cependant grandi au sein des recherches des grands maîtres de l'art moderne. Certaines audaces dans le décor font parfois songer à Matisse et le portrait de Miro témoigne de la fréquentation et de l'amitié du peintre avec certains surréalistes. Technicien de génie, Balthus serait peut-être tombé dans la convention s'il n'avait pas découvert les arcanes d'un monde secret qui, moins que celui de l'imaginaire, est celui de la songerie.

Avec nostalgie et à l'aide d'un réalisme qui brave les fausses pudeurs, Balthus tente de découvrir dans une réalité quotidienne les signes qui lui permettent de participer à des émotions vives. Ses toiles apparaissent comme autant d'instantanés d'états de grâce riches en significations allusives. L'étrange charme de ces présences successives est d'émouvoir directement notre souvenir, l'émotion ressentie faisant écho à des émotions passées vécues ou imaginées.

Le peintre aime les moments uniques de la journée où le silence s'appesantit brutalement dans les pièces, où la lumière à l'éclat particulier baigne les objets et les corps dans un climat révélateur. Il surprend alors les adolescentes alanguies, les femmes en proie à des sommeils agités et les jeux des enfants solitaires. Comme on le voit, des thèmes simples relevant du quotidien et qui sombreraient dans le banal si l'œil du peintre ne transfigurait les scènes en les chargeant d'une dimension poétique qui devient pour le spectateur un élément de distance et de dépaysement.

Cette œuvre déconcerte et intrigue d'autant plus qu'elle apparaît comme l'image exacte de la réalité ; Balthus va au-delà des apparences pour établir un dialogue dangereux avec des « présences ». Ainsi naît l'enchantement de cet univers qui se livre à nous alors qu'il s'est retranché dans un espace onirique. Quel procédé magique permet que nous ne découvrons pas les toiles, mais que nous les reconnaissons, chacune apparaissant comme une identification au niveau de la mémoire ? Le temps de la toile s'inscrit dans notre temps passé comme une réalité rêvée.

Balthus décrit d'une façon toute particulière le monde des adolescentes. Celles-ci n'apparaissent pas comme de charmants objets innocents. Elles donnent l'impression de se savoir regardées et d'entrer complaisamment et volontairement dans le jeu du sujet surpris dans sa solitude. Les jupes retroussées, les corsages entrouverts, les ablutions de toilette prennent une signification

sensuelle où se mêle parfois une certaine perversité.

La complaisance avec laquelle la petite fille de la toile intitulée **Les beaux jours** contemple dans un miroir le collier sur ses épaules dénudées nous fait participer à un narcissisme qui déjà échappe au monde de l'enfance. La présence d'un homme torse nu, qui attise au fond de la pièce un feu dans la cheminée, apparaît comme le complément d'un jeu étrange dont nous ne découvrons que les prémices.

Ce sont les signes semblables d'un rituel érotique et sacré que nous révèle **La chambre.** C'est une naine souillonne qui écarte les lourds rideaux, laissant filtrer une lumière parcimonieuse qui vient s'accrocher sur le corps nu d'une adolescente abandonnée sur un sofa au sommeil. Le décor est sobre, la pièce se dissout dans une ombre pesante, et soudain éclate un corps frais, rond, émouvant de fraîcheur et de spontanéité. Mais l'intimité qui unit dans une même pièce la gardienne androgyne à une adolescente naturellement impudique entretient une atmosphère trouble chargée d'irréalité. Le rapport qui unit ces deux êtres semble bien être la cruauté, leur destin étant d'être à la fois la victime et le bourreau. Le drame réside dans l'affrontement de la beauté intacte et de la rancœur. Nous voici les interlocuteurs d'un dialogue aux solutions multiples qui sont autant de mirages pour notre imagination.

Avec **La victime,** l'artiste ne tente pas de nous dépeindre l'horreur du crime, mais plutôt l'ambiguïté qui lie la puissance charnelle du corps parfait de la jeune femme et l'idée de mort. Le corps s'offre et devient inaccessible. Etrange érotisme qui s'accroche à ce corps nu, dévoilé comme un objet inerte, où un respect un peu religieux se mêle à la curiosité la plus banale.

Les objets, les scènes, les décors les plus simples se trouvent métamorphosés sous le regard du peintre. Balthus ne s'arrête pas aux formes, mais il traduit les harmonies diverses qui lient les êtres au décor, la lumière aux objets, les espaces extérieurs aux pièces closes. Le regard donne leur qualité aux choses, Balthus est là pour nous le prouver. Une table recouverte d'un lourd tapis, sur lequel repose un bocal à poisson, un chat reposant sur une chaise, la tête d'un enfant surplombant à peine le niveau de la table ; cette toile s'adresse à la mémoire de notre enfance, car il nous semble participer au dialogue ébloui de l'enfant et de la petite forme rouge. La pièce est silencieuse, sombre, d'autant plus sombre pour l'enfant qui doit ressentir les ombres sévères et tristes de ce décor d'adulte.

Il nous semble parfois que Balthus ne dispense pas de la couleur mais peint des lumières, présences fragiles qui tissent d'étranges liens entre les êtres et leurs décors. Le jardin qui surgit comme diffus au-delà de la fillette, qui nous tourne le dos et regarde par la fenêtre largement ouverte, nous le saisissons par les yeux de cette gracile silhouette inconnue. Nous découvrons la profondeur du paysage, la qualité de l'air estival, et l'assaut des lumières franches. La toile s'ouvre sur l'espace, créant un mouvement qui nous entraîne là-bas, dans les jardins et les coteaux, dans notre paysage intérieur.

La même impression « épidermique » nous guide dans tous les paysages de Balthus, de factures pourtant diverses mais qui, plus qu'un lieu, décrivent la mélancolie ou la joie des heures et des saisons. En traduisant ses émois, Balthus fixe des instants privilégiés où s'accomplissent d'étranges échanges entre l'homme et l'espace. Il sait qu'il est des moments favorables où les paysages, les gestes se valorisent d'une signification particulière. Ces échanges organiques exorcisent le divin et affirment la vie comme une suite d'instants dont le peintre capte l'un des multiples reflets.

La perfection technique de Balthus apparaît parfois comme un leurre ; sa maîtrise des lumières et des couleurs est telle qu'il nous semble bien qu'il ait parfois capté dans sa toile la réalité et qu'il nous fasse croire que ce n'en est qu'une image. Pourtant les corps des femmes ou des fillettes s'alourdissent parfois d'une raideur faussement naïve qui, en fait, les rend plus charnelles, plus humaines. Il affronte le naturel par des chemins audacieux ; en dévoilant des corps nullement académiques, il nous fait découvrir l'érotisme naturel que potentialise plus ou moins tout être vivant. Balthus n'apparaît pas comme l'illustrateur d'une époque particulière ; l'espace de ses toiles se situe là où le rêve, les désirs, les audaces imaginaires retrouvent la réalité en une étreinte mélancolique.

(Musée des Arts Décoratifs)

⁂

CREMONINI

De même que chez Balthus, l'œuvre de Crémonini met en cause la figure humaine et son décor familier, mais au lieu d'apparaître enchâssée dans un temps poétique et irréel, nous la découvrons ici comme le prolongement de notre souffle, accordée à notre rythme. Crémonini souligne fortement l'opposition existant entre l'immobilisme inerte des objets et le dynamisme accompli ou en gestation de l'être vivant.

L'espace-objet est fortement architecturé, découpé en des couleurs agressives qui le rend inexorable, tandis que sur les silhouettes humaines se jouent des traînées de couleur qui n'ont pas le temps de se poser. L'homme traverse l'espace, les lumières, captant divers reflets qui le transforment sans pouvoir le déterminer. Cette cassure dans la technique crée un dialogue sans fin entre l'homme et son univers, affrontement qui peut sembler implacable par la sobriété avec laquelle il est formulé.

Crémonini ne raconte rien de terrible ni d'absurde ; il pose un regard neuf sur les choses, nous permettant de découvrir comme leur face cachée. Soudain les chaises abandonnées, les prises de courant, les balcons et les compartiments de chemin de fer prennent une dimension à peine soutenable. L'homme semble se battre avec les éléments d'un monde tangible. Voyageur sans bagage, l'homme errant s'épuise en gestes, en élans divers tandis que son décor de bois, de pierre affirme son état sans subir d'influences.

Mais l'homme est-il la victime ? Certainement pas, car il fait profiter des formes, des objets qui l'entourent. Avec une infinie tendresse, Crémonini nous parle des pièces sombres, lieux privilégiés des enfants, des terrasses éclaboussées de soleil où les corps se délassent, de l'intimité chaude des chambres à coucher. Au-delà de la fonction pure de l'objet, il s'organise des liens de tendre habitude entre le possesseur et le possédé. L'homme a besoin d'établir des rapports profonds avec son environnement, quête ambitieuse qui le pousse à tenter d'animer ce qui l'entoure ; protégé alors par un partenaire muet, il retrouvera cet état unique de l'enfance où les rapports se situent d'emblée au niveau de la complicité.

Crémonini parle admirablement bien des jeux rituels des enfants derrière les cabines de bain, ou dans l'ombre pailletée des pièces durant l'été. Visages étranges qui n'ont rien d'enfantin, mais qui sont le premier stade du masque de l'adulte ; petits mutants dont les facultés visuelles et sensibles semblent tout à vif. Ici, c'est la fascination admirative d'un enfant, happé par une main maternelle incompréhensive, devant un étalage de viandes rouges ; là c'est la solitude volontaire d'un autre enfant accroché à un balcon éclaboussé de soleil et dont la vue se perd dans

le bleu pâle d'une mer calme et chatoyante.

Quelles que soient les tentatives de l'adulte, il semble que celui-ci se fonde mal avec son espace matériel. Les poignées de porte, les bancs de square, les miroirs sont autant d'agressions visuelles dont il ressent la froide pesanteur. L'homme se heurte à des substances dont il ne comprend pas toujours les contrastes. Les formes, les volumes et même les couleurs se structurent en des labyrinthes déroutants, que lui-même s'est imposé. Le site externe ne correspond plus à son mirage intérieur.

Le monde pictural de Crémonini s'organise autour d'un climat où se mêlent violence et tendresse. Les couleurs sont franches, les ombres décidées, les formes ont la rigueur des signes hyérogliphiques des panneaux publicitaires. Il nous raconte cependant des impressions de soleil, des réveils lourds, des rêveries balnéaires, des voyages solitaires dans les cahots des trains de nuit. A travers le vérisme appuyé d'un monde totalement contemporain où nous ressentons même l'influence du cinéma, nous accomplissons un périple dans le site intime du peintre qui ressemble fort à un inventaire poétique de sensations et de souvenirs, et qui nous permet à tout moment de nous identifier à ces aventures et de dériver dans le climat de la toile.

(Galerie du Dragon)

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 2me trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)